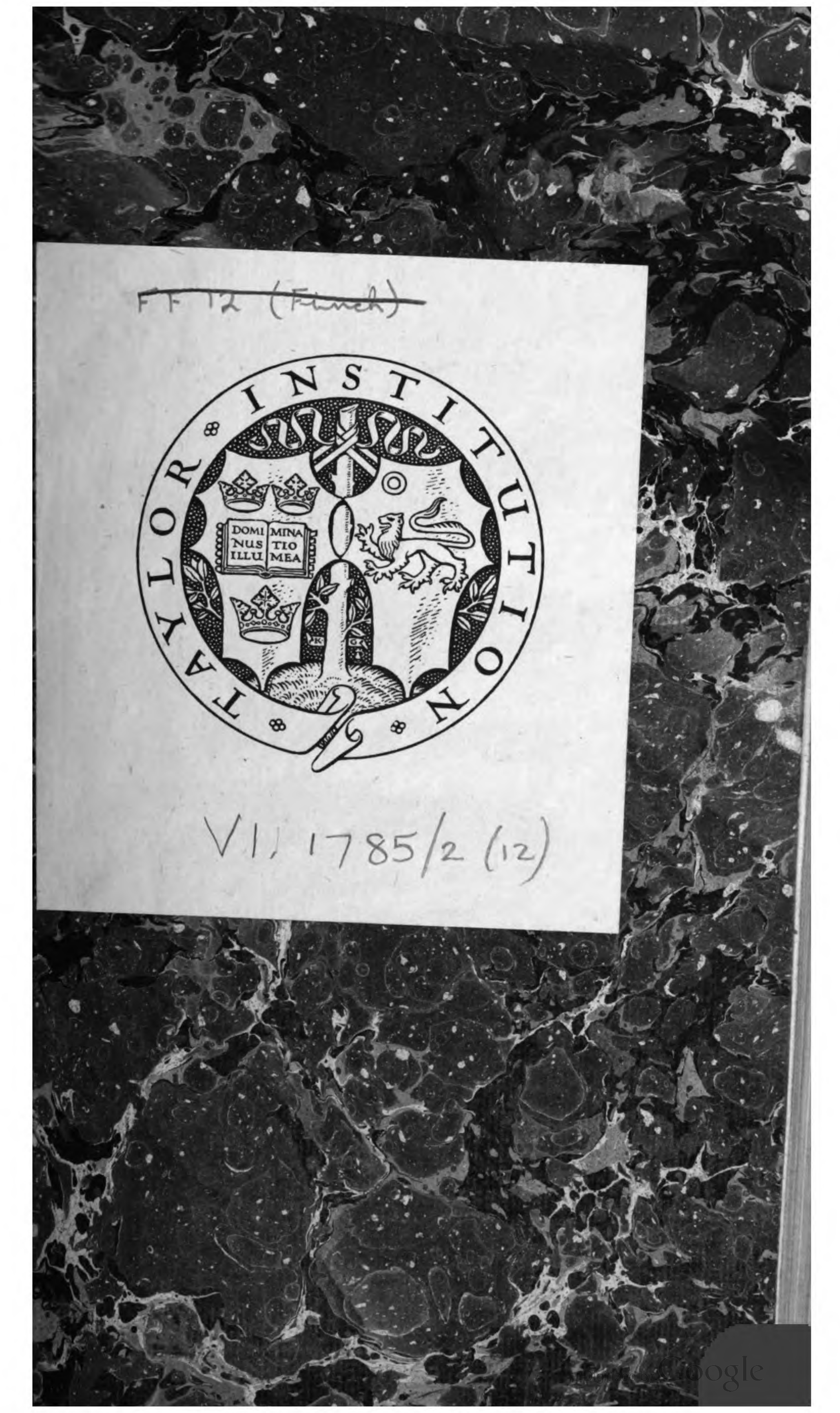




No
M.F.K.



FF 12 (Finch)
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
VII 1785/2 (12)

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 - OCT. 1946
OF OXFORD

POEMES

ET

DISCOURS

EN VERS.

DISCOURS

EN VERS

SUR L'HOMME.

LES trois premiers ſont de l'année 1734. Les quatre derniers ſont de l'an 1737. Tous ſont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens & de maux qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſième, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaiſir vient de DIEU.

Le ſixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptième, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

TU vois, fage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne font point abufés.
Ce monde eft un grand bal, où des fous déguifés,
Sous les rifibles noms d'Eminence & d'Alteffe,
Penfent enfler leur être & hauffer leur baffeffe.
En vain des vanités l'appareil nous furprend:
Les mortels font égaux; leur mafque eft différent.
Nos cinq fens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, font la feule mefure.
Les rois en ont-ils fix? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre efpèce? ont-ils d'autres refforts?
C'eft du même limon que tous ont pris naiffance;
Dans la même faibleffe ils traînent leur enfance:
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
   Hé quoi, me dira-t-on, quelle erreur eft la vôtre! (*a*)
N'eft-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé fur fon bureau,
Vaut-elle une princeffe auprès du trône affife?
N'eft-il pas plus plaifant pour tout homme d'églife
D'orner fon front tondu d'un chapeau rouge ou verd
Que d'aller, d'un vil froc obfcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De fon prieur cloîtré vingt coups de difcipline?
Sous un triple mortier n'eft-on pas plus heureux
Qu'un clerc enfeveli dans un greffe poudreux?

Non ; Dieu ferait injuſte, & la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété:
Hélas, pour le bonheur que fait la majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie:
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil:
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour à tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle. qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs. & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria; ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous auſſi-bien que pour eux:
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir. (*b*)
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'est point Timarette, & le tendre Tircis,
De roses couronnés sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines:
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse & rustique
Gaiment de Pellegrin (*c*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle.
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, (*d*)
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait pour Chloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit;

Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Lifette en la faifon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préfenter des dons auffi fimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (*e*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas befoin : c'eft le fard du bonheur. (*f*)
L'aigle fière & rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de fa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondiffant
Cherche en paix fa géniffe, & plaît en mugiffant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par fes chants fa compagne fidele;
Et du fein des buiffons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux infectes de l'air.
De fon être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il eft quelqu'autre efpèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon fort, à mes plaifirs préfens,
Qu'il foit d'autres heureux, qu'il foit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le refte affreux,
Refpirant pour fouffrir, eft-il un homme heureux?
Non, fans doute; & Thamas qu'un efclave détrône,
Ce vifir dépofé, ce grand qu'on emprifonne,
Ont-ils des jours fereins, quand ils font dans les fers?
Tout état a fes maux, tout homme a fes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait fous fes lois retenu l'Angleterre;
Dufréni moins prodigue & docile au bon fens (*g*)
N'eût point dans la misère avili fes talens. (*h*)

Tout eſt égal enfin : la cour a ſes fatigues ;
L'égliſe a ſes combats ; la guerre a ſes intrigues ;
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci ;
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité. (*i*)
Jadis, le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs, diſait-il ; que d'éclat, que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque, en ſon palais, le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure ; il aperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère & le rire eſt trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Le ciel en nous formant mêlangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſirs & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et Dieu nous peſa tous dans la même balance. (k)

NOTES ET VARIANTES

DU PREMIER DISCOURS.

(*a*) CE ne fut qu'en 1738 que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisième, sous le titre général d'*Epîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Hé bien, jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre!
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux;
Mais ce sort quel est-il? tu ne sais. Tu peux-être
Magistrat, financier, courtisan, guerrier, prêtre.
Ton goût doit décider; ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux; ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent:
Où l'imprudent périt les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère:
Ainsi que les secours les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots,
Que ta pouppe soit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de soie?
Le vent est sans respect, il renverse à la fois
Les bateaux des pêcheurs & les barques des rois.
Si quelqu'heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaisseau, plus heureux, n'était pas mieux construit;
Mais le pilote est sage, & Dieu l'avait conduit.
Hé quoi, me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu toujours facile & pure
A suivi par raison l'instinct de la nature,
Qui sais à ton état conformer tes désirs,
Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs,

Heureux qui, comme toi, docile à fon génie,
Dirige prudemment la courfe de fa vie!
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans fa fphère, il n'en veut point fortir.
Les états font égaux, &c.
Que ta pouppe foit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des cables de foie?
L'art du pilote eft tout, & pour dompter les vents
Il faut la main du fage, & non des ornemens.
Hé quoi, me dira-t-on, &c.

(*b*) *PREMIÈRE LEÇON.*

Il ferait beau vraiment que fa trifte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaifir un maréchal de France!
L'empereur eft toujours, graces à fes honneurs,
Plus fortuné lui feul que les fept électeurs!
Et le cœur d'un fujet fe gardera bien d'être
Auffi tendre, auffi gai que celui de fon maître!
Non, n'accufons point Dieu de cette abfurdité;
Pour les cœurs qu'il a faits il a trop de bonté.
Tous font heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant fous différentes lois,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
Le cafque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre;
Et ce *Bernard* qu'on vante eft heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'empereur eft toujours, graces à fes honneurs,
Plus fortuné lui feul que les fept électeurs;
Et le roi des Romains ferait un téméraire
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par fes mains.
Admirons de fes dons le différent partage;
Chacun de fes enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vafte a fa fécondité,
Et l'ingrat qui fe plaint eft feul déshérité.

Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature;
Dieu qui nous a rangés sous différentes lois
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte, &c.

(*c*) L'abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf; c'est-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, véndanges sont faites.

Ces cantiques ont été chantés à la campagne & dans des couvens de province.

(*d*) Fameux vernisseur.

(*e*) Fameux marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût, & cela seul lui avait procuré une grande fortune.

(*f*) Dans ses champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce dieu des cieux, cette flamme éternelle
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure:
Un éclat étranger est le fard du bonheur:
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.

(*g*) *Louis XIV* disait: Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* & *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses; il a laissé de jolies comédies.

(*h*) Tout état a ses maux, tout homme a ses revers:
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,
N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres;
Et Dufréni plus sage & moins dissipateur
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.

(*i*) Qui fait ou l'infortune ou la félicité ?
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur & dans ton caractère ;
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.
Mortel, en quelqu'état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content & rends grace à ton maître.

(*k*) *Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens & de maux qui les rend égales :* Réflexions morales de *la Rochefoucauld*, édition du Louvre, n° 52.

Suivant M. *Rousseau*, on doit mettre une grande différence entre les maux des dernières classes de la société & ceux qui affligent les premières, parce que, dit-il, les maux du peuple sont l'effet de la mauvaise constitution de la société ; les grands, au contraire, ne sont malheureux que par leur faute.

1°. Cette observation n'est pas vraie rigoureusement. Ce n'est pas absolument par sa faute que tel riche, tel grand, étant né un sot, & ayant reçu une mauvaise éducation, passe tristement sa vie dans l'ennui & le dégoût. Ce n'est point par sa faute qu'*Ivan* fut assassiné après avoir été en prison toute sa vie ; est-ce par sa faute que le *masque de fer* fut mis à la bastille ; que les fils du comte d'*Armagnac*, arrosés du sang de leur père, passèrent toute leur jeunesse dans un cachot fait en forme de hotte ? D'un autre côté, parmi les hommes qui souffrent les maux de la pauvreté, un grand nombre n'aurait-il pas évité ses malheurs par plus d'activité pour le travail, plus d'économie, plus de prévoyance ? Il est très-rare dans tous les états d'être uniquement malheureux par sa faute, ou de l'être sans y avoir contribué ; le hasard & la mauvaise conduite entrent à la fois dans presque tous les malheurs des hommes.

2°. Ce n'est pas de la cause des maux des differens états que parle M. *de Voltaire* ; c'est d'une sorte d'équilibre entre les maux & les biens qui rend ces états presqu'égaux. Cette manière de voir les états de la vie est consolante pour le peuple ; elle conduit même à une conséquence très-utile. Si les biens & les maux des différentes conditions forment entre ces conditions une sorte de balance ; si l'ennui qui poursuit les riches, si les biens qui environnent les grands sont un équivalent des maux auxquels la misère condamne le peuple, tous gagneront à une plus grande égalité ; les uns y trouveront plus d'aisance, les autres plus de sureté. Ne serait-il pas utile de persuader aux hommes que l'intérêt

des différentes classes de la société n'est point de se séparer, mais de se rapprocher ; qu'elles doivent chercher non à s'opprimer, mais à s'unir, parce qu'aucune classe ne peut augmenter son bonheur aux dépens d'une autre, mais seulement en sesant des sacrifices au bonheur commun ?

Il était naturel que deux hommes, dont l'un croyait que la société & les lumières corrompent l'homme, tandis que l'autre voyait dans les progrès des lumières une source de perfection pour la société, & de bonheur pour l'espèce humaine, fussent presque toujours d'avis contraire ; mais qui des deux a été le plus utile aux hommes ? celui sans doute dont l'opinion était la plus conforme à la vérité.

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot liberté *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie* puissance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre
Plaça près de son trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux; (*a*)
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,
Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.

J'ai

J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame fincère,
Puifqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme fur la terre eft libre ainfi que moi ;
C'eft le plus beau préfent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penfe,
Fait des moindres efprits & la vie & l'effence.
Qui conçoit, veut, agit, eft libre en agiffant ;
C'eft l'attribut divin de l'Etre tout-puiffant.
Il en fait un partage à fes enfans qu'il aime.
Nous fommes fes enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit ;
Ainfi, lorfque tu veux, la matière obéit.
Souverain fur la terre, & roi par la penfée,
Tu veux, & fous tes mains la nature eft forcée.
Tu commandes aux mers, au fouffle des zéphyrs,
A ta propre penfée, & même à tes défirs.
Ah! fans la liberté, que feraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invifibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaifirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ferait à nous.
D'un artifan fuprême impuiffantes machines,
Automates penfans, mûs par des mains divines,
Nous ferions à jamais de menfonge occupés,
Vils inftrumens d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, fans liberté, ferions-nous fes images?
Que lui reviendrait-il de fes brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenfer ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenfer.
Dans les cieux, fur la terre, il n'eft plus de juftice.
(*b*)Pucelle eft fans vertu, (1) Desfontaines fans vice. (*c*)
Le deftin nous entraîne à nos affreux penchans ;
Et ce chaos du monde eft fait pour les méchans.

L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix
Serait l'auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encore à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin d'une timide voix:
Interprète ſacré des éternelles lois,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe?
Il le ſuit, il s'égare; & toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & ſi libre, & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage?
L'eſprit conſolateur à ces mots répondit;
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie:
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu. (*d*)
Quoi! dans cet océan cet atome qui nage
Dira: L'immenſité doit être mon partage.
Non, tout eſt faible en toi, changeant & limité;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ferait ſeul ſans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.
On la perd quelquefois ; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs aſſauts tu ſeras raffermi ;
Prends ce livre ſenſé, conſulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, eſt le vrai bien du ſage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, (*e*)
Que le Dieu des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Entends comme il conſulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.

Il le croyait donc libre? oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systême.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, & parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles. (*f*)
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère:
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême:
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond (*g*) s'Gravesande & le subtil (*h*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez. (*i*)

NOTES ET VARIANTES

DU DEUXIEME DISCOURS.

(*a*) *Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux.*
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, & couvre l'hemisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

(*b*) L'abbé *Pucelle*, célèbre conseiller au parlement. L'abbé *Desfontaines*; homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges & des satires.

(*c*) On lisait dans les premières éditions :

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice:

(*d*) Traduction de ce vers d'*Ovide* :

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

(*e*) Fameux médecin de Paris.

(*f*) Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit, né du sein des écoles.

(*g*) M. *s'Gravesande*, professeur à Leide, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de *Newton*.

(*h*) M. *Dortous de Mairan*, secrétaire de l'académie des sciences de Paris.

(*i*) Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

(1) L'abbé *Pucelle* était neveu de M. de *Catinat*. Sa mère accordait à son frère aîné une préférence que les premières années de la jeunesse du cadet semblaient excuser, & qui cependant était la seule cause de ces

erreurs, dans un homme qui était né avec un caractère très-ferme & une ame ardente. Elle le déshérita; il n'avait encore aucun état, quoiqu'il eût été tonsuré dans son enfance. Son frère vint le trouver quelques jours après, lui remit la fortune dont sa mère l'avait privé, & lui annonça en même temps qu'il avait acheté pour lui une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris, & obtenu sa nomination a une abbaye, en ajoutant qu'il ne lui demandait d'autres preuves de reconnaissance que d'oublier l'injustice de sa mère. Le frère de l'abbe *Pucelle* mourut, peu de temps après, premier president du parlement de Grenoble.

Le conseiller au parlement de Paris se fit une grande réputation par son integrité, par le courage avec lequel il défendit la liberte des citoyens contre les prétentions de la cour de Rome & du clergé. Comme le jansenisme était alors le prétexte de ses entreprises, les Parisiens le prirent pour un jansenifte; mais sa véritable religion était l'amour des lois & la haine de la tyrannie sacerdotale: il n'en eut jamais d'autre.

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné;
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il? c'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des dieux, par les dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé;
Il blaſphème, il s'agite en ſa priſon profonde;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé. (*a*)
J'ai vu des courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui fesait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles
Il diſait à Louis: *Je ne crains que Verſailles;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi:
Défendez-moi des miens; ils ſont près de mon roi.
Cœurs jaloux! à quels maux êtes vous donc en proie?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.

Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux;
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous reſſembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?
Lorſqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufreſne (*b*) & Gauſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Oroſmane, Alzire, Zénobie,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir:
Rufus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin; mais ſes pleurs ſont de rage.
Hé bien, pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime:
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux;
Eſt-ce un affront pour toi? courage, écris, fais mieux;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes aïeux chimériques: (*c*)
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. (*d*)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.

Si tu veux, faux dévot, féduire un fot lecteur,
Au miel d'un froid fermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, mafque mieux ton vifage.
La gloire d'un rival s'obftine à t'outrager;
C'eft en le furpaffant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que fon trophée;
Mais pour fiffler Rameau l'on doit être un Orphée;
Qu'un petit monftre noir, peint de rouge & de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan: (e)
On ne s'embellit point en blâmant fa rivale.
   Qu'a fervi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu (f) Bayle perfécuté
Sera des bons efprits à jamais refpecté;
Et le nom de Jurieu, fon rival fanatique,
N'eft aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
   Souvent dans fes chagrins un miférable auteur
Defcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neftor, chez Narciffe,
Il diftille à longs traits fon abfurde malice.
Pour lui tout eft fcandale, & tout impiété.
Affurer que ce globe, en fa courfe emporté
S'élève à l'équateur, en tournant fur lui-même,
C'eft un raffinement d'erreur & de blafphême.
Malbranche eft Spinofifte, & Loke, en fes écrits,
Du poifon d'Epicure infecté les efprits.
Pope eft un fcélérat, de qui la plume impie
Ofe vanter de DIEU la clémence infinie;
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eft bien. (g)
   Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,
Eft ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,

Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satirique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits. (*h*)
On peut à Deſpréaux pardonner la ſatire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de ſa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (*i*)
Du Zeuxis des Français les ſavantes peintures?
L'honneur de ſon pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux;
Ces traits en ſont plus beaux, & vous plus odieux.
Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice. (*k*)
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice,
D'un critique modeſte, & d'un vrai bel-eſprit,
Qui, lorſque Richelieu follement entreprit
De rabaiſſer du Cid la naiſſante merveille,
Tandis que Chapelain oſait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: Je voudrais l'avoir fait: (*l*)
C'eſt ainſi qu'un grand cœur ſait penſer d'un grand homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;

De Perrault (*m*) dans le louvre il admira la main.
Ah! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie?
Voilà le vrai mérite: il parle avec candeur;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur. (*n*)
Qu'il eſt grand! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élèvent enſemble:
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux:
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du temps:
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

NOTES ET VARIANTES

DU TROISIEME DISCOURS.

(*a*) L'AUTEUR a retranché les quatre vers suivans :

Quelle était la raison du magistrat perfide
Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, &c.

(*b*) *Dufresne*, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle *Gaussin*, actrice pleine de graces, qui joua Zaïre.

(*c*) Mauvaise comédie de *Rousseau*, qui n'a pu être jouée. (*N. B.* On trouvera dans la vie de M. de *Voltaire* les détails sur ses querelles avec *Rousseau*, *Desfontaines*, &c.)

(*d*) Il est à remarquer que M. de *Voltaire* s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

(*e*) Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus ou Rohan.
Ta rivale est aimée ; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

Et dans l'édition *in*-4°, après ce vers :

Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée ;
Il faut être Psyché pour censurer Vénus.
Hé, pourquoi censurer ? quel triste & vain abus !
On ne s'embellit point, &c.

(*f*) *Jurieu* était un ministre protestant qui s'acharna contre *Bayle* & contre le bon sens ; il écrivit en fou, & il fit le prophète : il prédit que le royaume de France éprouverait des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à *Bayle*, on sait que c'est un des grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en fesant valoir son testament qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclare valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de M. de *Senaux*, conseiller.

(*g*) L'optimifme de *Platon*, renouvelé par *Shaftersburi*, *Bolingbrocke*, *Leibnitz*, & chanté par *Pope* en beaux vers, eft peut-être un fyftême faux : mais ce n'eft pas affurément un fyftême impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

(*h*) Ces vers défignent l'abbé *Desfontaines* ; il a eu tant de fucceffeurs fi dignes de lui qu'on pourrait s'y tromper.

(*i*) Quelques peintres, jaloux de *le Sueur*, gâtèrent fes tableaux qui font aux Chartreux.

(*k*) Méprifable en fon goût, déteftable en fes mœurs,
Médifant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie ?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché feulement de l'honneur d'un refus ?
Hélas ! quel eft le fruit de tes cris imbéciles ?
La police eft févère ; on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris fe détourne de toi ;
Tout fuit, jufqu'aux enfans, & l'on fait trop pourquoi.
Déteftons, Hermotime, un fi dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir, &c.

(*l*) *Hebert de Cerifi*, de l'académie.

(*m*) La belle façade du vieux louvre eft de M. *Perrault*.

(*n*) Voilà le vrai mérite ; il fe peint dans ces traits :
C'eft ainfi qu'en fon ame on conferve la paix.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A M. HELVETIUS.

TOUT vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit ; avance à ſa lumière ;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abyme, il le faut reſpecter.
　Réaumur, (1) dont la main ſi ſavante & ſi sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel Artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau ;

Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage du Faï (*a*) parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi
Je m'en vais consulter le médecin du roi:
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mistères (*b*)
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines, (2)
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.

Courriers de la physique, (*c*) Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, & surtout deux Laponnes: (*d*)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes:
Pourquoi, vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné:

Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures?
Vous ne le ſavez point: votre ſavant compas
Meſure l'univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous ſurtout dans notre ambition:
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion. (*e*)
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe:
Platon va raiſonner à la cour de Denis;
Racine janſéniſte eſt auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins, (*f*)
J'ai vécu, je l'avoue, avec des ſouverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, & je crus comme un ſot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.

J'y

J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossiere!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours sans maître. (g)
O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture:
Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.
Regardez (h) Brossoret, de sa table entêté,

Au fortir d'un fpectacle, où de tant de merveilles
Le fon perdu pour lui frappe en vain fes oreilles;
Il fe traîne à fouper, plein d'un fecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui. (*i*)
Son efprit offufqué d'une vapeur groffière
Jette encor quelques traits fans force & fans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de défirer!
Jadis trop careffé des mains de la molleffe,
Le plaifir s'endormit au fein de la pareffe;
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'ennui détruifait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaifir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'efpoir guida fes pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes fens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur ufé n'eft qu'un dégoût affreux, (*k*)
Et vous avez befoin de vous quitter tous deux.
Ah, pour vous voir toujours fans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un efprit vrai, fenfé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, fans caprice, & furtout vertueux:
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eft point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame, où l'excès foit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a foumis.

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme eſt ſeul; il peut par ton appui
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préſide à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

NOTES ET VARIANTES

DU QUATRIEME DISCOURS.

(*a*) M. *du Faï* était directeur du jardin & du cabinet d'histoire naturelle du roi, qui avaient été très-négligés jusqu'à lui, & qui ont été ensuite portés par M. de *Buffon* à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il existe en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en est aucun d'aussi complet.

(*b*) On lisait dans les premières éditions, & dans l'in-4°.

Malade & dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, &c.

(*c*) Messieurs de *Maupertuis*, *Clairault*, *le Monnier*, *&c.* allèrent en 1736 à Tornéa, mésurer un degré du méridien, & ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

(*d*) Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés:
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts, &c.

Nota. Cette leçon est très-différente de la première édition. L'auteur, qui avait à se plaindre de *Maupertuis*, a substitué des plaisanteries à un éloge exagéré. La mesure d'un degré du méridien au pôle était une opération utile aux sciences; mais cette opération méritait moins de gloire que de reconnaissance. On en devait surtout à ceux qui, comme MM. *Clairault*, *Bouguer*, *le Monnier*, pouvant s'illustrer *sans sortir de chez eux*, eurent le courage d'entreprendre des voyages aussi pénibles. Le

géomètre à qui un homme en place proposait de passer avec eux, & qui répondit, *je n'ai pas besoin d'aller si loin pour faire des découvertes*, était injuste; aussi les plaisanteries de M. de *Voltaire* ne tombent-elles que sur l'importance excessive que *Maupertuis* attachait à ce voyage. On sait qu'il se fit peindre applatissant le globe : c'est tout au plus ce que *Newton* aurait pu faire, si *Newton* avait eu de la vanité.

On trouvera dans les Mélanges de poësies, les vers que M. de *Voltaire* a faits pour ce portrait, dans le temps de ses liaisons avec *Maupertuis*. Il ramena réellement deux suédoises. Elles s'appelaient *Plaiscom :* il ne manqua pas de les convertir. Une d'elles se fit religieuse ; l'autre épousa un gentilhomme de Normandie qui lui intenta, en 1762, un de ces procès que les hommes raisonnables entreprennent rarement, parce qu'ils ne peuvent y gagner que la confirmation juridique d'un titre qu'on est toujours humilié de porter ; quoique l'exemple de *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, de *Marc-Aurèle*, put consoler l'amour-propre.

(*e*) Après ce vers : *C'est du cœur des humains la grande passion*, on lisait dans les premières éditions les quatre suivans que l'auteur a retranchés :

Sans doute elle est utile, & son souffle rapide
Sur la mer de ce monde est le vent qui nous guide :
Il faut des passions ; mais retenez, grands Dieux,
De ces vents déchaînés le cours impétueux.

(*f*) Dans une édition postérieure, le morceau, qui remplace celui qu'on vient de lire, était terminé par les quatre vers suivans :

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire ;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers ;
Mais leur sagesse au moins les a rendus légers.
Horace modéré vécut riche & tranquille.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, &c.

L'auteur ajouta ces vers après son départ de Berlin. Un philosophe doit à l'humanité de donner aux rois les leçons ou les conseils dont ils ont besoin, & qu'ils lui demandent. Il est au-dessous de lui de se charger de les amuser, & dangereux de vouloir être leur ami.

(*g*) *C'est du cœur des humains la grande passion :*

On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
Au Parnasse ils régnaient, la cour les vit ramper.

La cour eſt de Circé le palais redoutable ;
La fortune y préſide, enchantereſſe aimable,
Qui, des mains des plaiſirs préparant ſon poiſon,
Par un filtre invincible aſſoupit la raiſon.
Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave ;
On eſt arrivé libre, on ſe retrouve eſclave.
Le guerrier tout couvert du ſang des ennemis,
Le magiſtrat auſtère, & le groſſier commis,
Et la devote adroite, & le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie ;
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs ; ce ſujet plein d'appas
Eſt bien moins dangereux, & ne s'épuiſe pas ;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde ;
Il vaut mieux en parler que des maitres du monde :
Que m'importe leur trône, & quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur ?
Les plaiſirs ſont les fleurs, &c.

(*h*) C'était un conſeiller au parlement, fort riche, homme voluptueux & qui ſeſait excellente chère.

(*i*) *Cherchant en vain la joie ; & fatigué de lui,*

Sans appétit il mange, il parle ſans rien dire ;
Il cherche le plaiſir qui de lui ſe retire.
Le nectar d'Epernai, ſi pétillant, ſi frais,
Pour ſon goût dédaigneux a perdu ſes attraits.

Ces vers ont été retranchés.

(*k*) Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature ;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure :
Tout renaît au printemps, tout mûrit dans l'été ;
Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère ;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire :
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens ;
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture ;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux.

Dans la feconde édition, au lieu de

Climène a peu d'efprit, &c.

on lifait :

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importante langueur
Glace un cœur émouffé par l'excès du bonheur :
D'un féducteur plaifir redoutez l'impofture.
Ce feu follet, &c.

(1) *Réaumur*, de l'académie des fciences. On lui doit les mémoires fur l'hiftoire des infectes, ouvrage d'un obfervateur exact & patient. C'eft lui qui a formé le projet de la defcription des arts, collection immenfe, & qui, malgré les défauts inévitables dans toute grande entreprife, fait honneur à l'académie des fciences & à la nation. Si la poftérité ne trouve dans fes ouvrages ni les découvertes, ni les vues ingénieufes & nouvelles qui ont illuftré d'autres naturaliftes, elle ne pourra lui refufer l'eftime due à un favant laborieux, qui a fait de fon temps & de fes travaux un ufage utile.

(2) Nous avons fu marquer jufqu'aux routes certaines
Du Méandre vivant qui coule dans nos veines.

PERRAULT, Poëme fur le Siècle de Louis le Grand.

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton defpotique
Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr? (*a*)
Sur les pas de Calvin, ce fou fombre & févère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le miniftre abhorré,
D'efclaves qu'il a faits triftement entouré,
Dictant d'un air hideux fes volontés finiftres.
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux miniftres.
(*b*) Timon fe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien; (*c*)
Il faut que l'on foit homme, afin d'être chrétien.
Je fuis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaiffance.
La nature attentive à remplir vos défirs
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaifirs.
Nul encor n'a chanté fa bonté toute entière;
Par le feul mouvement il conduit la matière:
Mais c'eft par le plaifir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par fes mains.
Tout mortel au plaifir a dû fon exiftence.
Par lui le corps agit, le cœur fent, l'efprit penfe.
Soit que du doux fommeil la main ferme vos yeux;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que, vos fens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preffe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des momens plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;

Par-tout d'un DIEU clément la bonté falutaire
Attache à vos befoins un plaifir néceffaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaifir, fans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût fubi l'efclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans fon fein renfermé,
Qui déchire, en naiffant, les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaifirs reconnaiffez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaifirs! c'eft à la douleur même
Que je connais de DIEU la fageffe fuprême.
Ce fentiment fi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers fentinelle affidu,
D'une voix falutaire inceffamment nous crie:
Ménagez, défendez, confervez votre vie.
Chez de fombres dévots l'amour propre eft damné;
C'eft l'ennemi de l'homme, aux enfers il eft né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eft un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime. (*d*)
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, furtout dans nos amis:
Cet amour néceffaire eft l'ame de notre ame;
Notre efprit eft porté fur fes ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les paffions. (*e*)
Tout dangereux qu'il eft, c'eft un préfent célefte;
L'ufage en eft heureux, fi l'abus eft funefte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de foi,
Qui, tenant fes défirs enchaînés fous fa loi,

S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître,
Et brûlant pour fon DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaifirs permis, par un plaifir plus grand.
Mais que fier de fes croix, vain de fes abftinences,
Et furtout en fecret laffé de fes fouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père & la fociété;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'eft moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde:
On lit dans fes chagrins les regrets des plaifirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des défirs.
Des ftoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, fi nous l'en croyons, ferait fervi par nous,
Ainfi qu'en fon férail un mufulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monftres d'Afie,
Que le fer a privés des fources de la vie.

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaiffez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature & le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de fes ans:
Leurs mains par piété dans fon fein fe plongèrent;
Croyant le rajeunir, fes filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, ftoïques abufés; (*f*)
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruifez. (*g*)
Ufez, n'abufez point; le fage ainfi l'ordonne.
Je fuis également Epictète & Pétrone.
L'abftinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,

Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, & ſoufflez ſans tempêtes;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſans, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les déſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la ſolitude.
Voilà mes paſſions; mon ame en tous les temps (*h*)
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolans.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſile.
Ainſi le dieu des bois enflait ſes chalumeaux;
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux:
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.
Heureux qui juſqu'au temps du terme de ſa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre. (*i*)

NOTES ET VARIANTES

DU CINQUIEME DISCOURS.

(*a*) DANS la mort de Céſar, *Antoine* dit à *Brutus* :

Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu pour les faire haïr.

(*b*) Cette pièce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations ſur lui-même. Tout ſentiment prouve un Dieu, & tout ſentiment agréable prouve un Dieu bienfeſant.

(*c*) Paſcal ſe crut parfait alors qu'il n'aima rien.

(*d*) O moitié de notre être ! amour propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer ſoi-même.
Que dieu ſoit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

(*e*) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *paſſions* des déſirs vifs & continus de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *pâtir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance ; deſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *pâtir*, c'eſt avoir une paſſion ; & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs & continus, appelés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables ; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées ; & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

(*f*) M. de *Voltaire* combat ici, comme dans le diſcours ſeptième, la morale fauſſe & outrée des janſeniſtes, qui était alors encore à la mode, & en général la morale chrétienne. Il eſt un des premiers, parmi nos philoſophes, qui ait fait voir qu'il vaut mieux diriger nos paſſions naturelles vers un but utile que de chercher à les détruire ; qu'un homme qui paſſerait ſa vie à combattre en lui la nature, ſerait fort inutile à ſes ſemblables. Ce ſont les mêmes principes exagérés depuis dans le livre de l'*eſprit* qui ont excité, avec ſi peu de raiſon, tant de ſcandale & d'enthouſiaſme.

(*g*) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde, honnête homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus, & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage;
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts, façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers, à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage prince,
Conquit en peu de temps sa stérile province;
Il rendit la mer libre & l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

(*h*) Voici la fin de ce discours dans les premières éditions:

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous dont la passion nouvelle & généreuse
Est d'éclairer la terre, & de la rendre heureuse;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés;
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

(*i*) Dans les premières éditions, ce discours était terminé par un envoi au roi de Prusse, alors prince royal. (Voyez la note (*h*). M. de *Voltaire* changea ces vers; &, au témoignage de sa reconnaissance pour le prince royal, il substitua le tableau des violences exercées contre lui à Francfort au nom du roi, & les traça avec ce burin qui, pour emprunter une de ses expressions, *gravait pour l'immortalité.* C'était la vengeance la plus grande & la plus noble qu'un particulier pût exercer contre un souverain.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préfide à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eft l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raifon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux: honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Defpréaux & Pafcal en ont fait la fatire.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un fage milieu;
Ils defcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU:
Mais quelle épaiffe nuit voile encor la nature?
Sur l'Oedipe nouveau de cette énigme obfcure
Chacun a dit fon mot; on a long-temps rêvé;
Le vrai fens de l'énigme eft-il enfin trouvé?
Je fais bien qu'à fouper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond paffe pour ridicule.
Là, pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaifamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude; & fa raifon févère
Trouve accès à fon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de fon cœur on fe plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eft léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & féduit; eft-on feul, on eft fage:
Je veux l'être; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de fon roi.
Montre-moi, fi tu peux, cette chaîne invifible
Du monde des efprits, & du monde fenfible,

Cet ordre fi caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me preffez en vain. Cette vafte fcience,
Ou paffe ma portée, ou me force au filence;
Mon efprit refferré fous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce myftère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hafarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez feulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable;
Et que je lus hier dans un livre chinois,
Qu'un jéfuite à Pékin traduifit autrefois.
Un jour quelques fouris fe difaient l'une à l'autre:
Que ce monde eft charmant! quel empire eft le nôtre!
Ce palais fi fuperbe eft élevé pour nous;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons fous cette voûte obfcure?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jufqu'à la fin des temps.
Oui, nous fommes, grand DIEU, fi l'on en croit nos fages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats font dangereux & prompts à nous manger;
Mais c'eft pour nous inftruire & pour nous corriger.
Plus loin, fur le duvet d'une herbe renaiffante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nazillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Difaient: tout eft à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le Ciel pour nos befoins fait verdir les campagnes.

L'âne paiſſait auprès, & ſe mirant dans l'eau,
Il rendait grace au Ciel, en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre :
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes déſirs,
Il bâtit mon ſérail, il conduit mes plaiſirs :
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une âneſſe ;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint, & cria : Je ſuis puiſſant & ſage ;
Cieux, terres, élémens, tout eſt pour mon uſage ;
L'océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux ;
Les vents ſont mes courriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles ;
Moi, je préſide à tout ; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ſerré :
Mais enfin de ce monde & l'oracle & le maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devrais être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En feſant tournoyer ces immenſes planètes,
Diſaient : Pour nos plaiſirs ſans doute elles ſont faites.
Puis de-là ſur la terre ils jetaient un coup d'œil,
Ils ſe moquaient de l'homme & de ſon ſot orgueil.
Le Tien (*b*) les entendit ; il voulut que ſur l'heure
On les fit aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaſte univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère*,

Vous

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des temps connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit; tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré chinois, qui, toujours sur les bancs,
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées
Voyager dans la lune, & réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?
Tes *Pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais :
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées;
Pars. Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes & d'anneaux, & de longues comètes.
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha, d'efpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement: l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que fi l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Fefant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon fens,
S'il eût à vingt mille ans étendu fa carrière,
Ce petit amas d'eau, de fable & de pouffière,
N'eût jamais pu fuffire à nourrir dans fon fein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a fa mefure;
Que l'homme n'eft point fait pour ces vaftes défirs;
Que fa vie eft bornée, ainfi que fes plaifirs;
Que le travail, les maux, la mort font néceffaires;
Et que fans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un Dieu qui ne faurait changer,
On doit fubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame foumife.
Le lettré convaincu, non fans quelque furprife, (*c*)
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eft une œuvre impoffible.

Matthieu (*d*) Garo chez nous eut l'efprit plus flexible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiffeaux de lait ferpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande & la nuit moins obfcure;
L'hiver fe couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aife, admirait fon néant;
Et formé pour agir, fe plaifait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiffons fous un fort tout contraire.

Contentons-nous des biens qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés:
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde & ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, & recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme & des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grace; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer:
Le temps eſt aſſez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-temps:
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens.....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire!
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée, (1)
Le hardi Vaucanſon, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la nature, & cherchais la ſageſſe;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abyme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie;
Amant de tous les arts & de tout grand génie,

Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde & du vil délateur;
Ami ſans artifice, auteur ſans jalouſie;
Adorateur d'un Dieu, mais ſans hypocriſie;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué; (a)
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

NOTES ET VARIANTES

DU SIXIEME DISCOURS.

(*a*) HOMME très-favant dans l'hiftoire des Chinois, & même dans leur langue.

(*b*) Dieu des Chinois.

(*c*) Que fa vie eft bornée, ainfi que fes plaifirs ;
Que DIEU feul a raifon, fans qu'il nous en informe.
Le lettré convaincu de fa fottife énorme
S'en retourne ici bas, &c.

(*d*) Voyez la fable de *la Fontaine* :

En louant DIEU de toute chofe,
Garo retourne à la maifon.

Cependant on a répondu à *Matthieu Garo*, dans le *Dictionnaire philofophique.*

(1) M. de *Vaucanfon* n'était encore connu que par fon flûteur, fon joueur de tambourin, fes canards. Il s'eft illuftré depuis en appliquant fon génie pour la mécanique à la perfection des arts, & il en a été récompenfé comme il méritait de l'être. Lui-même ne regardait fes automates que comme *des jeux d'enfans* ; mais on avait tort de ne pas fentir que ces jeux d'enfans annonçaient un génie qu'il ne fallait qu'employer pour le rendre utile.

(2) Qu'il nous foit permis d'obferver que nous avons vu M. de *Voltaire* à quatre-vingts ans tel que lui-même fe peignait ici à quarante.

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU. (*a*)

LE nom de la vertu retentit ſur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire;
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois:
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre:
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême
De ce fou d'écoſſais qui ſe dupa lui-même.

Qu'eſt-ce que la vertu? le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien:
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance. (*b*)

L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance.
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières;
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde!
Mais quel en eſt le fruit? quel bien fait-il au monde?

Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.

Quand l'Ennemi divin des ſcribes & des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le romain demanda : *Qu'eſt-ce que vérité?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi, c'eſt aſſez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux;
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux:
A ſa famille, aux ſiens je veux qu'on ſoit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés? (*c*)
Contre un ſiècle indévot plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage;
Quelques ſaints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU:

Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé, font cent autres miracles :
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Ave*.
Le boiteux saute & tombe, & sa sainte famille
Le ramène en chantant, porté sur sa béquille.
Le sourd au front stupide écoute & n'entend rien.
D'aise alors tous pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je sais que ce mystère a de nobles appas.
Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons ; mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus. (*d*)

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible ;
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible :
J'entends : il fait haïr sa place & son pouvoir ;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au devant du mérite,
Le choisir dans la foule, & donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice !
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.

Le juste est bienfesant. On conte qu'autrefois
Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais catholique ;

On a trouvé chez lui la bible de Calvin;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile;
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
Il ma donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfesant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable. (e)

Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Certain législateur, (f) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,

Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot eſt *bienfeſance*, il me plaît, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble haſardée :
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES ET VARIANTES

DU SEPTIEME DISCOURS.

(*a*) Ce discours fut d'abord adressé à *Racine* le fils, auteur d'un poëme jansénifte sur la grace.

Il commençait alors de la manière suivante :

J'ai lu les quatre points des fermons poëtiques
Qu'a débités ta muse, en ses vers didactiques :
Peut-être il serait mieux de prêcher un peu moins,
Et d'imiter Greffet, qui sans art & sans soins,
Dans un ftyle rapide & vif, avec molleſſe,
Peint les plaisirs du sage, & chante la pareſſe.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle auftérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarré de grave & de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raiſon du masque de Marot.
Il faut parler français ; Boileau n'a qu'un langage,
Son ftyle eft clair & pur ; il prouve un esprit sage :
Suis cet exemple heureux, laiſſe aux esprits mal faits
L'art de moralifer du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte eft encor supportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable :
Inftruis-moi donc, pourfuis, parle, & dans tes discours
Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'eft un beau mot sans doute, &c.

On retrouve quelques-uns des derniers vers dans le discours sur l'*ENVIE*.

(*b*) Après ce vers :

La vertu, disait-il, eft un nom sans subftance,

il y avait :

Hermotime, il eft temps de rompre le silence,
Il eft temps que ma voix défende en liberté
La cauſe de DIEU même & de l'humanité.
Qui se tait la trahit ; l'intérêt de la terre
Force encore un profane à remonter en chaire.

Le bonheur des humains, ce grand but où tu cours,
Eſt le texte, la fin, l'ame de mes diſcours. (*)
Quand l'ennemi divin, &c.

(*d*) Les convulſionnaires.

(*d*) Premières éditions.

Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſans ?
D'où vient que ton ami languit dans la miſère ?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire,
Tandis qu'entouré d'or, & même de Cloris,
Tu vis dans la molleſſe en damnant tout Paris ?
» Sur mon ami, dis-tu, j'exerce la juſtice,
» C'eſt un homme incrédule & qu'il faut qu'on puniſſe,
» Ce n'eſt pas aux élus, par la grace éprouvés,
» A faire aveuglément l'aumône aux réprouvés. »
Voilà donc ta réponſe, ame farouche & dure ?
Quelle vertu, grand Dieu, dont frémit la nature !
Et puiſque par ſon nom tout doit être nommé,
Quel déteſtable vice en vertu transformé !
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, &c.

Dans les éditions ſuivantes on liſait :

Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſans :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſans ?
D'où vient que ton ami languit dans la miſère ?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le ſeul riche eſt ſauvé,
Et le pauvre inutile eſt le ſeul réprouvé.
Ce magiſtrat, &c.

(*e*) Premières éditions.

Alors d'un ton de père & d'un regard tranquille
Le roi lui répondit : modérons nos rigueurs ;
Je ſais quel eſt Timante & je hais ſes erreurs ;
L'eſprit de l'héréſie infecta ſa province ;
Mais ſon cœur eſt français, ſon bras eſt à ſon prince :
Vous groſſiſſez ici ſes faibles attentats,
Il m'a donné ſon ſang, & vous n'en parlez pas !
Je le fais à l'inſtant gouverneur de la ville
Où vos ſévérités conſeillent qu'on l'exile :
Allez de mes bienfaits l'aſſurer aujourd'hui,

(*) Et cela a été vrai ſoixante ans.

Et sans plus l'accuser servez-moi comme lui.
Ce roi, je l'avoûrai, tendre, ferme, équitable,
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu serait-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète;
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des soins d'un soupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime
Qui, prévient les besoins d'un ami qu'on opprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
Toi qui vas nous quitter, magistrat plein de zèle,
Parlant comme de Thou, jugeant comme Pucelle,
Tendre & fidèle ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la sagesse
N'est point le triste fruit d'une austère rudesse;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peut compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain législateur, &c.

Dans quelques autres éditions on lisait :

Au cœur ferme & sublime
Qui sut gagner mon cœur en forçant mon estime,
A ce sage guerrier, considéré des rois,
Eloquent pour autrui, muet sur ses exploits;
Je le donne à Normand . . . . . . (*)

(*f*) L'abbé de *Saint-Pierre*. C'est lui qui a mis le mot de *bienfesance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

(*) *Normand* & *Cochin* étaient des avocats célèbres alors. Par *ce sage guerrier*, M. de *Voltaire* désigne le maréchal d'*Etrées*, doyen de l'académie française. Il s'était rendu cher aux gens de lettres, en s'opposant à une cabale de prêtres qui voulaient faire exclure de l'académie l'auteur des *Lettres persanes*.

Le magiſtrat dont parle l'auteur eſt M. le comte d'*Argental*, miniſtre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme, alors conſeiller au parlement. Il avait été nommé intendant d'une des îles de l'Amérique, mais il n'accepta point cette place. Il quitta ſa charge de conſeiller au parlement, parce que l'abſurdité & la barbarie de notre juriſprudence criminelle le révoltaient. Il a été l'ami conſtant de M. de *Voltaire* depuis ſa jeuneſſe juſqu'à la mort de ce grand-homme, & l'a ſoutenu dans tous les temps de tout le crédit que des amis puiſſans pouvaient lui donner. Cette amitié ſi conſtante eſt une des meilleures réponſes qu'on puiſſe faire ici à cette foule de détracteurs de M. de *Voltaire*, qui, bien sûrs que ſon génie eſt au-deſſus de leurs atteintes, ont recours à la honteuſe reſſource de calomnier ſa perſonne.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.

Et c'eſt ſurtout pour les amitiés longues & inaltérables que ce vers eſt vrai.

LE POUR
ET
LE CONTRE.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS
SUR LE POUR ET LE CONTRE.

CE petit poëme eſt un des premiers ouvrages où M. de *Voltaire* ait fait connaître ouvertement ſes opinions ſur la religion & la morale. Nous ignorons quelle eſt la femme à qui l'auteur l'avait adreſſé. Il eſt du temps de ſa jeuneſſe, & antérieur à ſes querelles avec *J. B. Rouſſeau*, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raiſons qui l'ont éloigné de M. de *Voltaire*; délicateſſe bien ſingulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion eſt tournée en ridicule. *Rouſſeau* croyait apparemment qu'il n'y avait de ſcandale que dans les raiſonnemens philoſophiques; & que pourvu qu'un conte irréligieux fût obſcène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au, reſte cet ouvrage a le mérite ſingulier de renfermer dans quelques pages, & en très-beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponſes que font à ces objections les dévots perſuadés & les dévots politiques, & enfin le plus ſage

conſeil qu'on puiſſe donner à un homme raiſonnable, qui ne veut connaître ſur ces objets que ce qui eſt néceſſaire pour ſe bien conduire. La fameuſe profeſſion de foi du *vicaire ſavoyard* n'eſt preſque qu'un commentaire éloquent de cette épître, & de quelques morceaux du poëme de la Loi naturelle.

LE POUR
ET
LE CONTRE. (a)

A MADAME......

Tu le veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie
Aux fuperftitions j'arrache le bandeau;
Que j'expofe à tes yeux le dangereux tableau
Des menfonges facrés dont la terre eft remplie;
Et qu'enfin ma philofophie
T'apprenne à méprifer les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes fens,
De ma religion blafphémateur profane,
Je veuille avec dépit, dans mes égaremens,
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas refpectueux,
Les profondeurs du fanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce, & qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père:

(a) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*, parce qu'il y a en effet quelque reffemblance entre cette pièce & celle du *Déifte*, qui commence par ces mots:

J'ai vu de près le Stix, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts, &c.

On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa les humains à lui-même ſemblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir.
Il nous fit aimer le plaiſir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à ſon image,
On l'en voit ſoudain repentir,
Comme ſi l'ouvrier n'avait pas dû ſentir
Les défauts de ſon propre ouvrage.
Aveugle en ſes bienfaits, aveugle en ſon courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de ſubmerger le monde;
Ce monde qu'en ſix jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra ſa ſageſſe profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent:
Non, il tire de la pouſſière
Une race d'affreux brigands,
D'eſclaves ſans honneur, & de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorans
Vont ſur ces malheureux lancer ſes mains ſévères?
Va-t-il dans le chaos plonger les élémens?
Ecoutez, ô prodige! ô tendreſſe! ô myſtères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfans.
Il eſt un peuple obſcur, imbécille, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant dans l'eſclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.

Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant fa puiffance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une juive il vient prendre naiffance;
Il rampe fous fa mère; il fouffre fous fes yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours font perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier fupplice.
Son fang du moins, le fang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix affez noble, affez rare
Pour fuffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le falut de tous,
Et fon trépas eft inutile!
Quoi! l'on me vantera fa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend fon courroux;
Quand fa main nous replonge aux éternels abymes;
Et quand par fa fureur effaçant fes bienfaits,
Ayant verfé fon fang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu pourfuit encore, aveugle en fa colère,
Sur fes derniers enfans l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte à cent peuples divers,
Affis dans la nuit du menfonge;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer & fauver l'univers!
Amérique, vaftes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du foleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un fi long fommeil,

Serez-vous pour jamais à ſa fureur livrées,
Pour n'avoir pas ſu qu'autrefois
Dans un autre hémiſphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira ſur la croix?
Je ne reconnais point à cette indigne image,
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirais le déshonorer
Par une telle inſulte & par un tel hommage.
Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux,
Une voix plaintive & ſincère.
Mon incrédulité ne doit point te déplaire,
Mon cœur eſt ouvert à tes yeux;
L'inſenſé te blaſphème, & moi je te révère:
Je ne ſuis pas chrétien; mais c'eſt pour t'aimer mieux.
Cependant quel objet ſe préſente à ma vue!
Le voilà, c'eſt le CHRIST puiſſant & glorieux.
Auprès de lui, dans une nue,
L'étendard de ſa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous ſes pieds triomphans la mort eſt abattue;
Des portes de l'enfer il ſort victorieux;
Son règne eſt annoncé par la voix des oracles;
Son trône eſt cimenté par le ſang des martyrs;
Tous les pas de ſes ſaints ſont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs déſirs;
Ses exemples ſont ſaints, ſa morale eſt divine,
Il conſole en ſecret les cœurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et ſi ſur l'impoſture il fonde ſa doctrine,
C'eſt un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'eſt à toi de chercher l'obſcure vérité,

A toi que la nature honora d'un génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la ſageſſe éternelle
A gravé de ſa main, dans le fond de ton cœur,
La religion naturelle.
Crois que de ton eſprit la naïve candeur
Ne ſera point l'objet de ſa haine immortelle;
Crois que devant ſon trône en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juſte eſt précieux;
Crois qu'un bonze modeſte, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ſes yeux
Qu'un janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore?
Tout hommage eſt reçu; mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas beſoin de nos ſoins aſſidus;
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non pas ſur nos ſacrifices.

F I N.

POEME

SUR

LA LOI NATURELLE.

AU ROI DE PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LES DEUX POEMES SUIVANS.

L'OBJET du poëme ſur la loi naturelle eſt d'établir l'exiſtence d'une morale univerſelle & indépendante, non-ſeulement de toute religion révélée, mais de tout ſyſtême particulier ſur la nature de l'Etre ſuprême.

La tolérance des religions, & l'abſurdité de l'opinion qu'il peut exiſter une puiſſance ſpirituelle, indépendante de la puiſſance civile, ſont des conſéquences néceſſaires de ce premier principe, conſéquences que M. de *Voltaire* développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il exiſte une morale indépendante de toute opinion ſpéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, & dès-lors ceſſent de pouvoir être l'objet de la légiſlation. Ce n'eſt pas pour être inſtruits ſur la métaphyſique, mais pour s'aſſurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes ſe ſont réunis en ſociété; & le droit de penſer ce qu'on veut, & de faire tout ce qui n'eſt pas contraire au droit d'autrui, eſt auſſi réel, auſſi ſacré que le droit de propriété.

Dans le poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, M. de *Voltaire* attaque l'opinion que *tout eſt bien*, opinion, très-répandue au commencement de ce ſiècle, parmi les philoſophes d'Angleterre & d'Allemagne. La queſtion de l'origine du mal a été inſoluble juſqu'ici, & le ſera toujours. En effet le mal, tel qu'il exiſte à notre égard, eſt une ſuite néceſſaire de l'ordre du monde; mais pour ſavoir ſi un autre ordre était poſſible, il faudrait connaître le ſyſtême entier de celui qui exiſte. D'ailleurs, en réfléchiſſant ſur la manière dont nous acquérons nos idées, il eſt aiſé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la poſſibilité priſe en général, puiſque notre idée de poſſibilité, relative à des objets réels, ne ſe forme que d'après l'obſervation des faits exiſtans.

M. *Rouſſeau* a publié une lettre adreſſée à M. de *Voltaire*, à l'occaſion du poëme ſur la deſtruction de Lisbonne : elle contient quelques objections ſur leſquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal; & il ajoute qu'il ne croit le ſyſtême de l'optimiſme que parce qu'il trouve ce ſyſtême très-conſolant, & qu'il penſe qu'on doit déduire de l'exiſtence d'un Dieu juſte que tout eſt bien, & non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'exiſtence d'un Dieu juſte.

Nous obſerverons 1°. que l'on ne doit croire une choſe que parce qu'elle eſt prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur eſt plus agréable; d'autres ſont au contraire plus portés à croire les événemens fâcheux. La conſtitution des premiers eſt plus heureuſe, mais le doute ſur ce qui n'eſt pas prouvé eſt le ſeul parti raiſonnable.

2°. En ſuppoſant que l'ordre du monde, tel que nous le connaiſſons, nous conduiſe à l'exiſtence d'un Etre ſuprême, il eſt évident que nous ne pouvons nous former une idée de ſa juſtice ou de ſa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher *à priori* à ſe faire une idée des attributs de DIEU, eſt une méthode de philoſopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaiſſance. Des métaphyſiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait ſe former une idée de DIEU; cette aſſertion eſt trop abſolue; il fallait ajouter, en ſuivant la méthode des théologiens & des métaphyſiciens de l'école. Mais on ne peut ſe former de DIEU, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, & ſeulement d'après des faits obſervés. Voyez *Locke* & l'article *exiſtence* dans l'Encyclopédie.

M. de *Voltaire* avait dit dans ſes notes que rien dans l'univers n'eſt aſſujetti à des lois rigoureuſement mathématiques, & qu'il peut y avoir

des événemens indifférens à l'ordre du monde. M. *Rouſſeau* combat ces aſſertions ; mais nous répondrons, 1°. qu'il ne peut être queſtion que de lois mathématiques connues de nous : car dire qu'il exiſte peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'eſt apporter non une preuve que cet ordre exiſte, mais un motif de ne pas en nier l'exiſtence.

2°. En ſuppoſant un ordre d'événemens quelconques, ils ſuivront toujours entre eux une certaine loi générale. Suppoſez deux mille boules placées ſur une table ; quel que ſoit leur ordre, vous pourrez toujours faire paſſer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules ; en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées ſuivant un certain ordre ? Ce mot d'ordre appliqué à la nature, eſt vide de ſens, s'il ne ſignifie un arrangement dont nous ſaiſiſſons la régularité & le deſſin.

Quant à l'exiſtence des événemens indifférens, il eſt difficile d'en nier la poſſibilité, parce que l'on peut ſuppoſer que le petit dérangement qui réſulte de cet événement, ſoit imperceptible pour la totalité du ſyſtême général. Suppoſons, par exemple, cent millions de planètes mues ſuivant certaines lois, il eſt évident que leur poſition peut être telle qu'un léger dérangement dans la vîteſſe de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière ſenſible

dans un temps même infini : cela eſt encore plus vrai pour les ſyſtêmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la ſeule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche, mais il peut auſſi ne pas l'être.

M. *Rouſſeau* propoſait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance univerſelle toute opinion intolérante. Cette maxime ſéduit par un faux air de juſtice; mais M. de *Voltaire* n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que ſur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir perſécuté, mais non pour avoir prétendu que la perſécution eſt ordonnée par DIEU même. Ce n'eſt pas pour avoir eu des idées extravagantes, mais pour avoir fait des actions de folie que la ſociété a le droit de priver un homme de ſa liberté. Ainſi, ſous aucun point de vue, une opinion qui ne s'eſt manifeſtée que par des raiſonnemens généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le ſeul reproche fondé qu'on puiſſe faire à M. de *Voltaire*, ſerait d'avoir exagéré les maux de l'humanité ; mais s'il les a ſentis comme il les a peints, dans l'inſtant où il a écrit ſon poëme, il a eu raiſon. Le devoir d'un écrivain n'eſt

pas de dire des chofes qu'il croit agréables ou confolantes, mais de dire des chofes vraies : d'ailleurs, la doctrine que *tout est bien* eft auffi décourageante que celle de la fatalité. On trompe fes douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir fes chagrins par des illufions particulières : tel fe confole de mourir, parce qu'il ne laiffe au monde que des mourans ; tel autre, parce que fa mort eft une fuite néceffaire de l'ordre de l'univers ; un troifième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout eft bien ; un autre enfin, parce qu'il fe réunira à l'ame univerfelle du monde. Des hommes d'une autre claffe fe confoleront en fongeant qu'ils vont entendre la mufique des efprits bienheureux, fe promener en caufant dans de beaux jardins, careffer des houris, boire la bierre célefte, voir DIEU face à face, &c. &c. ; mais il ferait ridicule d'établir fur aucune de ces opinions le bonheur général de l'efpèce humaine.

N'eft-il pas plus raifonnable à la fois & plus utile de fe dire : la nature a condamné les hommes à des maux cruels, & ceux qu'ils fe font à eux-mêmes font encore fon ouvrage, puifque c'eft d'elle qu'ils tiennent leurs penchans ? Quelle eft la raifon première de ces maux, je l'ignore ; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs auxquels

auxquels elle m'a ſoumis. L'homme doué de raiſon peut ſe flatter, par ſes progrès dans les ſciences & dans la légiſlation, de s'aſſurer une vie douce & une mort facile, de terminer un jour tranquille par un ſommeil paiſible. Travaillons ſans ceſſe à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a donné des beſoins, mais nous trouvons avec les arts les moyens de les ſatisfaire. Nous oppoſons aux douleurs phyſiques la tempérance & les remèdes : nous avons appris à braver le tonnerre, cherchons à pénétrer la cauſe des volcans & des tremblemens de terre, à les prévoir, ſi nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchans, s'il en exiſte, par une bonne éducation ; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts ; accoutumons-les à ſe conduire d'après la raiſon. La nature leur a donné la pitié & un ſentiment d'affection pour leurs ſemblables ; avec ces moyens dirigés par une raiſon éclairée, nous détournerons loin de nous le vice & le crime.

Qu'importe que tout ſoit bien, pourvu que nous faſſions en ſorte que tout ſoit mieux qu'il n'était avant nous.

PREFACE.

ON fait affez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un fecret entre un grand roi & l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris; & bientôt après, il y fut imprimé plufieurs fois d'une manière auffi fautive que les autres ouvrages qui font partis de la même plume.

Il ferait jufte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit fecret, tiré de l'obfcurité où fon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expofe lui-même au grand jour. Il ferait encore jufte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèfe de théologie. Ces deux poëmes (*) font les fruits d'un arbre tranfplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perfonnes: ils font d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoifonné, & plufieurs peuvent être falutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expofe en liberté fes fentimens. La plupart des livres reffemblent à ces converfations générales & gênées, dans lefquelles on dit rarement ce qu'on penfe. L'auteur a dit ici ce qu'il a penfé à un prince philofophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a

(*) L'auteur parle ici du poëme fur le *défaftre de Lisbonne*, qui parut avec celui de la *Loi naturelle*.

appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges, données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne ; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis, dans un commerce si honorable pour la littérature, n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret & à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages, comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir ; & l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir par-tout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du souverain bien*, & elle devait l'être *Du souverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage, trouvée près de Châlons, avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre, font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondemens de la loi naturelle. (*)

(*) Dans une édition précédente on lisait ici en note :

Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez madame la Margrave de *Bareith*, sœur du roi de Prusse. Je ne sais quels pédans eurent depuis l'atrocité imbécille de le condamner.

LA
LOI NATURELLE.
POEME
EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O vous dont les exploits, le règne & les ouvrages
Deviendront la leçon des héros & des ſages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du ſort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame;
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreurs, où le monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*.
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connaître.

L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers eſt dans Pope utile au genre-humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycère, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus?
Que Boileau, répandant plus de ſel que de grace,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe?
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence,
Son principe, ſa fin, & ſurtout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pu ſavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits:
Si Dieu n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obſcur de la théologie?
Origène & Jean Scot ſont chez vous ſans crédit:
La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on appelle ſyſtêmes;
Et pour nous élever deſcendons dans nous-mêmes. (a)

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la juftice, & la confcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eft néceffaire. C'eft-là cette loi naturelle fur laquelle la religion eft fondée; c'eft ce feul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de fes auguftes myftères.*

SOIT qu'un être inconnu, par lui feul exiftant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en fon fein, ou qu'il règne loin d'elle; (*b*)
Que l'ame, ce flambeau fouvent fi ténébreux,
Ou foit un de nos fens, ou fubfifte fans eux;
Vous êtes fous la main de ce maître invifible.
  Mais du haut de fon trône obfcur, inacceffible
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De fa grandeur fuprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils fa puiffance?
Eft-ce le peuple altier, conquérant de Bifance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît fon effence, & fuit fa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainfi qu'en leur hommage.
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous fe font donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impofteurs odieux; (*c*)
Et fans vouloir fonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrétiens l'ineffable myftère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raifon fi DIEU n'a point par

La nature a fourni d'une main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon ame, & l'inſtinct de ſes ſens.
Le ciel à ſes beſoins ſoumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient la volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air apporté.
Sans efforts & ſans ſoins ſon œil voit la lumière.
Sur ſon Dieu, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe première,
L'homme eſt-il, ſans ſecours, à l'erreur attaché?
Quoi! le monde eſt viſible, & DIEU ſerait caché!
Quoi! le plus grand beſoin que j'aye en ma miſère,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne puis ſatisfaire?
Non: le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné ſa loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers:
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts;
Delphes, Délos, Ammon, ne ſont pas ſes aſiles;
Il ne ſe cacha point aux antres des ſibylles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des ſiècles ſans fin parle au nom de ce Dieu.
C'eſt la loi de Trajan, de Socrate & la vôtre.
De ce culte éternel la nature eſt l'apôtre;
Le bon ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par-tout ſe fait entendre.

Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,

Ait pour ſe repentir conſulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures;
Ils auraient à prix d'or abſous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoroaſtre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le Nègre vendu ſur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima ſa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement, dans le fond de ſon cœur:
» Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!
» Dieu juſte, Dieu parfait! que le crime a d'appas! »
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens?
Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos ſens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature & la même origine:
L'artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; ſon juge eſt dans ſon cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS avec Cardan Spinosa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, & les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Etre suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous fesons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont par-tout différentes.
Jacob, chez les Hébreux, put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière.
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, culte, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire. (*d*)
Mais tandis qu'on admire & ce juste & ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère.

Là, le froid Hollandais devient impétueux;
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du Midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime & le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle & la morale:
C'est une source pure: en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste, & le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice & de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain. (*e*)
De Socrate en un mot c'est-là l'heureux génie;
C'est-là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,

Ce Dieu qui jusqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but, ſans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron, cinq ans entiers, fut ſoumis à ſes lois;
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle, appuyé ſur la philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le temps de ſa vie.
Julien, s'égarant dans ſa religion,
Infidele à la foi, fidele à la raiſon,
Scandale de l'Egliſe, & des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
On inſiſte, on me dit: L'enfant, dans ſon berceau,
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées;
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur;
Il répète les noms de devoir, de juſtiçe;
Il agit en machine; & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt juif ou païen, fidele ou muſulman,
Vêtu d'un juſtaucorps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode & les opinions,
Tous les dehors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.

Le moineau, dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
Les inſectes changeans, qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui pétriſſent la cire & compoſent le miel,
Sitôt qu'ils ſont éclos, forment-ils leurs ouvrages?
Tout mûrit par le temps, & s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué,
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout temps quel cœur eſt ſatisfait?

L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure.
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct sûr & prompt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte univers un grand voile eſt jeté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immenſité DIEU peupla les déſerts,
Alluma des ſoleils & ſouleva des mers;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites,
Tous les mondes naiſſans connurent leurs limites.
Il impoſa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux flèches du tonnerre,

A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles? (*f*)
Hélas! ferait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre? (*g*)

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant, pour la plupart déſiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'UNIVERS eſt un temple où ſiége l'Eternel.
Là (*h*) chaque homme à ſon gré veut bâtir un autel.
Chacun vante ſa foi, ſes ſaints & ſes miracles,
Le ſang de ſes martyrs, la voix de ſes oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le Ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne ſaurait lui plaire.
L'autre a du dieu Brama déſarmé la colère,
Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidèles.
Des chrétiens diviſés les infames querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,

Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain,
Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à se toucher,
Le peuple en louant DIEU danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *meurs*, *impie*, *ou pense comme moi.*
Calvin & ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eut, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que deux cents ans cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit dans ses préjugés DIEU même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin grace en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains:
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.

Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne; (i)
Et même le mouphti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet:
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce mouphti nous honore; (k)
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien: nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londres, Berlin, Stockholm & Genève; & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asiles;
Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles:
De fort savans esprits jurent sur leur salut (l)
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut. (m)

Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuses maximes!
Gazetier clandestin, dont la platte âcreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Pétris des mains de DIEU pour le plaisir des diables!
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Montesquieu?
Penses-tu que Socrate, & le juste Aristide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,

Aux

Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfesant dont ils étaient l'image?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un cœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens; mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, & le sage Addisson,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse (n)
A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste;
Ami, ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné; pourquoi les damnes-tu?
A la religion discrètement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port:
La clémence a raison, & la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même DIEU, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie;
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans
Remède encor trop faible à des maux si constans

Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'Ecole qui troublent la société.

OUI, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différens que la dispute enfante,
Maintenir dans l'Etat une paix si constante?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le grec & le romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, & que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Eglise, (*o*)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles
Toutes les factions à la fin sont cruelles;

Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer;
Pour les anéantir, il les faut mépriſer.
Qui conduit des ſoldats peut gouverner des prêtres.
Un roi, dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant, ſur la foi d'un confeſſeur normand,
Janſénius à craindre, & Queſnel important;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jéſuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'Etat par leurs doctes ſcrupules:
Le régent plus ſenſé les rendit ridicules; (*p*)
Dans la pouſſière alors on les vit tous rentrer.
  L'œil du maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſens de Pomone,
Des filles du printemps, des tréſors de l'automne
Maître de ſon terrain, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles;
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſève affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des lois de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend point le droit de ſe rendre ſtérile;
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,

De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.
Malheur aux nations dont les lois oppoſées
Embrouillent de l'Etat les rênes diviſées!
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux autels, & gouvernait les mœurs;
Reſtreignait ſagement le nombre des veſtales;
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mêlaient, aux champs de Mars,
Le bonnet de pontife au bandeau des céſars:
L'univers, repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie.
Ces grands légiſlateurs, d'un ſaint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome, encore aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens, en paix ſagement gouvernés,
Ne ſont plus conquérans, & ſont plus fortunés.
Je ne demande pas que, dans ſa capitale,
Un roi, portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du conſeil allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction.
Toute égliſe a ſes lois, tout peuple a ſon uſage:
Mais je prétends qu'un roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſureté,
Ait ſur tous ſes ſujets égale autorité: (q)
Ils ſont tous ſes enfans; cette famille immenſe
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le ſoldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de DIEU le grand & le vulgaire;

Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout Etat doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats:
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port où je ſuis contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.

Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble, & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES ET VARIANTES

SUR LA LOI NATURELLE.

(*a*) IL paraît que ce poëme fut d'abord adressé à madame la Margrave de *Bareith*. L'exorde commence ainsi dans une ancienne copie :

Souveraine sans faste & femme sans faiblesse,
Vous dont la raison mâle & la ferme sagesse
Sont pour moi des attraits plus chers, plus précieux
Que ces feux séduisans qui brillent dans vos yeux :
Digne ouvrage d'un Dieu, connaissez votre maître ;
La main des préjugés defigura son être.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si DIEU n'est pas dans nous, il n'exista jamais, &c.
. . . .
. . . .
. . . .
Je n'irai point d'abord, philosophe orgueilleux,
Sur l'aile de Platon me perdre dans les cieux ;
Ecartons ces romans qu'on appelle systêmes,
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.
Soit qu'un être inconnu, &c.

(*b*) DIEU étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentimens des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde ; nul ne croyait que DIEU l'eut tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, & que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes & les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre : l'ame de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste ; selon d'autres, une harmonie résultante de ses organes : les uns en fesaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ ;* les autres une matière épurée, une quintessence ; les plus sages un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

(*c*) Il faut distinguer *Confutzée*, qui s'en est tenu à la religion naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

(*d*) Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les lois civiles, la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

(*e*) Pilote qui s'oppoſe aux vents toujours contraires
De tant de paſſions qui nous ſont néceſſaires.
On inſiſte, &c.

(*f*) On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentimens particuliers pour des lois générales.

(*g*) Et vous avez l'audace, en vos viſions folles,
Orgueilleux excrémens du bourbier des écoles,
D'ajouter vos décrets aux volontés des Cieux !
Imbécilles tyrans qui nous parlez en dieux,
Vous commandez aux rois proſternés dans la poudre,
Quoi! l'inſecte rampant doit-il lancer la foudre ?

(*h*) *Chaque homme* ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en légiſlateur ; & il n'eſt ici queſtion que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

(*i*) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des bûchers.

(*k*) Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* & chiens.

(*l*) On reſpecte cette maxime, *hors de l'Egliſe point de ſalut :* mais tous les hommes ſenſés trouvent ridicule & abominable que des particuliers oſent employer cette ſentence générale & comminatoire contre les hommes qui ſont leurs ſupérieurs & leurs maîtres en tout genre : les hommes raiſonnables n'en uſent point ainſi. L'archevêque *Tillotſon* aurait-il jamais écrit à l'archevêque *Fénélon*, *vous êtes damné?* & un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des ſecours, *mon frère, vous irez à tous les diables?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.

(m) Boyer & Tamponet jurent fur leur falut
Que vous êtes fur terre un fils de Belzébut ;
Ils ont des partifans ; & l'on honore en France
De ces ânes fourrés l'imbecille infolence.

Ça, dis-moi, tête chauve, ou toi qui dans un froc,
Des argumens en forme as foutenu le choc,
Penfes-tu que Socrate & le jufte Ariftide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide ;
Penfes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms cheris, noms facrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par des diables?
Et que tu feras, toi, &c.

(n) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageufe*
A de l'efprit humain pofé la borne heureufe.

Le modefte & fage *Locke* eft connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de fon pouvoir. Convaincu de la faibleffe humaine, & pénétré de la puiffance infinie du créateur, il dit que nous ne connaiffons la nature de notre ame que par la foi ; il dit que l'homme n'a point par lui-même affez de lumières pour affurer que DIEU ne peut pas communiquer la penfée à tout être auquel il daignera faire ce préfent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance, s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartéfianifme auffi faux en tout que le péripatétifme, ils croyaient que la matière n'eft autre chofe que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne favaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres propriétés ; que fes élémens font indivifibles, tandis que fes compofés fe divifent fans ceffe. Ils bornaient la puiffance de l'Etre tout-puiffant ; ils ne fefaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes fur la matière, nous ne connaiffons point le fond de cet être. Ils devaient fonger que l'on a long-temps agité fi l'entendement humain eft une faculté ou une fubftance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes & fentir que nos connaiffances font trop bornées pour fonder cet abyme.

La faculté que les animaux ont de fe mouvoir n'eft point une fubftance, un être à part ; il paraît que c'eft un don du créateur. *Locke* dit que ce même créateur peut faire ainfi un don de la penfée à tel être qu'il daignera choifir. Dans cette hypothèfe qui nous foumet plus que toute

autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que *Locke* propose sans rien affirmer. Il dit ce que DIEU eût pu faire ; & non ce que DIEU a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle & DIEU il peut y avoir une infinité de substances créées, absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les élémens de *Newton*, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière ; elle ne paraît pas impénétrable ; aussi *Newton* dit souvent dans son *Optique : Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, & que DIEU est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées ; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à DIEU & sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple ; & c'est cette soumission à DIEU qu'on a osé appeler impiété ; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé matérialistes ; & c'est un homme tel que *Locke* à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même *Locke* se serait trompé sur ce point, (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières ; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, & ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi ;* il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand *Descartes* les établit, & qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand *Locke* les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

N. B. *Le lecteur curieux peut consulter l'article* Locke *dans le dictionnaire philosophique.*

(*o*) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Eglise catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces temps-là, détesté par l'Eglise de tous les temps.

(*p*) Ce ridicule, si universellement senti par toutes les nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre, sur plus de quatre mille volumes imprimés.

(*q*) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays ; mais la loi générale lie également tout le monde.

POEME

SUR

LE DESASTRE DE LISBONNE,

EN 1755.

PREFACE.

SI jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événemens funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cents mille perſonnes à la Chine en 1699, celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui de Portugal & du royaume de Fez. L'axiome *tout eſt bien* paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible que tout depuis long-temps n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.

(*a*) Lorſque l'illuſtre *Pope* donna ſon *Eſſai ſur*

(*a*) C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtême de *Pope* était celui du lord *Shafteſburi;* c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *Les Moraliſtes*, ſection 3. MUCH IS ALLEDGED IN ANSWER TO SHOW, &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe..... Sa beauté réſulte des contrariétés, & la concorde univerſelle naît d'un combat perpétuel..... il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... & les lois du pouvoir central & de la gravitation, qui donnent*

l'homme, & qu'il développa dans ses vers immortels les systêmes de *Leibnitz*, du Lord *Shaftesburi*,

aux corps célestes leur poids & leur mouvement, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif & faible animal qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en poussière.

Cela est admirablement dit: & cela n'empêche pas que l'illustre docteur *Clarke*, dans son traité de l'existence de Dieu, ne dise que le *genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé*, page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. *Ricotier*: cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire: Je dois être aussi cher à mon maître, moi, être pensant & sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point: cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, & qu'il sera rétabli: cela n'empêche pas que le mal physique & le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain: cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *tout est bien*, en respectant *Shaftesburi* & *Pope*, dont le systême a d'abord été attaqué comme suspect d'athéïsme, & est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de *Pope* est aussi toute entière dans *Shaftesburi*, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caracteristics*. C'est-là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non-seulement possible, mais inséparable: *To be well affected towards the publick interest and one's own, is not only consistent, but inseparable.* C'est-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai de Pope sur l'homme*. C'est par-là qu'il finit.

That reason, passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.

La raison & les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre & l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans *Pope* que dans *Shaftesburi*, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur Lisbonne & sur la loi naturelle: voilà pourquoi il a dit:

& du lord *Bolingbrocke*, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce syſtême.

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui ſeul apprend à ſe connaître.

Le lord *Shafteſburi* prouve encore que la perfection de la vertu eſt due néceſſairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt apparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité *Shafteſburi* d'athée. Si elles avaient bien lu ſon livre, elles n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philoſophe élevé par le ſage *Locke*.

C'eſt ainſi que le père *Hardouin* traita d'athées *Paſcal*, *Mallebranche* & *Arnauld*; c'eſt ainſi que le docteur *Lange* traita d'athée le reſpectable *Wolf*, pour avoir loué la morale des Chinois: & *Wolf* s'étant appuyé du témoignage des jéſuites miſſionnaires à la Chine, le docteur répondit: *Ne ſait-on pas que les jéſuites ſont des athées?* Ceux qui gémirent ſur l'aventure des diables de Loudun, ſi humiliante pour la raiſon humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduiſant *Urbain Grandier* au ſupplice, le frappât au viſage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulſionnaires ont imprimé que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des athées; & les moliniſtes ont cent fois baptiſé de ce nom les janſéniſtes.

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans, ſur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit: *Il n'y a qu'un athée, imbu des folies angloiſes, qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain.*

L'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques, qui écrit tranquillement depuis ſi long-temps contre les lois & contre la raiſon, a employé une feuille à prouver que M. de *Monteſquieu* était athée, & une autre feuille à prouver qu'il était déiſte.

Saint-Sorlin des Marets, connu en ſon temps par le poëme de *Clovis* & par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la galerie du louvre *la Mothe-le-Vayer*, conſeiller d'Etat & précepteur de *Monſieur*; *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion*: *la Mothe-le-Vayer* ſe retourna vers lui, & daigna lui dire: *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne ſuis point de ta religion.*

On ſe révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout eſt bien*, que *l'homme jouit de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible*, &c... Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux : mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, *tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si tout eſt bien, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général,

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuſer d'athéiſme à tort & à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverſe.

toutes

toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du monde; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire, nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les concluſions qu'on tirait du poëme de M. *Pope*; & ces concluſions même augmentaient encore la célébrité & le ſuccès de l'ouvrage. Mais on devait l'enviſager ſous un autre aſpect. Il fallait conſidérer le reſpect pour la Divinité, la réſignation qu'on doit à ſes ordres ſuprêmes, la ſaine morale, la tolérance, qui ſont l'ame de cet excellent écrit. C'eſt ce que le public a fait; & l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient ſur des matières plus délicates.

C'eſt le propre des cenſures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réuſſit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? les hommes, révoltés contre ces cris, prennent pour des

vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La cenſure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embraſſent ces fantômes.

Les critiques ont dit: *Leibnitz, Pope, enſeignent le fataliſme*; & les partiſans de *Leibnitz* & de *Pope* ont dit: *Si Leibnitz & Pope enſeignent le fataliſme, ils ont donc raiſon; & c'eſt à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit *tout eſt bien* en un ſens qui était très-recevable; & ils le diſent aujourd'hui en un ſens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne ne combat point l'illuſtre *Pope*, qu'il a toujours admiré & aimé; il penſe comme lui ſur preſque tous les points: mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout eſt bien*. Il adopte cette triſte & plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal ſur la terre*; il avoue que le mot *tout eſt bien*, pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.

Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitans, au mois de novembre 1755, des philoſophes avaient

crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines. *Tout eſt bien ; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes ; les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons ; les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris ; c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires ; votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général ;* un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte : & voilà ce que dit l'auteur du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne.

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal ſur la terre, ainſi que du bien ; il avoue qu'aucun philoſophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral & du mal phyſique ; il avoue que *Bayle*, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, & qu'il ſe combat lui-même ; il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumières de l'homme que de misères dans ſa vie. Il expoſe tous les ſyſtêmes en peu de mots. Il dit que la révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que tous les philoſophes ont embrouillé ; il dit que l'eſpérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſens, & que la bonté de la Providence eſt le ſeul aſile auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon,

& dans les calamités de ſa nature faible & mortelle.

P. S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un auteur, de ſes réponſes aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POEME

SUR

LE DESASTRE DE LISBONNE,

OU

EXAMEN DE CET AXIOME

TOUT EST BIEN.

O malheureux mortels, ô terre déplorable!
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philoſophes trompés, qui criez *tout eſt bien*;
Accourez, contemplez ces ruines affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, ſanglans, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés ſous leurs toits, terminent ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
DIEU s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes?

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le fein maternel écrafés & fanglans?
Lisbonne qui n'eft plus eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices!
Lisbonne eft abymée, & l'on danfe à Paris.
Tranquilles fpectateurs, intrépides efprits, (1)
De vos frères mourans contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les caufes des orages;
Mais du fort ennemi quand vous fentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi: quand la terre entr'ouvre fes abymes,
Ma plainte eft innocente, & mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du fort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eft l'orgueil, dites-vous, l'orgueil féditieux,
Qui prétend qu'étant mal nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce fanglant ravage;
Demandez aux mourans, dans ce féjour d'effroi,
Si c'eft l'orgueil qui crie : *O Ciel, fecourez-moi;*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère!

Tout eft bien, dites-vous, & tout eft *néceffaire.*
Quoi! l'univers entier, fans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Etes-vous affurés que la caufe éternelle,
Qui fait tout, qui fait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces triftes climats
Sans former des volcans allumés fous nos pas?

Borneriez-vous ainſi la ſuprême puiſſance ?
Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence ?
L'éternel artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins ?
Je déſire humblement, ſans offenſer mon maître,
Que ce gouffre enflammé de ſoufre & de ſalpêtre
Eût allumé ces feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux, hélas ! il eſt ſenſible.

Les triſtes habitans de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourmens feraient-ils conſolés,
Si quelqu'un leur diſait : *Tombez, mourez tranquilles ;*
Pour le bonheur du monde on détruit vos aſiles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embraſés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écraſés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux ſont un bien dans les lois générales ;
DIEU *vous voit du même œil que les vils vermiſſeaux,*
Dont vous ſerez la proie au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits & des mondes.
O rêves de ſavans ! ô chimères profondes !
DIEU tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné ; (*a*)
Par ſon choix bienfeſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un maître équitable ? (*b*)

Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en ofant les nier?
Tous les peuples tremblans fous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les élémens
Fait tomber les rochers fous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embrafent,
Ils ne reffentent point les coups qui les écrafent.
Mais je vis, mais je fens, mais mon cœur opprimé
Demande des fecours au Dieu qui l'a formé.

Enfans du Tout-puiffant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vafe, on le fait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi fuis-je fi vil, fi faible & fi groffier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la penfée.
Cette urne en fe formant, qui tombe fracaffée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui défirât les biens & fentît fon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eft le bien d'un autre être :
De mon corps tout fanglant mille infectes vont naître.
Quand la mort met le comble aux maux que jai foufferts,
Le beau foulagement d'être mangé des vers !
Triftes calculateurs des misères humaines,
Ne me confolez point, vous aigriffez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuiffant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne fuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres fentans, nés fous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.

Le vautour, acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglans ſe repait avec joie :
Tout ſemble bien pour lui ; mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorans.
Ainſi du monde entier tout les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périſſent :
Et vous compoſerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, & faible, & miſérable !
Vous criez *tout eſt bien*, d'une voix lamentable :
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.

Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre ;
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?
Eſt-ce le noir Typhon, (*c*) le barbare Arimane (*d*)
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne ?
Mon eſprit n'admet point ces monſtres odieux,
Dont le monde, en tremblant, fit autrefois des dieux.

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ſes biens à ſes enfans qu'il aime,
Et qui verſa ſur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ſes profonds deſſeins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui (*e*) puiſque DIEU ſeul eſt maître ;

Il exiſte pourtant. O triſtes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint conſoler notre race affligée ;
Il viſita la terre, & ne l'a point changée ! (*f*)
Un ſophiſte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu :
Il le voudra ſans doute ; & tandis qu'on raiſonne,
Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglans du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme eſt né coupable, & DIEU punit ſa race,
Ou ce maître abſolu de l'être & de l'eſpace,
Sans courroux, ſans pitié, tranquille, indifférent,
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent ;
Ou la matière informe, à ſon maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle ;
Ou bien DIEU nous éprouve, & ce ſéjour mortel (*g*)
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſères.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu qui parle au genre-humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui

Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invifibles,
Dans le mieux ordonné des univers poffibles,
Un défordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaifirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainfi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout ferait *bien :*
Je fuis comme un docteur; hélas! je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles:
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il fouffre, il meurt: tout ce qui naît expire.
De la deftruction la nature eft l'empire.
Un faible compofé de nerfs & d'offemens
Ne peut être infenfible au choc des élémens.
Ce mélange de fang, de liqueurs & de poudre,
Puifqu'il fut affemblé, fut fait pour fe diffoudre;
Et le fentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut foumis aux douleurs, miniftres du trépas:
C'eft-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejète Epicure.
Bayle en fait plus qu'eux tous, je vais le confulter :
La balance à la main, Bayle enfeigne à douter. (*h*)
Affez fage, affez grand pour être fans fyftême,
Il les a tous détruits, & fe combat lui-même;
Semblable à cet aveugle en but aux Philiftins,
Qui tomba fous les murs abattus par fes mains.

Que peut donc de l'efprit la plus vafte étendue?
Rien : le livre du fort fe ferme à notre vue.

L'homme étranger à foi, de l'homme eft ignoré.
Que fuis-je, où fuis-je, où vais-je, & d'où fuis-je tiré? (i)
Atomes tourmentés fur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le fort fe joue;
Mais atomes penfans, atomes dont les yeux
Guidés par la penfée ont mefuré les cieux;
Au fein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce monde, ce théâtre & d'orgueil & d'erreur,
Eft plein d'infortunés qui parlent de bonheur:
Tout fe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
Nul ne voudrait mourir; nul ne voudrait renaître. (k)
Quelquefois dans nos jours confacrés aux douleurs
Par la main du plaifir nous effuyons nos pleurs.
Mais le plaifir s'envole, & paffe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes font fans nombre.
Le paffé n'eft pour nous qu'un trifte fouvenir;
Le préfent eft affreux, s'il n'eft point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penfe.

Un jour, tout fera bien, voilà notre efpérance;
Tout eft bien aujourd'hui, voilà l'illufion.
Les fages me trompaient, & Dieu feul a raifon.
Humble dans mes foupirs, foumis dans ma fouffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaifirs les féduifantes lois.
D'autres temps, d'autres mœurs: inftruit par la vieilleffe,
Des humains égarés partageant la faibleffe,
Dans une épaiffe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne fais que fouffrir, & non pas murmurer.

Un calife autrefois, à ſon heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
Je t'apporte, ô ſeul roi, ſeul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immenſité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance ;
(*l*) Mais il pouvait encore ajouter *l'eſpérance.* (2)

NOTES.

(*a*) DIEU *tient en main la chaîne*, *& n'est point enchaîné*.

LA chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures ; il y a l'infini entre DIEU & toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de *Jupiter* sont moins grandes que *Jupiter ;* il se trompe en cela : c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord *Bolingbroke*, & à M. *Pope* que, si *Jupiter* était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du systême solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister ; & c'est ce que M. de *Crouzas*, savant géomètre, remarqua très-bien dans son livre contre M. *Pope*. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. *Warburton* & *Silhouette*.

Cette chaîne des événemens a été admise & très-ingénieusement défendue par le grand philosophe *Leibnitz :* elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps & d'autres événemens. Cela est vrai ; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre & à la conservation de l'univers, & tous les événemens ne sont pas essentiels à la série des événemens. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des événemens : chacun d'eux a sa cause dans l'événement qui précède ; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de *César*, *César* n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté *Octave*, & *Octave* n'eût pas laissé l'empire à *Tibère*. *Maximilien* épouse l'héritière de la Bourgogne & des Pays-Bas, & ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que *César* ait craché à droite

ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des évènemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Plusieurs évènemens restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine il y a des effets nécessaires au mouvement, & d'autres effets indifférens, qui sont la suite des premiers, & qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher ; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu : il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles ; il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné*, ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé. DIEU est la cause & le maître de cet arrangement. Le *Jupiter* d'Homère était l'esclave des destins ; mais, dans une philosophie plus épurée, DIEU est le maître des destins. Voyez *Clarke*, *traité de l'existence de Dieu*.

(*b*) *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur. St Augustin.*

(*c*) Principe du mal chez les Egyptiens.

(*d*) Principe du mal chez les Perses.

(*e*) C'est-à-dire, d'un autre principe.

(*f*) Un philosophe anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

(*g*) Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté ; la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

(*k*) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de *Bayle* lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées ; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies ; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme *Cicéron* qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux abbé d'*Olivet*.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre *Bayle :* j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés ; jamais d'ailleurs le philosophe *Bayle* n'a nié ni la Providence, ni l'immortalité de l'ame. On traduit *Cicéron*, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes : mais que trouve-t-on presqu'à chaque page dans *Cicéron*, parmi plusieurs choses admirables ? on y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* » Sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem » dederit eis quos scierit eâ perversè usuros. (*Libro tertio de naturâ Deorum.*)

Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des Dieux, & on a eu raison. » Virtutem nunquam Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè. *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-père ? » Ferret-ne ulla civitas latorem » legis ut condemnaretur nepos si avus deliquisset? »

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que *Cicéron* finit son livre de la *nature des Dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ses Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus : c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit, dans son plaidoyer pour *Cluentius : Quel mal lui a fait la mort ? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs ?* Quid illi mors attulit mali, nisi fortè ineptiis ac » fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos supplicia perferre ? » quæ si falsa sunt, quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit præter » sensum doloris ? »

Enfin dans ses lettres où le cœur parle, ne dit-il pas : *Cùm non ero, sensu omni carebo :* » quand je ne serai plus, tout sentiment périra avec » moi ?

Jamais

Jamais *Bayle* n'a rien dit d'approchant. Cependant on met *Cicéron* entre les mains de la jeunesse ; on se déchaîne contre *Bayle :* pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquens, c'est qu'ils sont injustes.

(*i*) *Que suis-je, où suis-je, où vais-je, & d'où suis-je tiré?*

Il est clair que l'homme ne peut, par lui-même, être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? &c. nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux? les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

(*k*) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repasser par les mêmes événemens.

(*l*) *Mais il pouvait encore ajouter l'espérance.*

La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie ; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les verités démontrees. *Lucrèce*, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des argumens dont la force afflige ; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs romains pensaient comme *Lucrèce ;* & on chantait sur le theâtre de Rome : *post mortem nihil est; il n'est rien après la mort.* Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent, & les hommes ont toujours eu l'esperance d'une vie à venir ; espérance, à la verité, souvent accompagnée de d ute. La révélation détruit le doute, & met la certitude à la place : mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la revelation ; de voir la société chrétienne insociable, divisée en cent sectes fur la révelation ; de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la revelation ; de

faire des Saint-Barthelemi pour la révélation ; d'assassiner *Henri III* & *Henri IV* pour la révélation ; de faire couper la tête au roi *Charles I* pour la révélation ; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation ! O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain & tolérant !

VARIANTES.

(1) On lit dans quelques copies manuscrites :

Tranquilles raisonneurs, intrépides esprits,
Si sur vous votre ville eût été renversée,
On vous entendrait dire, en changeant de pensée,
En pleurant vos enfans, & vos femmes & vous,
Le bien fut pour DIEU seul & le mal est pour nous.
Quand la terre où je suis porte sur des abymes,
Ma plainte est innocente & mes cris légitimes, &c.

(2) Dans les premières éditions, le poëme était terminé par ces deux vers :

Que faut-il ? ô mortels ! mortels il faut souffrir,
Se soumettre en silence, adorer & mourir.

Auxquels l'auteur a substitué :

Ce monde, ce théâtre & d'orgueil & d'horreur, &c.

LE

TEMPLE DU GOUT.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

LE Temple du Goût a fait à M. de *Voltaire* plus d'ennemis peut-être que ceux de ſes ouvrages où il a combattu les préjugés les plus puiſſans & les plus funeſtes.

On ne pardonna point à l'auteur de la Henriade, d'Oedipe, de Brutus & de Zaïre d'oſer juger les poëtes du ſiècle paſſé, trouver quelques défauts dans *Corneille*, dans *Racine*, dans *Deſpréaux*, & apprécier ce qu'on était convenu d'admirer. Cependant un demi-ſiècle s'eſt écoulé, & il n'y a peut-être pas un ſeul des jugemens du Temple du Goût qui ne ſoit devenu l'opinion générale des hommes éclairés.

Nous croyons devoir dire un mot des variantes de ce poëme.

La critique conſeillait à M. de *Voltaire* de ne point faire de vers dans ſa vieilleſſe & de ne pas aller en Allemagne. Il n'a point profité de ces conſeils, & nous y aurions beaucoup perdu s'il avait ſuivi le premier. Il a laiſſé ſubſiſter ces vers pour éviter apparemment qu'on lui reprochât de les avoir ôtés : mais il a ſupprimé,

> Donnez plus d'intrigue à Brutus,
> Plus de vraiſemblance à Zaïre.

parce que ces conſeils de la critique étaient moins l'expreſſion de ſon jugement qu'un ſacrifice qu'il feſait à l'opinion publique du moment.

Il a ſupprimé également quelques louanges qui n'étaient que des complimens de ſociétés, & qui, dans un ouvrage lu par toute l'Europe & deſtiné pour la poſtérité, auraient contraſté avec les jugemens ſévères, mais juſtes, que contient le reſte du poëme.

Il n'a pas cru devoir conſerver non plus les éloges qu'il avait donnés d'abord au cardinal de *Fleuri*, parce que le cardinal ſe rendit, peu de temps après, l'inſtrument de la haine des cagots contre M. de *Voltaire*, quoiqu'il les mépriſât autant que M. de *Voltaire* lui-même pouvait les mépriſer.

Toutes les fois qu'un homme de lettres loue un miniſtre ou un prince, il conſerve le droit d'effacer ſes éloges, s'ils ceſſent de les mériter.

LETTRE

A M. DE CIDEVILLE,

SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de** disait que c'était dommage que *Bayle* eût enflé son dictionnaire de plus de deux cents articles de ministres & de professeurs luthériens ou calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire *Bayle* en un seul tome, dans la bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie française ; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdens*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudouin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands-hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que *Voiture* ;

on disait que *Saint-Evremond* n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & surtout les miens, je réduisais aussitôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du Temple du Goût comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que *le Brun*, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, *Lucrece* & des docteurs de sorbonne, dans le Temple du Goût.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; & ils appellent le Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire de ne louer personne sans un petit correctif; & que, dans cet ouvrage dangereux, nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accufation. Qui loue tout, n'eft qu'un flatteur : celui-là feul fait louer, qui loue avec reftriction.

Enfuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce fiècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diftinguer entre la *critique*, la *fatire* & le *libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eft un livre à jamais utile, & que par cette raifon même il en faut retrancher quelques plaifanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce férieux ouvrage : dire que *les Mondes* eft un livre charmant & unique, & qu'on eft fâché d'y trouver que *le jour eft une beauté blonde, & la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que *Defpréaux* ait écrit :

....Pour trouver un auteur fans défaut,
La raifon dit Virgile, & la rime Quinault.

c'eft de la fatire, & de la fatire même affez injufte en tout fens, (avec le refpect que je lui dois) car la rime de *défaut* n'eft point affez belle pour rimer avec *Quinault;* & il eft auffi peu vrai de dire que *Virgile* eft fans défaut, que de dire que *Quinault* eft fans naturel & fans graces.

Les *couplets* de *Rouffeau*, le *mafque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de *Gacon;* voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui penſent ſont *critiques;* les malins ſont *ſatiriques;* les pervers font des *libelles;* & ceux qui ont fait, avec moi, le Temple du Goût, ne ſont aſſurément ni malins ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit Temples du Goût, abſolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les *Maffei*, les *Popes*, les *Bononcini* ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſemens; mais la ſottiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu; où l'on cultivait les belles-lettres ſans eſprit de parti; où l'on

aimait la vérité plus que la fatire, & où l'on favait louer fans flatterie.

S'il avait été queftion de faire un Traité du Goût, on aurait prié les de *Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'architecture ; les *Coypels*, de définir leur art avec efprit ; les *Deftouches*, de dire quelles font les graces de la mufique ; les *Crébillons*, de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait, cela aurait fait un gros in-folio ; mais on s'eft contenté de mettre en général les fentimens du public dans un petit écrit fans conféquence, & je me fuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me refte à dire un mot fur notre jeune nobleffe qui emploie l'heureux loifir de la paix à cultiver les lettres & les arts ; bien différente en cela des auguftes Vifigoths leurs ancêtres, qui ne favaient pas figner leurs noms. S'il y a encore dans notre nation fi polie quelques barbares & quelques mauvais plaifans qui ofent défapprouver des occupations fi eftimables, on peut affurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je fuis très-perfuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eft qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a perfonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte ; & de la mufique, s'il était né muficien.

Il faut feulement que les graves critiques, aux yeux defquels il n'y a d'amufement honorable dans le monde que le lanfquenet & le biribi, fachent que les courtifans de *Louis XIV*, au retour de la conquête

de la Hollande, en 1672, dansèrent à Paris ſur le théâtre de *Lulli*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danſeurs de l'opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer : à plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je ſuis, &c.

LE

TEMPLE DU GOUT. (1)

LE cardinal, oracle de la France, (*a*)
Non ce mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire & qui règne ſur nous,
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce cardinal qui ſur un nouveau ton
En vers latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce. (2)

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allaſſe avec lui au Temple du Goût. C'eſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont preſque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchiſe:
Hélas! je connais aſſez peu
Les lois de cet aimable Dieu;
Mais je ſais qu'il vous favoriſe.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau paradis;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette égliſe.

Mais de l'autre pape & de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le saint père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible:
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton si doux & si plausible
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. (*b*) Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussitôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide qui me fesait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin, (3) vous fûtes du voyage,
Vous que le goût ne cesse d'inspirer;
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes MM. *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocrassus*, *Scriblerius*; une nuée de commentateurs qui restituaient des passages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers, (4) les Saumaises, (5)
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
Tous noircis d'encre & coiffés de poussière.
Je leur criai de loin par la portière;
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser? Nous? Messieurs, point du tout;
Ce n'est pas là, grace au ciel, notre étude:
Le goût n'est rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de *Dictys de Crète*, & de *Métrodore de Lampsaque*, que *Scaliger* avait estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connaisseurs, de flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage;
Et mon Crassus tout en ronflant disait:
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage;
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu surtout;
Je n'appris rien, je me connais à tout;
Je suis un aigle en conseil, en affaires;
Malgré les vents, les rocs & les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire;
Où tous les arts soient en foule entassés;
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.
Il dit, & dort. Aussitôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé;
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur;
Grands cabinets, sallon sans profondeur;

Petits

Petits trumeaux, fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'égliſe;
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.
 Réveillez-vous, Monſeigneur, je vous prie,
Criait un peintre, admirez l'induſtrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui ſais ennoblir la nature:
Je couvrirai plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Craſſus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ſes côtés un petit curieux,
Lorgnette en main, diſait: Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau;
C'eſt DIEU le père, en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau. (6)
 Et cependant un fripon de libraire, (*c*)
Des beaux eſprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étalait,
Gacon, le Noble, & juſqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, & journaux à centaines:
Et monſeigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple ſans autre mauvaiſe fortune; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

Poëmes. K

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du falut,
Eft cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à fon but. (*d*)

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la mufique qu'il n'avait jamais apprife, & encore plus fou de la mufique italienne, qu'il ne connaiffait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & eftropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il fefait exécuter alors un long récitatif français, mis en mufique par un italien qui ne favait pas notre langue. En vain on lui remontra que cette efpèce de mufique, qui n'eft qu'une déclamation notée, eft néceffairement affervie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de fi ridicule que des fcènes françaifes chantées à l'italienne, fi ce n'eft de l'italien chanté dans le goût français.

La nature féconde, ingénieufe & fage,
Par fes dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais fur des tons divers.
Ainfi que fon efprit, tout peuple a fon langage,
Ses fons & fes accens, à fa voix ajuftés,
Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureufe & fine en fent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lulli fut fe ranger;
Il embellit notre art au lieu de le changer.

A ces paroles judicieufes, mon homme répondit en fecouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va

vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà fon concert qui commence.

Du grand Lulli vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon fens,
Défiguraient, fur des tons glapiffans,
Des vers français en fredons italiques.
Une bégueule en lorgnant fe pâmait;
Et certain fat, ivre de fa parure,
En fe mirant chevrotait, fredonnait;
Et de l'index battant faux la mefure,
Criait *bravo*, lorfque l'on détonnait.

Nous fortîmes au plus vîte: ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en pofa
Le fondement ferme & durable:
Puis jufqu'au ciel on exhauffa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encenfa.
Le Romain long-temps intraitable
Dans ce féjour s'apprivoifa.
Le mufulman, plus implacable,
Conquit le Temple & le rafa.
En Italie on ramaffa
Tous les débris que l'infidèle
Avec fureur en difperfa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER ofa
En bâtir un fur ce modèle.

Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert, son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire attira
Des beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
Mais je ne sais s'il durera. (*e*)

Je pourrais décrire ce Temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de fesseurs de romans.
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques aïeux
Entassaient autour des murailles
De leurs temples, grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versailles,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaisseur se raille. (*f*)

Il est plus aisé de dire ce que ce Temple n'est

pas que de faire connaître ce qu'il eft. J'ajouterai feulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à fa place arrêté,
Y femblait mis par la néceffité :
L'art s'y cachait fous l'air de la nature ;
L'œil fatisfait embraffait fa ftructure,
Jamais furpris & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuofes, d'artiftes & de juges de toute efpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la Critique, à l'œil févère & jufte,
Gardant les clefs de cette porte augufte,
D'un bras d'airain fièrement repouffait
Le peuple goth, qui fans ceffe avançait.

(*g*) Oh ! que d'hommes confidérables, que de gens du bel air, qui préfident fi impérieufement à de petites fociétés, ne font point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux efprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux !

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux efprits,
Qu'on vit foutenir dans Paris
Les Pradons & les Scudéris (7)
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

(*h*) On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand *Condé*, Denain à *Villars*, & Polyeucte à *Corneille*. Ils auraient exterminé *le Brun*, pour avoir fait le tableau de la famille de *Darius*. Ils ont forcé le célèbre *le Moine* à se tuer, pour avoir fait l'admirable sallon d'*Hercule*. Ils ont toujours dans les mains la ciguë que leurs pareils firent boire à *Socrate*.

L'Orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie.
L'Intérêt, le Soupçon, l'infame Calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie. (*i*)

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état, & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un roman mathématique, l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de composer une comédie métaphysique; celui-là tenait un petit recueil de ses poësies, imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation, (8) & un privilége; cet autre venait présenter

un mandement en ſtyle précieux, & était tout ſurpris qu'on ſe mît à rire au lieu de lui demander ſa bénédiction. » Je ſuis le révérend père *Albertus Garaſſus*, » diſait un moine noir ; je prêche mieux que » *Bourdaloue;* car jamais *Bourdaloue* ne fit brûler de » livres ; & moi, j'ai déclamé avec tant d'éloquence » contre *Pierre Bayle*, dans une petite province toute » pleine d'eſprit, j'ai touché tellement les auditeurs, » qu'il y en eut ſix qui brûlèrent chacun leur Bayle. » Jamais l'éloquence n'obtint un ſi beau triom- « phe. — Allez, frère *Garaſſus*, lui dit la Critique, » allez, barbare; ſortez du Temple du Goût, ſortez » de ma préſence, viſigoth moderne, qui avez inſulté » celui que j'ai inſpiré. — J'apporte ici *Marie à la* » *Coque*, diſait un homme fort grave. — Allez ſouper » avec elle, répondit la déeſſe. »

Un raiſonneur avec un fauſſet aigre
Criait : Meſſieurs, je ſuis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue & contredit;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. *Bardou* ſe mit alors à crier : Tout le monde eſt trompé & le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma; perſonne

ne l'écouta, & on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard:
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedipe en prose; (9)
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose:
De grace ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque temps entre *Perrault* & *Chapelain*, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre *Virgile.*

Dans le moment arriva un autre versificateur, (*k*) soutenu par deux petits satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il, (10) pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour fesant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printemps:

Car les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux. (11)

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (12) une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax
Va chantant, pour toute muſique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax!

(*l*) Ah! bon Dieu, s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainſi. On lui dit que c'était *Rouſſeau*, dont les muſes avaient changé la voix en punition de ſes méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refuſait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ſes premiers vers; mais elle s'écria:

O vous, meſſieurs les beaux eſprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me feſant approcher, elle me dit tout bas: Tu le connais; il fut ton ennemi, & tu lui rends juſtice.

Tu vis ſa muſe indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main ſavante
De David la harpe impoſante
Et le flageolet de Marot.

Mais n'imite pas la faibleſſe
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permeſſe
Ne croiſſent que dans le printemps;
Et la froide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Après m'avoir donné cet avis, la Critique décida que *Rouſſeau* paſſerait devant *la Motte* en qualité de verſificateur, mais que *la Motte* aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'eſprit & de raiſon.

Ces deux hommes ſi différens n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère & l'autre treſſaillit de joie à l'aſpect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le diſcret (*m*) Fontenelle,
Qui par les beaux arts entouré
Répandait ſur eux à ſon gré
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le ſiége heureux de ſon empire.
Avec Quinault il badinait;
Avec Mairan il raiſonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Hé quoi! cria *Rouſſeau*, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon

Goût fouffrira dans fon Temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her...*, d'une *Paffion d'automne*, d'un *Clair de lune*, d'un *Ruiffeau amant de la prairie*, de la *Tragédie* d'*Afpar*, d'*Endymion*? &c. Hé non, dit la Critique; ce n'eft pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'eft celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'inftruire; de *Thétis* & de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Hiftoire de l'académie des fciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rouffeau alla faire une épigramme; & *Fontenelle* le regarda avec cette compaffion philofophique qu'un efprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, & il alla prendre tranquillement fa place entre *Lucrèce* & *Leibnitz*. (13) Je demandai pourquoi *Leibnitz* était là : on me répondit que c'était pour avoir fait d'affez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphyficien & géomètre; & que la Critique le fouffrait en cette place pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'efprit dur de la plupart de fes confrères.

Cependant la Critique, fe tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeuneffe, comme font ces cyniques jaloux; mais je fuis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public, & de la mienne; car nous fommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre mufe fage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eft affez brillante.

(*n*) A l'égard de *Lucrèce*, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi; mais à peine l'eût-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Épicure;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au Ciel & détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède; & l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits & tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flatteur dans la langue de *Lucrèce*. Tous les poëtes latins qui étaient là, le prirent pour un ancien romain, à à son air & à son style; mais les poëtes français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & disent que, puisque *Lucrèce*, né à Rome, embellissait *Epicure* en latin, son adversaire, né à Paris, devait le combattre en français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'autel & jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.

Il fe plaifait à confulter
Ces graces fimples & naïves,
Dont la France doit fe vanter;
Ces graces piquantes & vives
Que les nations attentives
Voulurent fouvent imiter;
Qui de l'art ne font point captives;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître fur nos rives.
Il eft toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eft par leurs mains qu'il eft orné,
C'eft par leurs charmes qu'il fait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaffe
Compofa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrte d'Horace,
Et des rofes d'Anacréon.

Sur fon front règne la fageffe; (*o*)
Le fentiment & la fineffe
Brillent tendrement dans fes yeux;
Son air eft vif, ingénieux:
Il vous reffemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deffécher de jaloufie.

Non loin de lui Rollin dictait (14)
Quelques leçons à la jeuneffe,
Et quoiqu'en robe, on l'écoutait; (*p*)
Chofe affez rare à fon efpèce.

Près de là, dans un cabinet
Que (15) Girardon & le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait; (16)
Le Brun fièrement deſſinait; (17)
Le Sueur entre eux ſe plaçait;(18)
On l'y regardait ſans murmure;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ſes yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de (19) Rubens. (q)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le ſanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les *Pavillon*, les *Benſerade*, les *Péliſſon*, les *Segrais*, (20) les *Saint-Evremond*, les *Balzac*, les *Voiture*, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fuſſent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une aſſez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'eſprit de leur temps, & non cet eſprit qui paſſe à la dernière poſtérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies :
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de *Desprèaux :*

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son Enéide en vers français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Mme de *la Fayette*, (21) qui avait mis sous le nom de *Segrais* le roman aimable de Zaïde, & celui de la Princesse de Clèves.

On ne pardonne pas à *Pélisson* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie française, & d'avoir rapporté, comme des bons mots, des choses assez grossières. (22) Le doux, mais faible *Pavillon* fait sa cour humblement à Mme *Deshoulières*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal (23) *Saint-Evremond* n'ose parler de vers à personne. *Balzac* assomme de longues phrases hyperboliques (24) *Voiture* & *Benserade*, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de *Bussi*. Mme de *Sévigné*, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le comte de *Bussi* avait de messire *Roger de Rabutin*.

Buſſi, qui s'eſtime & qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop ſouvent de lui-même. (25)
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le temple eſt toujours admis;
Lui qui, ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans ſa douce ivreſſe
Des beautés ſans correction, (26)
Qui choquaient un peu la juſteſſe,
Mais reſpiraient la paſſion.

(27) La Fare, avec plus de molleſſe,
En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maîtreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton, (28)
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

L'aiſé,

L'aisé, le tendre Saint-Aulaire, (29)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère :
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du sacré vallon
Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces messieurs, & surtout ceux qui ne se piquaient de rien : il avertissait *Chaulieu* de ne se croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes.

Ils fesaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, (30) ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grace on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie ;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie. (r)

Là se trouvait *Chapelle*, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées,

Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le président de *Maisons*, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait aimé tous les arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maisons, m'écriai-je en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah ! puisque le destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs des arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse :
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins souple & moins docile

Que l'ame n'eſt flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques jéſuites. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourrent par-tout; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis, & il eſt aſſez plaiſant de voir dans ce temple *Bourdaloue* qui s'entretient avec *Paſcal* ſur le grand art de joindre l'éloquence au raiſonnement. Le père *Bouhours* eſt derrière eux, marquant ſur des tablettes toutes les fautes de langage & toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père *Bouhours :*

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence ;
Aimons juſqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politeſſe que je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, nous ſommes ſouvent très-impolis pour la commodité de la rime. (*s*)

(*t*) Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les ſeuls beaux eſprits.

Vers enchanteurs, exacte profe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eft peu de chofe :
Beaux arts, je vous invoque tous!
Mufique, danfe, architecture,
Que vous m'infpirez de défirs!
Art de graver, docte peinture,
Beaux arts, vous êtes des plaifirs;
Il n'en eft point qu'on doive exclure.

Je vis les mufes préfenter tour à tour fur l'autel du Dieu des livres, des deffins & des plans de toute efpèce. On voit fur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'eft point redevable au cavalier *Bernini* qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut conftruite par *Perrault* & par *Louis le Vau*, grands artiftes trop peu connus. Là eft le deffin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Parifiens ne connaiffent pas plus la beauté que le nom de *François Blondel* qui acheva ce monument : cette admirable fontaine, (31) qu'on regarde fi peu, & qui eft ornée des précieufes fculptures de *Jean Goujon*, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de *Bouchardon*, & qui femble accufer la groffière rufticité de toutes les autres : le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une églife, une place & des admirateurs, & qui devrait immortalifer le nom de *Desbroffes*, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a auffi bâti. Tous ces monumens, négligés par un vulgaire toujours barbare & par les gens du monde toujours légers, attirent fouvent les regards du Dieu.

On nous fit voir enſuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuſcrits vermoulus,
Et la ſuite inutile & rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de ſa main même
En leur rang placer ces auteurs
Qu'on, lit qu'on eſtime & qu'on aime,
Et dont la ſageſſe ſuprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Preſque tous les livres y ſont corrigés & retranchés de la main des muſes. On y voit entre autres l'ouvrage de *Rabelais*, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot qui n'a qu'un ſtyle, & qui chante du même ton les pſaumes de *David* & les merveilles d'*Alix*, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* & *Sarrazin* n'ont pas à eux deux plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de *Bayle* ſe trouve dans un ſeul tome, de ſon propre aveu; car ce judicieux philoſophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs & de tant de ſectes, diſait ſouvent qu'il n'aurait pas compoſé plus d'un *in-folio* s'il n'avait écrit que pour lui & non pour les libraires. (32)

Enfin, on nous fit paſſer dans l'intérieur du ſanctuaire. Là les myſtères du Dieu furent dévoilés; là je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité: un petit nombre de véritablement grands-hommes

s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions & des détails inutiles dans fon roman moral, & rayait le titre de poëme épique que quelques zélés indifcrets lui donnent; car il avoue fincèrement qu'il n'y a point de poëme en profe.

L'éloquent *Boffuet* voulait bien rayer quelques familiarités échappées à fon génie vafte, impétueux & facile, lefquelles déparent un peu la fublimité de fes oraifons funèbres; & il eft à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue fageffe des anciens Egyptiens.

Ce grand , ce fublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre efprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna (33)
L'ame d'Augufte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jetait au feu fa Pulchérie,
Agéfilas & Suréna,
Et facrifiait fans faibleffe
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languiffans de fa vieilleffe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant fans nous furprendre,
Et ne fe démentant jamais,
Racine obferve les portraits
De Bajazet, de Xipharés,

De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il diftingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite:
Tendres, galans, doux & difcrets;
Et l'amour, qui marche à leur fuite,
Les croit des courtifans français.
Toi favori de la nature,
Toi la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant & rime & mefure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément.
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel eft ton fentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & fur tes fables.

La Fontaine qui avait confervé la naïveté de fon caractère, & qui dans le Temple du Goût joignait un fentiment éclairé à cet heureux & fingulier inftinct qui l'infpirait pendant fa vie, retranchait quelques-unes de fes fables. Il accourciffait prefque tous fes contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres pofthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des fottifes des morts.

Là régnait Defpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raifon des traits de la fatire,
Qui donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureufes lois.
Il revoit fes enfans avec un œil févère;
De la trifte *Equivoque* il rougit d'être père,

Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire:
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconciliait avec *Quinault*, qui est le poëte des graces comme *Despréaux* est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore en grondant
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait *Despréaux*, que vous ne conveniez qu'il y a bien des des fadeurs dans ces opéra si agréables. Cela peut bien être, dit *Quinault;* mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait Atys ni Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux* & embrassé tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Molière*, & j'osai lui dire:

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs;
Tu fus le peintre de la France.

Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! j'aurais trouvé des dénouemens plus heureux: j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise & dont nul grand-homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire:
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes
Vient lui présenter ses héros;
Et c'est en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à peu près dans ce ſens : car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe :
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage,
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.
Il prend mon nom, mon étendard ;
Mais on voit aſſez l'impoſture,
Car il n'eſt que le fils de l'art ;
Moi je le ſuis de la nature.

FIN.

NOTES.

(1) CET ouvrage fut composé en 1751. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

(2) L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

(3) L'abbé de *Rothelin*, de l'académie française.

(4) *Dacier* avait une littérature fort grande ; il connaissait tout des anciens, hors la grace & la finesse. Ses commentaires ont par-tout de l'érudition & jamais de goût : il traduit grossièrement les delicatesses d'*Horace*.

Si *Horace* dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites : Dacier* dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus : C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores quærit adulteros : Elles ne sont pas plutôt mariées qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure *Horace* & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles ; & on loue son travail en voyant son peu de génie.

(5) *Saumaise* est un auteur savant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre *Charles I* : » Anglais, qui vous ren-» voyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule » avec des couronnes, & qui vous servez de sceptres comme de marottes. »

(6) *Vateau* est un peintre flamand qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées & qu'il a très-bien grouppées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

(7) *Scudéri* était comme de raison ennemi déclaré de *Corneille*. Il avait une cabale qui le mettait fort au dessus de ce père du théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de *Sarrazin*, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de *Scudéri*, nommé *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce *Scudéri* se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, & il disait qu'il ne céderait à *Corneille* qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid & aux Horaces.

A l'égard de *Pradon*, on fait que fa Phèdre fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, & qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

(8) Beaucoup de mauvais livres font imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(9) *Houdard de la Motte* fit en 1728 un Oedipe en profe & un Oedipe en vers. A l'égard de fon Oedipe en profe, perfonne que je fache n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il eft imprimé avec fes autres œuvres dramatiques, & l'auteur a eu foin de mettre dans un avertiffement que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand fuccès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages eftimés, quelques odes très-belles, de jolis opéra & des differtations très-bien écrites.

(10) Vers de *Rouffeau*.

(11) Vers du même.

(12) Vers du même.

(13) *Leibnitz*, né à Leipfick le 23 juin 1664, mort à Hanovre le 14 novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus univerfel que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été fi grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la phyfique un grand goût pour les belles-lettres : il fefait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphyfique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des fyftêmes. Au refte il dut fa fortune à fa réputation. Il jouiffait de groffes penfions de l'empereur d'Allemagne, de celui de Mofcovie, du roi d'Angleterre & de plufieurs autres fouverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien recteur de l'univerfité & profeffeur royal, eft le premier homme de l'univerfité qui ait écrit purement en français pour l'inftruction de la jeuneffe, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, fi néceffaire & cependant fi négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* refpire le bon goût & la faine littérature prefque par-tout. On lui reproche feulement de defcendre dans des minuties. Il ne s'eft guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaifanter. Tome III, page 305, en parlant de *Cyrus : Auffitôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanfon ; il s'avance gravement la ferviette fur l'épaule, & tenant la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poifon. Comment cela ? Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en

parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toît jusqu'à la cave, tout parlait latin chez Robert Etienne.* Il ferait à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre si estimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettait dans ses statues plus de grace, & *le Puget* plus d'expression. Les bains d'*Apollon* sont de *Girardon*, ainsi que le mausolée du cardinal de *Richelieu* en Sorbonne, l'un des chefs-d'œuvres de la sculpture moderne. Le Milon & l'Andromède sont du *Puget*.

(16) *Le Poussin*, né aux Andelis en 1595, n'eut de maître que son génie & quelques estampes de *Raphaël* qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvres qu'il ne vendait que sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'Etat *Desnoyers*, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome où il mourut avec une grande réputation & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacremens sont trop gris ; cependant il y a dans le cabinet de M. le duc d'*Orléans* un ravissement de *St Paul*, du *Poussin*, qui fait pendant avec la vision d'*Ezéchiel*, de *Raphaël*, & qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de *Raphaël* ; & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

(17) *Le Brun*, disciple de *Vouet*, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille de *Darius* est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique que *le Poussin* & *Raphaël* ; mais il a autant d'invention que *Raphaël*, & plus de vivacité que le *Poussin*. Les estampes des batailles d'*Alexandre* sont plus recherchées que celles des batailles de *Constantin* par *Raphaël* & par *Jules Romain*.

(18) *Eustache le Sueur* était un excellent peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école française.

(19) *Rubens* égale *le Titien* pour le coloris ; mais il est fort au dessous de nos peintres français pour la correction du dessin.

(20) *Segrais* est un poëte très-faible : on ne lit point ses églogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son Enéide est du style de *Chapelain*. Il y a un

opéra de lui : c'eſt *Róland* & *Angélique*, ſous le titre de l'*Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue.

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins
Avec les lys de Charlemagne
Aſſembler les jaſmins
Qui parfument l'Eſpagne.

La *Zaïde* eſt un roman purement écrit & entre les mains de tout le monde ; mais il n'eſt pas de lui.

(21) Voici ce que M. *Huet* évêque d'Avranches rapporte, page 204 de ſes Commentaires, édition d'Amſterdam : » Madame de *la Fayette* » négligea ſi fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laiſſa ſa Zaïde paraître » ſous le nom de *Segrais* ; & lorſque j'eus rapporté cette anecdote, quelques » amis de *Segrais* qui ne ſavaient pas la vérité, ſe plaignirent de ce trait » comme d'un outrage fait à ſa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais » long-temps été témoin oculaire : & c'eſt ce que je ſuis en état de prouver » par pluſieurs lettres de madame de *la Fayette*, & par l'original du manuſ- » crit de la Zaïde, dont elle m'envoyait les feuilles à meſure qu'elle les » compoſait. »

(22) Voici ce que *Peliſſon* rapporte comme de bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier *Voiture*, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices feront grandes !
Ils feront toujours en feſtin ;
Car ſi la *Prou* fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.

Il ajoute que madame *Deſloges*, jouant au jeu des proverbes, dit à *Voiture* ; » Celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. » Son hiſtoire de l'académie eſt remplie de pareilles minuties, écrites languiſſamment : & ceux qui liſent ce livre ſans prévention ſont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante perſonnes intéreſſées à le louer.

(23) On ſait à quel point *Saint-Evremond* était mauvais poëte. Ses comédies ſont encore plus mauvaiſes. Cependant il avait tant de réputation qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer ſa comédie de Sir Politick.

(24) *Voiture* eft celui de tous ces illuftres du temps paffé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, fi vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il paffait pour écrire des lettres mieux que *Pline*, & fes lettres ne valent guère mieux que celles de *le Pays* & de *Bourfault*. Voici quelques-uns de fes traits: » Lorfque vous me déchirez le cœur & que vous le mettez en millè pièces, » il n'y en a pas une qui ne foit à vous, & un de vos fouris confit mes » plus amères douleurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte fans » mentir plus de cent mille larmes. Sans mentir je vous confeille de vous » faire roi de Madère: imaginez-vous le plaifir d'avoir un royaume tout de » fucre; à dire le vrai, nous y vivrions avec beaucoup de douceur. »

Il écrit à *Chapelain*: » Et notez quand il me vient en la penfée que » c'eft au plus judicieux homme de notre fiècle, au père de la *Lionne* & de » la *Pucelle* que j'écris, les cheveux me dreffent fi fort à la tête qu'il femble » d'un hériffon. »

Souvent rien n'eft fi plat que fa poëfie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deffus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il eft venu dans un temps où l'on commençait à fortir de la barbarie, & où l'on courait après l'efprit fans le connaître. Il eft vrai que *Defpréaux* l'a comparé à *Horace*: mais *Defpréaux* était jeune alors. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de *Voiture* pour attaquer celle de *Chapelain* qui paffait alors pour le plus grand génie de l'Europe; & *Defpréaux* a rétracté depuis ces éloges.

(25) Il écrivit au roi: » Sire, un homme comme moi, qui a de la » naiffance de l'efprit & du courage.... J'ai de la naiffance, & l'on » dit que j'ai de l'efprit pour faire eftimer ce que je dis. »

(26) L'abbé de *Chaulieu*, dans une épitre au marquis de *la Fare*, connue dans le public fous le titre du *Déifte*, dit:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides:
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confeffeur, & parle d'un Dieu d'Ifraël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu moteur de tout j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'*aveugle destinée.*

Ces remarques sont exactes, & M. de *Saint-Marc* s'est trompé en disant dans son édition de *Chaulieu* qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues en rachètent les défauts.

L'abbé de *Chaulieu* mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le marquis de *la Fare*, auteur des mémoires qui portent son nom, & de quelques pièces de poësie qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme qu'aimable poëte. Il est mort en 1718. Ses poësies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de *Chaulieu* son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

(28) Le comte *Antoine Hamilton*, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légèreté. Il était fort satirique.

(29) M. de *Saint-Aulaire*, à l'âge de plus de quatre-vingts-dix ans fesait encore des chansons aimables.

(38) *Despréaux* alla réciter ses ouvrage à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva *Chapelain*, *Cotin*, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(31) La fontaine Saint-Innocent ; l'architecture est de *Lescot*, abbé de Claigni, & les sculptures de *Jean Gougeon.*

(32) C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au sieur *des Maizeaux.*

(33) Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses épîtres.

VARIANTES

VARIANTES

DU TEMPLE DU GOUT.

(*a*) PREMIERES éditions :

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce *Mentor* qui gouverne aujourd'hui,
Juste à la cour, humble dans sa puissance,
Maître de tout, & plus maître de lui;
Mais ce Nestor, &c.

(*b*) Premières éditions :

Il est bon que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, & je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Et si, dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, & que je fisse ma relation avec sincérité; que, s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

(*c*) Edition de 1733 :

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux eſprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de ſottiſe & de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſurait des livres à la toiſe ;
Car monſeigneur eſt ſur-tout fort ſavant.

(*d*) C'était un concert que l'on donnait dans une maiſon de campagne bizarrement ſituée & bâtie de même. Le maître de la maiſon voyant de loin le carroſſe du cardinal, & ſachant que ſon éminence venait d'Italie, vint le prier du concert. Il lui dit en peu de mots beaucoup de mal de *Lulli*, de *Deſtouches* & de *Campra*, & l'aſſura qu'à ſon concert il n'y aurait point de muſique françaiſe. Le cardinal lui remontra en vain que la muſique italienne, la françaiſe & la latine, étaient fort bonnes, chacune dans leur genre ; qu'il n'y a rien de ſi ridicule que de l'italien chanté à la françaiſe, ſi ce n'eſt peut-être le français chanté à l'italienne ; car, lui dit-il, avec ce ton de voix aimable, fait pour orner la raiſon :

La nature féconde, ingénieuſe & ſage, &c.

(*e*) C'eſt cela même, dit le cardinal ; mais puiſqu'il eſt queſtion de goût, défiez-vous un peu des rimes redoublées : elles ont l'air de la facilité, elles ſoutiennent l'harmonie, elles charment l'oreille ; mais il faut qu'elles diſent quelque choſe à l'eſprit, ſans quoi ce n'eſt plus qu'un abus de la rime ; c'eſt un arbre couvert de feuilles qui n'aurait point de fruits. L'aimable *Chapelle* eſt tombé lui-même quelquefois dans ce défaut ; & pluſieurs de ſes petites pièces n'ont d'autre mérite que celui de beaucoup de familiarité, & du retour des mêmes ſons

Qui chez Richelet étalées,
Et des eſprits ſages ſifflées,
Bien ſouvent ſans invention, &c.

(*f*) Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas que de faire connaître ce qu'il eſt. Je n'oſe en faire une longue deſcription, & épuiſer les termes d'architecture; car c'eſt ſur-tout en parlant du Temple du Goût qu'il ne faut pas ennuyer :

Dieu nous garde du verbiage
De monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.

Il vaut mieux éviter le détail qui ferait ici très-hors d'œuvre. Je me bornerai donc à dire :

Simple en était la noble architecture, &c.

(*g*) Là ne ſont point reçus les petits maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui ſe ſont fait appeler grands hommes, ſont tout ſurpris d'être refuſés : ils reſtent à la porte, & adreſſent en vain leurs plaintes à quelques ſeigneurs, ou ſoi-diſant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatiriques obſcurs qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaître, inſultent les auteurs connus ; qui ſont ſecrètement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage; petits inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance! mais à la honte de la littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre; qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les palais des princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de vérité; calomniateurs de profeſſion, monſtres

ennemis des arts & de la fociété. Ces lâches perfécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* & l'abbé de *Rothelin:* ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les efprits juftes.

(*h*) Premières éditions:

On repouffait plus fièrement ces hommes injuftes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïffent fincèrement ce qui réuffit, de quelque nature qu'il puiffe être. Leurs bouches diftillent la médifance & la calomnie. (*) Ils difent que Télémaque eft un libelle contre *Louis XIV*, & Efther une fatire contre le miniftère: ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

(*i*) Un fat leur applaudit, un méchant les appuie;
Et le mérite en pleurs, perfécuté par eux,
Renonce en foupirant aux beaux-arts qu'on décrie.

Ces lâches perfécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de *Polignac* & l'abbé de *Rothelin:* ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les efprits juftes. Leur fuite précipitée, &c.

(*k*) Edition de 1733.

Rouffeau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le Temple: mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau triftement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériffés de traits de fatire,
On lui ferma la porte au nez.

(*) On a fait réellement ces reproches à *Fénélon* & à *Racine*, dans de miférables libelles que perfonne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

Rousseau se fâcha d'autant plus que la déesse avait raison; elle lui disait des vérités; il répondit par des injures, & lui cria:

> Ah! je connais votre cœur équivoque;
> Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
> Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque;
> Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit; mais point trop fort & avec discrétion. *Rousseau* furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie; & cette dispute aurait duré long-temps entre eux si la Critique ne leur avait imposé silence, & ne leur avait dit: Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre Iliade, vos tragédies & toutes vos dernières odes, les trois quarts de vos fables & de vos opéra; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande sur-tout une demi-douzaine de vos fables, l'Europe galante; avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rousseau*, brûlez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes germaniques, ballades, sonnets; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au dessus de *la Motte* en qualité de versificateur; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rousseau* tourna la bouche, & tous deux entrèrent à ces conditions.

Dans une autre édition, après ce vers:

> *En lui fermant la porte au nez.*

on lisait:

Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger

par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain qu'il hait par représailles. Il s'écriait en rougissant:

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon:
J'eus comme lui quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime:
Connaissez-moi, je suis toujours le même.
Voici des vers contre l'abbé Bignon; (*)
J'ai tout frondé, Vienne, Paris, Versailles;
J'ai rétracté l'éloge de Noailles. (**)
Du dieu Pluton lisez le jugement, (***)

(*) Il faut apprendre au lecteur qu'il y a dans les œuvres de *Rousseau* une mauvaise épigramme contre M. l'abbé *Bignon*, qui est regardé dans l'Europe, depuis quarante ans, comme le protecteur le plus zélé des lettres. *Rousseau* a tâché, dans cette épigramme, de tourner en ridicule une vertu si respectable; & voici comme il définit ce sage prélat bibliothécaire du roi:

C'est lui qui sous Apollon
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.

(**) Il avait autrefois fait des vers pour M. le duc de *Noailles*, où il avait dit:

Oh, qu'il chansonne bien!
Serait-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez: tant a beau le corsage, &c.

Mais dans le même temps, ayant écrit une lettre contre M. le duc de *Noailles* qui songeait à lui faire avoir un emploi, ce seigneur lui retira sa protection. *Rousseau* étant banni de France, fit depuis une pièce qu'il intitula: *la Palinodie*, ouvrage généralement méprisé.

(***) *Le jugement de Pluton*, allégorie de *Rousseau*, dans laquelle il se répand en invectives contre le parlement, qui ne l'avait pourtant condamné qu'au bannissement. Cette pièce est d'un style dur & rebutant Il y a encore je ne sais quelle épigramme de lui sur cet auguste corps.

Si de Noé l'un des enfans maudit
De son seigneur perdit la sauve-garde,
Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
Surpris son père en posture gaillarde:
Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
Au fond de l'arche, en guise de relais,
Il en tira cette espèce bâtarde,
Qu'on nomme gens de robe & de palais.

Où j'ai *sanglé* messieurs du parlement.
O vous, Critique, ô vous, Déesse utile,
C'était par vous que j'étais inspiré:
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainsi:

Rousseau, connais mieux la Critique:
Je suis juste, & ne fus jamais
Semblable à ce monstre caustique
Qui t'arma de ses lâches traits,
Trempés au poison satirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon:
Par arrêt ta muse est bannie
Pour certains couplets de chanson,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien mieux punie;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la fureur & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudesques qu'il renie.
O vous, Messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le Dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

(*l*) Premières éditions :

Ah, bon DIEU ! s'écria la Critique, quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un

cri si singulier. Quel fut son étonnement quand tout le monde lui dit que c'était *Rousseau!* elle lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur désespéré lui criait dans son style marotique:

Eh! montrez-vous un peu moins difficile:
J'ai près de vous mérité d'être admis:
Reconnaissez mon humeur & mon style;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, Déesse utile!
C'était par vous que j'étais inspiré;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

A ces paroles la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de juge, & parla ainsi au cynique:

Rousseau, tu m'as trop méconnue;
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inspire,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.

Ah, bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! on lui dit que c'était *Rousseau*, dont les Dieux avaient changé la voix en cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par représaille; il s'écriait en rougissant:

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon compagnon:
J'eus comme lui quelque peu de guignon;
Le Dieu qui rime est le seul Dieu qui m'aime.
Connaissez-moi, je suis toujours le même;
Voici des vers contre l'abbé Bignon. (*)

(*) Conseiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & protecteur des sciences. *Rousseau* avait fait contre lui quelques mauvais vers.

O vous, Critique! ô vous, Déeſſe utile!
C'était par vous que j'étais inſpiré;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ſes paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique;
Je ſuis juſte, & ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ta félonie
Thémis te donna le guerdon;
Par arrêt ta muſe eſt bannie (*)
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie;
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avait fait don.
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleſſe & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

(*m*) Dans les premières éditions, il y avait:

C'était le ſage Fontenelle.

(*) *Rouſſeau* fut condamné à l'amende honorable, & au banniſſement perpétuel, pour des couplets infames faits contre ſes amis, & dont il accuſa M. *Saurin* de l'académie des ſciences d'être l'auteur. Le factum de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre d'eſprit & d'éloquence. *Rouſſeau* banni de France s'eſt brouillé avec tous ſes protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui feſaient honneur à la France par leurs ouvrages, comme M[rs] de *Fontenelle*, *Crébillon*, *Deſtouches*, *Dubos*, *&c. &c.*

(*n*) Edition de 1733.

A l'égard de *Lucrèce*, il fut embarraffé en voyant fon ennemi; il le regarda d'un œil un peu fâché, fur-tout quand il vit combien il eft aimable, & comme il paraît fait pour avoir raifon.

Son rival charmant lui parla
Avec fa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Ça, dit-il, puifque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle:
Que répondez-vous à cela?
Ah! laiffons ces difputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature:
Mais ne me pouffez point à bout;
Que votre mufe me pardonne;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non fur les bancs de la Sorbonne.

Ces meffieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une difpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita feulement quelques-uns de fes beaux vers qui ne prouvent rien: le cardinal dit auffi des fiens; ce qui lui arrive trop rarement à Paris: on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occafion par les grecs & les latins qui étaient là, & qui les entendaient, cela ferait beaucoup trop long: il n'eft ici queftion que des Français.

La Critique m'apeŕçut: Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement: dangereufe Déeffe, je ne fuis ici que parce que ces meffieurs l'ont voulu: je n'aurais jamais ofé y venir feul. Je veux

bien, dit-elle, vous y souffrir à leur considération ; mais tâchez de profiter de tout ce qui se fait ici.

Sur-tout gardez-vous bien de rire
Des auteurs que vous avez vus ;
Cent petits rivaux inconnus
Criraient bientôt à la satire.
Corrigez-vous sans les instruire ;
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraisemblance à Zaïre ;
Et croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire. (*)

Je vis bien qu'elle en allait dire davantage ; elle me parlait déjà d'un certain *Philoctète :* je m'esquivai, &c.

Après, *il n'est ici question que des Français*, on lisait dans une autre édition :

Cependant le cardinal & l'abbé étaient arrivés à l'autel du Dieu, & je m'y glissai sous leur protection.

Je vis ce Dieu tout à mon aise ;
Je vis ses naïves beautés.
Ses élégantes propretés,
Ses atours n'ont rien qui ne plaise ;
Mais s'il est mis à la française,
Si par nos mains il est orné,
Ce Dieu toujours est couronné
D'un diadême qu'au Parnasse, &c.

(*o*) Premières éditions :

Sur son front règne la sagesse,
Son air est tendre, ingénieux ;
Les amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment & la finesse.
Le More à ses autels chantait,
Pélissier près d'elle exprimait

(*) Tragédie représentée huit fois, en 1720. On en trouve des fragmens à la suite de Mariamne dans les œuvres dramatiques.

De Lulli toute la tendresse;
Légère & forte en sa souplesse,
La vive Camargo (*) sautait
A ses sons brillans d'alégresse
Et de Rebel & de Mouret.
Le Couvreur (**) plus loin récitait,
Avec cette grace divine
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de *Polignac* (***) sur ce sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du louvre, dont *Perrault* & *le Vau* se disputent encore l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles un favori sans mérite, tandis qu'on pourrait, en achevant le louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance; de cet arc de triomphe

(*) Mlle *Camargo*, la première qui ait dansé comme un homme.

(**) *Adrienne le Couvreur*, la meilleure actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la comédie française, pour le tragique; & la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

(***) M. de *Polignac* ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de *Marius*, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui sont une suite complète, & qui représentent *Achille* déguisé en fille à la cour de *Lycomède*, & reconnu par l'artifice d'*Ulysse*. Cette collection est unique dans l'Europe par la rareté & la beauté. A la mort du cardinal de *Polignac*, le roi de Prusse en fit l'acquisition.

qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de *la porte Saint-Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons au dedans de l'hôtel de Lassay dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs : les peintres ont toute liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, & encore plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs & les peintres, fesant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vateau;* & même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses:* enfin, le succès du peintre est dans le dessin de son tableau ; celui du sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, & que la perspective aërienne en change les proportions; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.

(*p*) Edition de 1733.

Mais malgré l'austère sagesse
De la morale qu'il prêchait,
Pélissier en ces lieux chantait;
Et cependant, avec mollesse,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la justesse,

(*q*) Edition de 1773:

C'eft ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des acteurs
Qui repréfentent fur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux fifflets bruyans du parterre.

C'eft là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous dont le fouvenir règne encor fur la fcène,
Et dans tous les efprits, & fur-tout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur fans mélange enivra tous mes fens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!
Car il faut le redire à la race future,
Si les faintes fureurs d'un préjugé cruel
Vous ont pu dans Paris priver de fépulture,
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.

Mes deux guides difaient qu'ils ne pouvaient en confcience donner à une actrice le même encens que moi; mais ils avaient trop de juftice pour me défapprouver.

(*r*) On y examine fi les arts fe plaifent mieux dans une monarchie que dans une république; fi l'on peut fe paffer aujourd'hui du fecours des anciens; fi les livres ne font point trop multipliés; fi la comédie & la tragédie ne font point épuifées. On examine quelle eft la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'efprit, entre le critique & le fatirique, entre l'imitateur & le plagiaire.

Quelquefois même on laiffe parler long-temps la même perfonne; mais ce cas arrive très-rarement; heureufement pour moi, on fe raffemblait en ce moment autour de la fameufe *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet ſi vanté,
Qui ſi long-temps ſut faire uſage
De ſon eſprit, de ſa beauté,
Et du talent d'être volage,
Feſait alors, avec gaîté,
A ce charmant aréopage,
Un diſcours ſur la volupté.
Dans cet art elle était maîtreſſe;
L'auditoire était enchanté,
Et tout reſpirait la tendreſſe.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté;
Mais, hélas! ils ſont d'une eſpèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la ſageſſe.

Ils me laiſsèrent entendre le ſermon de *Ninon*. Je courus enſuite vers la *le Couvreur*, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jéſuites qu'ils rencontrèrent. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourrent par-tout; mais la vérité eſt que de tous les religieux les jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toujours réuſſi dans l'éloquence & dans la poëſie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Deſpréaux*, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuſte ſatire qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable; mais croirait-on que *Colbert* y eſt mieux traité que le cardinal de *Richelieu*? C'eſt que *Colbert* protégea tous les beaux arts ſans être jaloux des artiſtes, & qu'il ne favoriſa que de grands hommes: car il ſe dégoûta bien vîte de *Chapelain*, & encouragea *Deſpréaux*. Le cardinal de *Richelieu*, au contraire, fut jaloux du grand *Corneille*; & au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais

avec *Chapelain*, *Desmarets* & *Colletet.* (*) Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc, son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison:

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du ministère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que son éminence (**) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée.

(*) Non-seulement le cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des ouvrages de théâtre, mais il s'appropria un mauvais prologue de ce *Chapelain;* c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé *les Tuileries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du palais royal pour représenter la tragédie de Mirame, dont il avait donné le sujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il se servait de *Desmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette troupe; mais le mérite de *Corneille* se trouva incompatible avec ces poëtes, & il fut aussitôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût qu'il récompensa ces vers impertinens de *Colletet:*

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

(**) Le cardinal de *Richelieu* fit soutenir des thèses sur l'*amour* chez sa nièce la duchesse d'*Aiguillon:* il y avait un président, un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux: elles sont divisées en plusieurs propositions, comme les thèses de collége; la première proposition est qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.*

Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage:

Qui, fagement livrés aux douceurs du loifir,
Ont paffé de leurs jours les momens délectables
A recevoir. à donner du plaifir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables;
Mais pour être en ce Temple, & pour y réuffir,
Qu'ont-ils fait? ils étaient aimables.

C'eft entre ces voluptueux & les artiftes qu'on trouve le facile, le fage, l'agréable *la Faye:* heureux qui pourrait, comme lui, paffer les dernières années de fa vie, tantôt compofant des vers aifés & pleins de grâces, tantôt écoutant ceux des autres fans envie & fans mépris; ouvrant fon cabinet à tous les arts, & fa maifon aux feuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui reffembler dans l'ufage de leur fortune! mais le goût leur manque, ils jouiffent infipidement, ils ne favent qu'être riches.

Devant le Dieu eft un grand autel, où les *Mufes* viennent préfenter tour à tour des livres, des deffeins, & des ornemens de toute efpèce: on y voyait tous les opéra de *Lulli*, & plufieurs opéra de *Deftouches* & de *Campra*. Le Dieu eût défiré quelquefois, dans *Deftouches*, une mufique plus forte; fouvent, dans *Campra*, un récitatif mieux déclamé; & de temps en temps, dans *Lulli*, quelques airs moins froids. Tantôt les Mufes, tantôt les *Péliffier* & les *le More* chantent ces opéra charmans. Le Temple réfonne de leurs voix touchantes: tout ce qui eft dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques fons, & fifflent pour fe venger.

Le deffein de Verfailles fe trouve, à la vérité, fur l'autel: mais il eft accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne

qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois, en France, un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage, c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres; entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe des beautés qui périraient sans le secours de la gravure, & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :
Il conduit le docte burin
De la gravure scrupuleuse,
Qui, d'une main laborieuse,
Immortalise sur l'airain,
Du Carache la touche heureuse,
Et la belle ame du Poussin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Lassay, lequel par sa situation, ses proportions & ses embellissemens, est digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

(s) Permettez que je continue mes petites observations, répondit le père *Bouhours*. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits écrivains. Ce sont les défauts du *Poussin* & de *le Sueur*, qu'il faut

relever, & non ceux de *Rouet* & de *Vignon;* & dès que votre Anti-Lucrèce ſera imprimée, ſoyez sûr de ma critique.

Hé bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune duc qui revenait du ſermon de *Ninon*, & qui en paraiſſait tout pénétré: pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que *Ninon* avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui, d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant ſut paſſer tour à tour
Du Temple des Beaux Arts au Temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſile.
Des mains des Grâces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le Temple du Goût que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les beaux arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible miniſtre craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours & de la ſienne, eſt redouté juſque dans le Temple du Goût, dont il eſt reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* & *Deſmarets*, avec leſquels il feſait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai: c'eſt donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits! alors j'entendis quelqu'un qui me dit:

Etablir, conſerver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire,
C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

(*t*) Edition de 1733.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse, c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs, en parcourant de suite les arts, & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la musique à la peinture,
De la physique au sentiment,
Du tragique au simple agrément,
De la danse à l'architecture.
Tel Homère peignait ses dieux,
Planant sur la terre & sur l'onde;
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux
Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au siècle de *Louis XIV*, une foule de grands hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, disait ce ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que *Louis XIV* eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le royaume sera rempli des monumens de tous les beaux arts: déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de (*)

(*) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture; l'un est de *Couston*, & est fort estimé: il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

fontaines & de ftatues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les falles (*) de vos fpectacles feront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréfente; de nouvelles places & des marchés publics, conftruits fous des colonnades, décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux feront diftribuées dans toutes les maifons, comme à Londres; les infcriptions de *Santeuil* ne feront plus la feule chofe que l'on admirera dans vos fontaines; la fculpture étalera par-tout fes beautés (**) durables, & annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la fageffe & le goût de fes conducteurs: ainfi parlait ce grand miniftre.

Qui n'aurait applaudi? quel cœur français n'eût été ému à de tels difcours? On finit par donner de juftes éloges, & par fouhaiter un fuccès heureux aux grands deffeins que le magiftrat (***) de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

(*) Les falles de tous les fpectacles de Paris font fans magnificence, fans goût, fans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs & pour les fpectateurs: ce n'eft qu'en France qu'on à l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(**) C'était en effet le deffein de ce grand homme. Un de fes projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soiffons; on aurait creufé au milieu de la place un vafte baffin qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs. Du milieu de ce baffin, entouré d'une baluftrade de marbre, devait s'élever un rocher fur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baffin, & qui de là fe ferait diftribuée dans les maifons des citoyens. Le marbre deftiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce deffein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

(***) M. *Turgot*, préfident au parlement, prévôt des marchands, qui a déjà embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le Palais, le continuer jufqu'au pont de l'île, & joindre l'île au refte de la ville par un beau pont de pierre: il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreffer à contribuer de tout fon pouvoir à l'exécution de pareils deffeins, qui fervent à notre commodité, à nos plaifirs & à notre gloire.

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer. J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant:

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie;
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui, du faux goût toujours épris,
Et toujours me feſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ſes complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement; & s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il ſait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité:

Que toujours Clermont (*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, ſa ſœur, les Amours & moi
Nous ſommes de même origine.
Conti, ſachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi-bien qu'au dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand père,
Il fut le charme de ma cour:
De ce héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis;
Croyez-moi, venez dans ce temple
Où peu de princes ſont admis.

(*) M. le comte de *Clermont*, prince du ſang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, compoſée de cent perſonnes qui s'aſſemblent chez lui, & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne ſaurait trop propoſer un tel exemple aux jeunes princes.

Vous, noble jeuneſſe de France,
Secondez les chants des beaux arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence :
Que dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit & la délicateſſe,
Nouveaux guides de la jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie & Melpomène (*)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter Gauſſin & Dufreſne
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcène.
Que des muſes à vos genoux
Les lauriers à jamais fleuriſſent;
Que ces arbres s'enorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère :
Braſſac, (**) chantez ; gravez, Cailus; (***)

(*) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des tragédies & des comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces ſociétés particulières. On ne ſaurait croire combien eſt utile cet amuſement qui demande beaucoup de ſoin & d'attention ; il forme le goût de la jeuneſſe, il donne de la grâce au corps & à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

(**) M. le chevalier de *Braſſac* non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune nobleſſe françaiſe. Il y a déjà longtemps que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis *Maffei*, vient de rétablir la gloire du théâtre italien : le baron d'*Aſtorga*, & le prélat qui eſt aujourd'hui archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs opéra fort eſtimés.

(***) M. le comte de *Cailus* eſt célèbre par ſon goût pour les arts, & par la faveur qu'il donne à tous les bons artiſtes ; il grave lui-même, & met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſeins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. M. de *Saint-Maurice*, officier des gardes, grave auſſi, & ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une eſtampe d'après *le Nain*, qui eſt un chef-d'œuvre.

Ne craignez point, jeune Surgère, (*)
D'employer des soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire;
Et que tous les sots confondus,
A la cour & sur la frontière,
Désormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère
En suivant Minerve & Phébus.

Dans les premières éditions, mais postérieures à 1733, on lisait:

Et vous applaudir sur la scène.
Brassac, sois toujours mon soutien;
Sous tes doigts j'accordai ta lire:
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu composes dans le mien.
Caïlus, tous les arts te chérissent;
Je conduis tes brillans desseins,
Et les Raphaëls s'applaudissent
De se voir gravés par tes mains.
Ne craignez point, jeune Surgère, &c.

(*) M. de *la Rochefoucault*, marquis de Surgère, a fait une comédie intitulée l'*Ecole du monde*. Cette pièce est sans contredit bien écrite, & pleine de traits que le célèbre duc de *la Rochefoucauld*, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

LE TEMPLE

DE

L'AMITIÉ.

LE TEMPLE
DE
L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges;
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple & fait pour les Dieux.

De bons gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la Discorde est toujours avec eux;
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux. (*a*)

A ses côtés sa fidelle interprète,
La Vérité, charitable & discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter:
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains;
Doux monumens d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure:
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.

Or des humains quelle est donc la manie?
Toute amitié de leur cœur est bannie;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle:
En la fuyant chacun s'y dit fidèle;
Ainsi qu'on voit devers l'Etat romain
Des indévots chapelet à la main. (*b*)

De leur propos la Déesse en colère
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris:
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent, d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide :
Un peuple immenſe inonde le parvis.
Le Temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux courtiſans par l'intérêt unis ;
Par l'Amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courrier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poſte d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-ſeigneur.
Nos deux amis poliment ſe quittèrent,
Déeſſe, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine diſcrète,
Dos en arcade, & miſſel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Pſalmodiaient & bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion ; (*c*)
On confeſſa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau bénite,
Dûment leſté par le curé du lieu,
Pour ſon voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus ;* en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,

Les yeux baiſſés, va chez le cardinal (*)
De janſéniſme accuſer ſon confrère.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal, à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'Amitié l'autel enſanglantèrent:
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine!
Liſe & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine. (*d*)

Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ſes yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour!
Que fait ici cette triſte Déeſſe?
Tout y languit: je n'y vois point l'Amour.

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU ſait alors où ma Zaïre alla. (*e*)

De l'Amitié le prix fut laiſſé là;
Et la Déeſſe, en tous lieux célébrée,
Jamais connue & toujours déſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MON cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas! le véritable Amour
En a-t-il beaucoup davantage?

VARIANTES

SUR LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

(*a*) *CES noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.*
La Déïté de ce petit séjour,
Reine sans faste, & femme sans intrigue,
Divinité sans prêtres & sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa cour.
A ses côtés, &c.

(*b*) *En la fuyant, chacun s'y dit fidèle.*
Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.
De leurs propos, &c.

(*c*) *Au menton triple, au col apoplectique,*
Sur le chemin de Conflans à Gaillon, (*)
Fut pris en bref d'une indigestion.

(*d*) *Et sans sujet toujours prêtes à rire.*
Elles s'aimaient, hélas! si tendrement.
Nos deux beautés en public s'embrassèrent:
Un jeune amant passa dans le moment,
Lise & Chloé pour lui se décoiffèrent.

Une autre édition porte:
Mais Richelieu passa dans le moment,
Lise & Chloé, &c.

(*e*) Enfin Thémire à son tour y parut,
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse;
Mais l'Amitié soudain la reconnut.
Allez, allez, vous vous trompez, dit-elle,
Ce n'est pas moi qu'il vous faut aujourd'hui;
C'était l'Amour que vous cherchiez, ma belle;
Gardez-vous bien de me prendre pour lui.
L'autre deux fois ne se le fit redire;
Le dieu d'amour est celui de Thémire:
Elle partit, aucun ne demeura.
De l'Amitié le prix fut laissé là, &c.

(*) Maisons de campagne des archevêques de Paris & de Rouen. Ces deux prélats étaient alors des gourmands célèbres.

SUR

SUR
LES EVENEMENS
DE L'ANNÉE 1744.

SUR LES EVENEMENS
DE L'ANNÉE 1744.

Quoi! verrai-je toujours des ſottiſes en France?
Diſait, l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre?
Quelle étrange vertu qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du trône des céſars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houſſards!
Dans le jeune Conti quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux cieux!
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ſes aîles?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'Annibal?

Il parle, & Conti vole. Une ardente jeuneſſe,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,
Se précipite en foule autour de ſon héros:
Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots:
De torrens en rochers, de montagne en abyme,
Des Alpes en courroux on aſſiége la cime:
On y brave la foudre. On voit de tous côtés,
Et la nature & l'art & l'ennemi domptés.
Conti qu'on cenſurait & que l'univers loue,
Eſt un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez?
Avec Nice & Demont vous voilà terraſſés.

O 2

Mais tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler :
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils ;
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire :
Zoïle un jour du moins renonce à la ſatire :
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au Palais-royal Ypres, Furne & Menin.

Ainſi, lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir la ſcène,
En dépit des ſifflets de cent auteurs malins
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains :
Ainſi, malgré Buſſi, ſes chanſons & ſa haine,
Nos aïeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits ſur ſon cœur : (a)
Son œil perçant & juſte eſt prompt à le connaître ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains, miniſtres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats :
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes.
L'univers éploré reſſentit moins d'alarmes,

Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vu de transports si divers, (b)
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.

Autrefois, ô grand Roi, les filles de mémoire
Chantant au pied du trône en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps si chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ma prose & mes vers, gardez-vous de paraître;
Il est dur d'ennuyer son héros & son maître.
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité.
Nous nous trompons beaucoup; un roi juste & qu'on aime
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit: le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Si pourtant, ô grand Roi, quelqu'esprit moins vulgaire
Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
Osait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie:
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendrait la beauté. (e)

O 3

L'œil du maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous la dent de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un héros produiſent les grands-hommes.

VARIANTES.

(*a*) IL l'encourage, il l'aime, il en eſt idolâtre;
Et le premier acteur de ce vaſte théâtre,
Le roi le plus auguſte & le plus vertueux
Eſt de tous les humains le plus cher à nos yeux.
Nous l'avons bien prouvé, &c.

(*b*) Avec ſi peu d'eſprit & tant de méchans vers.
Vos ſujets, ô grand Roi, ſont de mauvais poëtes;
Et quand pour vous louer embouchant nos trompettes,
Nous allons aſſourdir notre ſacré vallon
Par ce fatras de vers *approuvés* CREBILLON;
Quand ſur votre ſanté nous nous tuons d'écrire,
Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!
Cependant nous avons la noble vanité, &c.

(*c*) Ses lauriers renaîtraient dans ſes vallons ſtériles.
Louis fit des Boileaux, Auguſte des Virgiles:
Grand Roi, d'un tel honneur daignez être jaloux,
Et formez des eſprits qui ſoient dignes de vous.

POEME

DE

FONTENOI.

O 4

A U R O I

L O U I S X V.

Disce puer virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

SIRE,

JE n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage; je craignais sur-tout de déplaire au plus modeste des vainqueurs. Mais, Sire, ce n'est point ici un panégyrique, c'est une peinture fidèle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines; ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés; c'est un poëme sans exagération, & de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument authentique de tant de belles actions, faites en votre présence à l'exemple des vôtres.

Daignez, Sire, ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets & du plus zélé de vos admirateurs. *V.*

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

LE public fait que cet ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire, reçut des acroissemens à chaque édition qu'on en fesait. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoi, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées ; & ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers est devenu un poëme qui en contient plus de trois cents cinquante. Mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la préparation, dans l'action & dans ce qui la termine ; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était composée l'armée ennemie, & en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont *Louis XV* a triomphé : par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois brisé *le joug de l'Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'Autriche alors cruelle envers eux que l'on parle ; car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les Etats généraux. Et d'ailleurs la reine de Hongrie qui ajoute tant à la gloire de la maison d'Autriche, sait combien les Français respectent sa personne & ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais, *& la férocité le cède à la vertu*, on a eu soin d'avertir en notes, dans toutes

les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que sur le soldat.

En effet, il est très-véritable que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoi, plusieurs soldats de cette nation crièrent *no quarter*, point de quartier: on sait encore que quand M. de *Sechelles* seconda les intentions du roi avec une prévoyance si singulière, & qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés que pour nos troupes, quelques fantassins anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats, dans les chariots même où l'on transportait les vainqueurs & les vaincus blessés. Les officiers qui ont par-tout à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité; mais il y a des pays où le peuple abandonné à lui-même est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette nation, & sur-tout on n'a cité le nom de M. le duc de *Cumberland* qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'illustre *Addisson*, dans son poëme de la campagne de Hochstet, avait parlé plus honorablement de la maison du roi que l'auteur même du poëme de Fontenoi: ce reproche a été cause qu'on a cherché l'ouvrage de M. *Addisson* à la bibliothèque de sa majesté, & on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'est vers le trois centième vers. On ne les répétera point, & il est bien inutile d'y répondre; la maison du roi leur a répondu par des victoires. On est très-éloigné de refuser à un grand poëte & à un grand philosophe très-éclairé, tel que

M. *Addiſſon*, les éloges qu'il mérite; mais il en mériterait davantage, & il aurait plus honoré la philoſophie & la poëſie, s'il avait plus ménagé dans ſon poëme des têtes couronnées qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, & s'il avait ſongé que les louanges données aux vaincus ſont un laurier de plus pour les vainqueurs. Il eſt à croire que quand M. *Addiſſon* fut ſecrétaire d'Etat, le miniſtre ſe repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais eſt trop rempli de fiel, celui-ci reſpire l'humanité ; on a ſongé, en célébrant une bataille, à inſpirer des ſentimens de bienfeſance : malheur à celui qui ne pourrait ſe plaire qu'aux peintures de la deſtruction, & aux images des malheurs des hommes!

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne ſe trouvent point dans les autres parties du monde; ils ſont plus liés entre eux, ils ont des lois qui leur ſont communes; toutes les maiſons des ſouverains ſont alliées; leurs ſujets voyagent continuellement & entretiennent une liaiſon réciproque. Les Européans chrétiens ſont ce qu'étaient les Grecs: ils ſe font la guerre entre eux; mais ils conſervent dans ces diſſentions tant de bienſéance, & d'ordinaire de politeſſe, que ſouvent un français, un anglais, un allemand qui ſe rencontrent paraiſſent être nés dans la même ville. Il eſt vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce ſe regardaient comme des alliés qui ne ſe feſaient la guerre que dans l'eſpérance certaine d'avoir la paix : ils inſultaient

rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, & non de la honte des nations dont il a triomphé : on serait fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur que quelques français en ont mis dans leurs satires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le sont depuis deux cents cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées ont suivi l'exemple de la maison du roi & de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son prince à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation française la gloire de la valeur & de la politesse. On a osé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe d'avoir l'air français. Il est bien question ici d'air & de bonne grace ! quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce vers signifie que le général étranger est aussi attaché au roi que s'il était né son sujet ?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier

l'état douloureux où il était réduit, & le fit triompher de la faiblesse de son corps ainsi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienséance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidèlement ce qui était venu à sa connaissance; & son seul regret est de n'avoir pu, dans un si court espace de temps & dans une joie de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler. Il ne pouvait dire tout; mais du moins ce qu'il a dit est vrai: la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du roi & sur celle de la nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupait si entièrement que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son ouvrage à la plupart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés n'ont pas eu les occasions de se signaler également: celui qui à la tête de son régiment attendait l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même service qu'un lieutenant-général qui était à portée de conseiller de fondre sur la colonne anglaise, & qui partit pour la charger avec la maison du roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié. Tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu: on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célèbre M. *Despréaux* à ceux qui avaient été de l'expédition du passage du Rhin: il cite près de vingt noms. Il y en a ici plus

de ſoixante ; & on en trouverait quatre fois davantage ſi la nature de l'ouvrage le comportait.

Il ſerait bien étrange qu'il eût été permis à *Homère*, à *Virgile*, au *Taſſe*, de décrire les bleſſures de mille guerriers imaginaires, & qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur ſang, & parmi leſquels il y en a pluſieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laiſſé de ſincères regrets.

L'attention ſcrupuleuſe qu'on a apportée dans cette édition doit ſervir de garant de tous les faits qui ſont énoncés dans le poëme : il n'en eſt aucun qui ne doive être cher à la nation & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette bataille qui ſera célèbre à jamais ; en liſant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, & que ſa majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié que parce qu'elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu & vaincu ſous ſes ordres ?

C'eſt donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, ſurtout dans la première chaleur du public, & dans un temps où l'Europe n'était occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand, ou moins intéreſſant, ou qui placé plus loin de nous laiſſe l'eſprit plus tranquille : ainſi lorſque *Deſpréaux*

s'égaya dans sa description du passage du Rhin, c'était trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fut, n'est à comparer ni pour l'importance ni pour le danger à une bataille rangée, gagnée sur un ennemi habile, intrépide, & supérieur en nombre, par un roi exposé ainsi que son fils pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiguer; & on ne dit ici en prose que ce que M. *Addisson* lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne de Hochstet.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par *Vénus* à *Enée* des armes que *Vulcain* a forgées, & qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une divinité pour la plonger dans le sein de son ennemi: tout le conseil des dieux peut s'assembler, tout l'enfer peut se déchaîner: *Alecton* peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage. Mais ni notre siècle ni un événement si récent ni un ouvrage si court ne permettent guère ces peintures, devenues les lieux communs de la poësie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré, de faire parler son cœur plus que son imagination; & l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant,

Tu meurs, jeune Craon: que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!

que s'il avait évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, & surtout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici le vrai *Jupiter*, le vrai *Mars*, c'est un roi tranquille dans le plus grand danger, & qui hasarde sa vie pour un peuple dont il est le père: c'est lui, c'est son fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, & non *Junon* & *Juturne*, qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaissent notre poësie savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le ciel, les enfers & la terre à une bataille, que de faire reconnaître & de distinguer par des images propres & sensibles des carabiniers qui ont de gros fusils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que sentait M. *Addisson*, bon poëte & critique judicieux. Il employa dans son poëme, qui a immortalisé la campagne de Hochstet, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le poëme de Fontenoi. Il savait que le duc de *Marlborough* & le prince *Eugène* se seraient très-peu souciés de voir des dieux où il était question des grandes actions des hommes; il savait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, & qu'on court risque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories: il a fait mieux, il a intéressé l'Europe entière à son action. Il en est à peu près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers sur les affaires présentes,

comme

comme d'une tragédie; le fond doit être intéressant par lui-même, & les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne anglaise a pénétré; exprimer comment elle a été enfoncée par la maison du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond est si héroïque, & qui sont cependant si difficiles à rendre, rien ne distinguerait la bataille de Fontenoi d'avec celle de Tolbiac. *Despréaux*, dans le passage du Rhin, a dit:

Revel les suit de près; sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins aux vers que celui de cuirassiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractériser la fonction de l'état-major que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeler la maison du roi par son nom, sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *maison du roi* qui contient tant de corps invincibles, imprime une assez grande idée, sans qu'il soit besoin d'autre figure; M. *Addisson* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains:
Maison du roi, marchez, &c.

Si on avait dit *la maison du roi marche*, cette expression eût été prosaïque & languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage de la gravité du sujet. *Despréaux*, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses épîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit:

Un bruit s'épand qu'Enguin & Condé sont passés:
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles;
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit, &c.

Il s'exprime ensuite ainsi:

Bientôt...mais Vurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps; aussi-bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoi quelques traits de ce style familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux & les temps, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître & un ouvrage d'un ton plus sérieux & plus sévère: ce qui a de la grace dans le genre épistolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du roi & du bonheur de la patrie.

POEME

DE FONTENOI.

Quoi ! du fiècle paffé le fameux fatirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enfanglantés,
Ses défenfeurs mourans, fes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paffage,
Cédant à nos aïeux fon onde & fon rivage;
Et vous, quand votre roi dans des plaines de fang
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournai foudroyant les murailles,
Il fufpend les affauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, fon digne fils, fuit de fi près fes pas;
Vous, heureux par fes lois, & grands par fa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne filence ?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déeffes de mon roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paffion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon efprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez tranfporté fur ce fanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduifez tous.
C'eft-là ce fier faxon, (*a*) qu'on croit né parmi nous,

Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée (*b*) Harcourt est accouru:
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles, (*c*) pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, (*d*) par qui des Français le tonnerre est guidé, (1)
Penthièvre, (*e*) dont le zèle avait dévancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoi, (*f*) Chabanes, Galerande;
Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin, (*g*)
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans,
Le Belge qui jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;

L'Hanovrien conſtant, qui formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſurtout obéir;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers céſars occupant ſa penſée;
Surtout ce peuple altier qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'eſpoir les ſéduit.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de ſon roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés ſortent de leur ſéjour;
Incertains pour quel maître, en ces plaines fécondes,
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux, d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle obſerve LOUIS, & voit avec colère
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déjà diſpoſé ſes bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés ſur un char,
Combattaient en déſordre, & marchaient au haſard:
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage;
Tels ſon rival & lui, prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Efcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préfente la mort, & LOUIS eft tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le fignal.
D'un pas ferme & preffé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur dévance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais qui fur l'aîle des vents
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans fes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auffi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A fon pofte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort fur les deux camps étend fa main cruelle;
Tous fes traits font lancés, le fang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, foldats, l'un fur l'autre entaffés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverfés,
Pouffent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que fignalait fa noble impatience,
Grammont dans l'Elyfée emporte la douleur
D'ignorer en mourant fi fon maître eft vainqueur.
De quoi lui ferviront ces grands titres de (*h*) gloire,
Ce fceptre des guerriers, honneur de fa mémoire;
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune (*i*) Craon! Que le Ciel moins févère
Veille fur les deftins de ton généreux frère!

Hélas ! cher Longaunai, (*k*) quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang, & ranimer tes jours!
Ces miniſtres de Mars, (*l*) qui d'un vol ſi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les ſuit dans leur courſe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiſeaux tout ſanglans, palpitans ſur la terre.
Le fer atteint (*m*) d'Havré. Le jeune d'Aubeterre (2)
Voit de ſa légion tous les chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.
Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de ſang, Dieu cruel,
La race de Colbert, (*n*) ce miniſtre immortel,
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.
(3) Guerchi (*o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave (*p*) d'Aché, quel ſera votre ſort?
Le Ciel ſauve à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.

Infortuné Lutteaux tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore!
Que nos lauriers ſanglans doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;
Vous (*q*) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.

Hé quel ſerait, grand DIEU! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, LOUIS eſt en danger.

Le feu qui ſe déploie, & qui dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui ſe déclare.
Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir.... Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités?
Conſervez cette vie au monde néceſſaire.
LOUIS craint pour ſon fils, (*r*) le fils craint pour ſon père;
Nos guerriers tout ſanglans frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous (*s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,

Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins;
LOUIS, ſon fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains.

Maiſon du roi, marchez, aſſurez la victoire;
Soubiſe & Pecquini (t) vous mènent à la gloire. (4)
Paraiſſez, vieux ſoldats, (u) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez vaillante élite, honneur de nos armées;
Partez, flèches de feu, grenades (x) enflammées;
Phalanges de LOUIS, écraſez ſous vos coups
Ces combattans ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tout lieu emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu (y) vous appelle, il n'eſt plus de haſards:
Il vous appelle; il voit d'un œil prudent & ferme
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerrière,
La Marck, (z) la Vauguion, (aa) Choiſeul d'un même effort
Arrêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon qu'enflammaient les regards de ſon père,
La gloire de l'Etat à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable:
On l'arrête; il revient, ardent, infatigable;
Ainſi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron, (*bb*) fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis dû Chastelet, jeune Castelmoron, (*cc*)
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés & sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, & l'Amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups;
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, (*dd*) tels on voyait dans les plaines d'Yvri,
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri.
Tel était ce Crillon, (5) chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Monmorencis,
Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils; (*ee*)
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*ff*) faucon la terreur de la terre,
Quand la justice & Mars, sous un autre LOUIS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les lis.

Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuse, d'Ayen, Duras, bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!

Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune;
Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouit ſes yeux:
Il marche, il eſt ſemblable à ce maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit,
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obſcurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix ſemblait ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa vaillance?
Mais ils parlent en vain; lorſque LOUIS s'avance,
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité (*gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes rois trahis, ſa patrie & ſes temples.
Peuple ſage & fidèle, heureux Helvétiens, (*hh*)
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neuſtriens (*ii*) ſuit la fougue indomptable.
Ce Danois, (*kk*) ce héros qui des frimats du Nord,
Par le dieu du combat fut conduit ſur ce bord,

Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous ou mourez ; tombez ſous nos efforts :
C'en eſt fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez, brave d'Eſtrée, (*ll*) achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encore, ils n'ont cédé (*mm*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide, (*nn*)
Qui ſemblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides :
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le dévance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-temps.
Noailles, (*oo*) ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis, contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'aſile,

Ces premiers (*pp*) fondemens de l'empire des lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis!
Déjà Tournai ſe rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendards ;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes ;
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts, (*qq*)
(*) Ecraſant le berceau du plus grand des céſars. (*rr*)

Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards ſanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent.
Vos mères, vos enfans, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

(*) Voyez la variante ci-après.

FIN.

VARIANTE.

Après ce vers,

Ecrasant le berceau du plus grand des césars,

il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'eft peu qu'en vous guidant LOUIS foit invincible;
C'eft peu que le front calme & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux fereins;
C'eft peu d'être vainqueur, il eft modefte & tendre,
Il honore de pleurs le fang qu'il vit répandre :
Entouré des héros qui fuivirent fes pas,
Il prodigue l'éloge & ne le reçoit pas;
Il veille fur des jours hafardés pour lui plaire.
Le monarque eft un homme, & le vainqueur un père.
Ces captifs tout fanglans, portés par nos foldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de fang, d'horreur & de furie,
Ainfi qu'en leurs foyers, au fein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Confolés, fecourus, fervis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas fouhaiter d'être né fous fa loi?
Il étendra fon bras, & calmera l'Empire.
Déjà Vienne fe tait, déjà Londres l'admire.
La Bavière, confufe au bruit de fes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple eft en fureté: la Sardaigne en alarmes;
Tous les rois de fon fang triomphent par fes armes;
Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend :
Le plus aimé des rois eft auffi le plus grand.
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre fuprême,
Ce nom fi cher au monde & fi cher à lui-même,
Ce prix de fes vertus qui manque à fa valeur,
Ce titre augufte & faint de pacificateur :
Que de fes jours fi beaux, de qui nos jours dépendent,
La courfe foit tranquille & les bornes s'étendent!
Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre & vaincre à fes côtés.
Les palmes dans les mains, &c.

N. B. On n'a confervé qu'une feule des variantes du poëme de Fontenoi. L'ouvrage fut fait très-rapidement, & corrigé à chacune des éditions qui fe fuccédaient, d'après des relations plus exactes de la bataille.

Il y a peu de notes ajoutées à celles de l'auteur; les détails de la bataille, les actions d'éclat des officiers qui font nommés dans le poëme, fe trouvent dans le *Précis du Siècle de Louis XV*.

NOTES

DU POEME DE FONTENOI.

(*a*) LE comte maréchal de *Saxe*, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

(*b*) M. le duc d'*Harcourt* avait investi Tournai.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand-maître d'artillerie.

(*e*) Il s'était signalé à la bataille de Detteingen.

(*f*) M. de *Danoi* fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un seigneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

(*g*) Les lieutenans généraux chacun à leur division.

(*h*) Il allait être maréchal de France.

(*i*) Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de *Beauvau*, servait en Italie.

(*k*) M. de *Longaunai*, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(*l*) Officiers de l'état-major, messieurs de *Puysègur*, de *Mezière*, *de Saint-Sauveur*, de *Saint-George*.

(*m*) Le duc d'*Havré*, colonel du régiment de la couronne.

(*n*) M. de *Croissi* avec ses deux enfans, & son neveu M. *Duplessis-Châtillon* blessé légèrement.

(*o*) Tous les officiers de son régiment royal des vaisseaux hors de combat, lui seul ne fut point blessé.

(*p*) M. d'*Aché*, (on l'écrit *Dapcher*) lieutenant général. M. de *Lutteaux*, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(*q*) M. du *Brocard*, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

(*r*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi & monseigneur le dauphin; & un domestique de M. le comte d'*Argenson* fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

(*s*) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les mousquetaires sous M. de *Montesson*, lieutenant général. Deux bataillons des gardes françaises & suisses, &c.

(*t*) M. le prince de *Soubise* prit sur lui de seconder M. le comte de *la Marck*, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de *Pecquigni* à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(*u*) Carabiniers, corps institué par *Louis XIV*. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

(*x*) Grenadiers à cheval commandés par M. le chevalier de *Grille*; ils marchent à la tête de la maison du roi.

(*y*) Le marquis d'*Argenson*, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de *Voltaire* ces propres mots: *C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil & qui l'a exécuté.*

(*z*) M. le comte de *la Marck*, au poste d'Antoin.

(*aa*) MM. de *la Vauguion*, *Choiseul-Meuse*, *&c.* aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoi. M. de *Créqui* n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(*bb*) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche, & attaquèrent.

(*cc*) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de *Castelmoron*, âgé de 15 ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de *Bellet* commandait ces escadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de *Chimènes*, en reformant une brigade.

(*dd*) M. le duc de *Biron* eut le commandement de l'infanterie, quand M. de *Lutteaux* fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

(*ee*) M. de *Luxembourg*, M. de *Loigni* & M. de *Tingri*.

(*ff*)

(*ff*) Le duc de *Saxe-Weimar*, fous qui le vicomte de *Turenne* fit fes premières campagnes. M. de *Turenne* eft arrière-neveu de ce grand homme.

(*gg*) Ce reproche de férocité ne tombe que fur le foldat, & non fur les officiers, qui font auffi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorfque la colonne anglaife déborda Fontenoi, plufieurs foldats de ce corps criaient *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

(*hh*) Les régimens de Diesbach, de Betens & de Courten, &c. avec des bataillons des gardes fuiffes.

(*ii*) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge fur la colonne anglaife, tandis que la maifon du roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondaient fur elle.

(*kk*) M. de *Lowendahl*.

(*ll*) M. le comte d'*Eftrées* à la tête de fa divifion, & M. de *Brionne* à la tête de fon régiment avaient enfoncé les grenadiers anglais, le fabre à la main.

(*mm*) Depuis *Saint Louis*, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en perfonne, en bataille rangée.

(*nn*) On envoya quelques dragons à la pourfuite : ce corps était commandé par M. le duc de *Chevreufe*, qui s'était diftingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois bleffures. L'opinion la plus vraifemblable fur l'origine du mot *dragon*, eft qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards, fous le maréchal de *Briffac*, qui inftitua ce corps dans les guerres du Piémont.

(*oo*) Le comte de *Noailles* attaqua de fon côté la colonne d'infanterie anglaife avec une brigade de cavalerie, qui prit enfuite des canons.

(*pp*) Tournai, principale ville des Français fous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de *Childéric*.

(*qq*) La ville de Gand, foumife à fa majefté, le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'anglais, par M. *Duchaila*, à la tête des brigades de *Crillon* & de Normandie, le régiment de *Graffin*, &c.

(*rr*) Des céfars modernes.

(1) Il était gouverneur de Languedoc. Le roi l'ayant envoyé tenir les états de la province, lui annonça qu'il ferait payé de fes depenfes fur fes mémoires ; M. le comte d'*Eu* ne voulut point y confentir. *Sire*, dit-il au roi, *ce que je tiens de l'Etat fuffit pour les dépenfes extraordinaires que fon fervice peut exiger de moi.*

(2) M. le marquis d'*Aubeterre*, depuis ambaſſadeur à Rome. Il y fut chargé des négociations relatives à l'abolition de l'ordre des jéſuites, & eut l'honneur de contribuer a un événement ſi utile à la raiſon & à l'humanité. Depuis il a été nommé commandant de Bretagne. La bonté de ſes principes d'adminiſtration, ſon intégrité, ſon amour du bien, la douceur & la franchiſe de ſon caractère lui ont mérité l'eſtime publique.

(3) *Régnier de Guerchi*, d'une ancienne famille de Bourgogne, & dont un des ancêtres avait été tué à la Saint-Barthelemi, (voyez la Henriade, chant ſecond) fut fait colonel du régiment du roi après la bataille. Il le commanda pendant la guerre dernière, & ſe ſignala ſurtout à la retraite de Crevelt où il ſauva l'hôpital des bleſſés, & à celle de Minden. Sa valeur, une humanité dans la guerre, rare dans ce ſiècle, ſon amour de l'ordre & de la diſcipline, une probité également incorruptible dans les armées, à la cour & dans les affaires, le ſoin qu'il prenait de former dans ſon régiment des ſujets utiles à la patrie, ſoit dans la carrière politique, ſoit dans l'état militaire, enfin la réunion de toutes les qualités d'un brave officier, d'un honnête homme & d'un bon citoyen, ont vérifié ce jugement de M. de *Voltaire*, qui ne pouvait être alors qu'une eſpèce de prophétie. Il fut nommé ambaſſadeur en Angleterre après la dernière paix.

Nous nous ſommes fait un devoir de rendre ici juſtice à la mémoire de M. le comte de *Guerchi*, parce qu'il a été calomnié à la fin de ſa vie, & depuis ſa mort, par un de ces êtres vils qui, à force d'impudence & de méchanceté, parviennent quelquefois à ſe donner une exiſtence, & acquièrent par leurs excès mêmes une ſorte de célébrité, honteuſe, il eſt vrai, mais qui peut en impoſer à la multitude.

(4) Depuis duc de *Chaulnes*. Il fut honoraire de l'académie des ſciences. On a de lui un ouvrage intitulé : *Art de diviſer les inſtrumens de mathématiques*, dans lequel il propoſe des moyens ingénieux pour rendre ces diviſions plus ſures & plus exactes. Il avait un véritable talent pour cette partie de la mécanique qui s'occupe de la perfection & de l'exactitude des inſtrumens délicats. Son fils en a montré de plus grands pour la phyſique, pour la chimie & les arts qui en dépendent.

(5) *Crillon*. Le duc de *Crillon*. Il vient de prendre Mahon, & le roi d'Eſpagne l'a récompenſé de cette conquête importante, en lui donnant la grandeſſe, le titre de capitaine général, & ſurtout en le chargeant du ſiége de Gibraltar.

VOYAGE
A BERLIN.

VOYAGE
A BERLIN.

A MADAME DENIS.

A Clèves, juillet 1750.

C'EST à vous s'il, vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose & de vers,
Ce récit de mon long voyage;
Non tel que j'en fis autrefois,
Quand, dans la fleur de mon bel âge,
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le Dieu du Goût mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, & ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler *Chapelle* qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation, pour avoir été de Paris à Montpellier & en terre papale, & en avoir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler Monfieur d'Affouci.
Il faut une autre plume, il faut un autre ftyle,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant afile,
Vous peindre ce héros philofophe & guerrier,
Si terrible à l'Autriche, & pour moi fi facile;
Mais je pourrais vous ennuyer.

D'ailleurs je ne fuis pas encore à fa cour, & il ne faut rien anticiper: je veux de l'ordre jufque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiégne, le 25 de juillet, prenant ma route par la Flandre, & qu'en bon hiftoriographe & en bon citoyen, j'allai voir en paffant les champs de Fontenoi, de Raucoux & de Laufelt. Il n'y paraiffait pas: tout cela était couvert des plus beaux blés du monde. Les Flamands & les Flamandes danfaient, comme fi de rien n'eût été.

Durez, jeux innocens de ces peuples groffiers,
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone.
Campagnes qu'engraiffa le fang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moiffons que celles des lauriers:
La vanité les cueille & le hafard les donne.
O que de grands projets par le fort démentis!
O victoires fans fruit! ô meurtres inutiles!
Français, Anglais, Germains, aujourd'hui fi tranquilles,
Fallait-il s'égorger pour être bons amis!

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fourniffent, moyennant un

ordre du roi de Pruſſe, à ceux qui vont philoſopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, & à qui le roi accorde la faveur de voyager à ſes dépens: mais l'ordre du roi de Pruſſe était reſté à Véſel entre les mains d'un homme qui l'a reçu comme les Eſpagnols reçoivent les bulles des papes, avec le plus profond reſpect & ſans en faire aucun uſage. Je me ſuis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princeſſe que madame de *la Fayette* a rendu ſi fameuſe.

Mais de cette héroïne, & du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure:
Ce n'eſt pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'eſt dommage, car le pays ſemble fait pour des princeſſes de *Clèves:* c'eſt le plus beau lieu de la nature; & l'art a encore ajouté à ſa ſituation. C'eſt une vue ſupérieure à celle de Meudon; c'eſt un terrain planté comme les champs Elyſées & le bois de Boulogne; c'eſt une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce: un grand baſſin reçoit les eaux de cette colline; au milieu du baſſin s'élève une ſtatue de *Minerve*. L'eau de ce premier baſſin eſt reçue dans un ſecond, qui la renvoie à un troiſième; & le bas de la colline eſt terminé par une caſcade ménagée dans une vaſte grotte en demi-cercle. La caſcade laiſſe tomber les eaux dans un canal qui va arroſer une vaſte prairie & ſe joindre à un bras du Rhin. Mademoiſelle de *Scudéri* & la *Calprenède* auraient

Q 4

rempli de cette description un tome de leurs romans: mais moi, historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince *Maurice de Nassau*, gouverneur, de son vivant, de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, & de quelques monumens gothiques plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne & à Constantinople. Le saint Empire dévolu à l'Allemagne est un peu déchu de sa magnificence. On s'embourbe aujourd'hui en été, dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France & le petit pays des Belges sont les seules qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons surtout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets; & il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien: mais enfin pour les monumens durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul fesait dans Nîmes & dans Arles?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous fesons des jaloux.

Elevons nos esprits à la hauteur suprême
Des fiers enfans de Romulus:
Ils fesaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne fesons pour nous-mêmes.

Enfin malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains, en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par *Jules-César*, ou au moins par *Germanicus;* en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver; en dépit des belles allées plantées par le prince *Maurice*, & de son grand tombeau de fer; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa & de Forges; & on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue: l'utile & l'agréable sont ici; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques hollandais que le voisinage & le bas prix des vivres & des maisons y attirent, & qui viennent admirer & boire.

J'y ai retrouvé, avec une très-grande satisfaction, un célèbre poëte hollandais, qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, & même vers pour vers, nos tragédies bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam: chaque peuple a son tour.

Les dames romaines, qui allaient lorgner leurs amans au théâtre de *Pompée*, ne se doutaient pas

qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé *Lutèce*, on ferait de meilleurs pièces de théâtre qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir ; voilà mon enchantement chez la princesse de *Clèves* fini, & je pars pour Berlin.

A Postdam.

J'ai d'abord passé par Vésel, qui n'est plus ce qu'elle était quand *Louis XIV* la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, & c'est une des plus fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que *Fréderic II* forma sans vouloir s'en servir, & que *Fréderic le grand* a rendues si utiles à ses intérêts & à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné j'ai vu sur ces remparts
Ces géans court-vêtus, automates de Mars,
Ces mouvemens si prompts, ces démarches si fières,
    Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retroussés, montrant de gros derrières
    Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après j'ai traversé les vastes & tristes & stériles & détestables campagnes de la Vestphalie.

De l'âge d'or jadis vanté
C'est la plus fidelle peinture ;
Mais toujours la simplicité
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maiſons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domeſtiques. Une certaine pierre dure, noire & gluante, compoſée à ce qu'on dit d'une eſpèce de ſeigle, eſt la nourriture des maîtres de la maiſon. Qu'on plaigne après cela nos payſans, ou plutôt qu'on ne plaigne perſonne; car ſous ces cabanes enfumées, & avec cette nourriture déteſtable, ces hommes des premiers temps ſont ſains, vigoureux & gais. Ils ont tout juſte la meſure d'idées que comporte leur état.

Ce n'eſt pas que je les envie;
J'aime fort nos lambris dorés:
Je bénis l'heureuſe induſtrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaiſirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor ſavourés.
Mais ſur les huttes des ſauvages
La nature épand ſes bienfaits;
On voit l'empreinte de ſes traits
Dans les moindres de ſes ouvrages.
L'oiſeau ſuperbe de Junon,
L'animal chez les juifs immonde,
Ont du plaiſir à leur façon;
Et tout eſt égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Véſer & de l'Elbe, & des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de pluſieurs ſaints archevêques, & qui ſe couvrent

aujourd'hui des plus belles moiſſons (à regret ſans doute) pour un prince hérétique; je vous dirais que Magdebourg eſt preſque imprenable; je vous parlerais de ſes belles fortifications, & de ſa citadelle conſtruite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'eſt vers le pont-royal. Mais comme ni vous ni moi n'aſſiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Poſtdam. C'était ſous le feu roi la demeure de *Pharaſmane;* une place d'armes, & point de jardin; la marche du régiment des gardes pour toute muſique; des revues pour tout ſpectacle; la liſte des ſoldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'eſt le palais d'*Auguſte*, des légions & des beaux eſprits, du plaiſir & de la gloire, de la magnificence & du goût, &c. &c.

PRECIS

DE L'ECCLESIASTE

ET

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

EPITRE DEDICATOIRE

AU

ROI DE PRUSSE.

SIRE,

ON impute au troisième roi de la Judée le petit livre de l'Eccléfiafte. Je dédie le précis de cet ouvrage au troisième roi de la Pruffe, qui penfe comme *Salomon* paraît penfer, & qui a fouvent exprimé les mêmes fentimens avec plus de méthode & plus d'énergie.

Quel que foit l'auteur de l'Eccléfiafte, il eft certain qu'il était philofophe; & il n'eft pas fi certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un & l'autre; ainfi vous réuniffez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux fur la terre.

Des cuiftres ignorans, qui déteftaient les philofophes & qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Eccléfiafte, apparemment parce qu'il eft en vers; car ces meffieurs ne font pas plus touchés de la poëfie que de la philofophie. C'eft une nouvelle raifon pour dédier cet ouvrage à Votre Majefté. Elle a fur *Salomon* l'avantage de faire des vers, & de n'être

point tiraillée par ſept cents épouſes dites légitimes, & par trois cents drôleſſes dites concubines ou femmes du ſecond rang, ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'Eccléſiaſte a été inſpiré par le S[r] ESPRIT; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inſpirée que par la raiſon; ainſi le traducteur peut être tombé dans des erreurs groſſières. Il a pu, ſans le ſavoir, haſarder des paroles mal-ſonnantes & ſentant l'héréſie: mais comme Votre Majeſté eſt hérétique, elle ne s'en offenſera pas. Elle continuera à me donner ſa protection contre les ſots dont elle eſt accoutumée à triompher comme de ſes ennemis.

AVERTISSEMENT.

SOIT que l'Eccléſiaſte ait été effectivement composé par *Salomon*, ſoit qu'un autre auteur inſpiré ait fait parler ce ſage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'eſt d'autant plus qu'on y trouve plus de philoſophie. Il montre le néant des choſes humaines; il conſeille en même temps l'uſage raiſonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la ſageſſe un tableau hideux & révoltant; c'eſt un cours de morale fait pour les gens du monde. C'eſt pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le préſenter à la perſonne reſpectable à qui on a eu l'honneur de l'adreſſer.

Il n'aurait pas été poſſible de le traduire d'un bout à l'autre avec ſuccès; le ſtyle oriental eſt trop différent du nôtre. L'eſprit divin qui s'élève au-deſſus de nos idées néglige la méthode; il ne fait point difficulté de répéter ſouvent les mêmes penſées & les mêmes expreſſions. Il paſſe rapidement d'un objet à un autre; il revient ſur ſes pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre eſprit borné eſt obligé de concilier, ni les grandes hardieſſes que notre faibleſſe eſt dans la néceſſité d'adoucir.

Le ſentiment de ſa propre inſuffiſance a forcé le traducteur à raſſembler en un corps les idées qui ſont répandues dans ce livre avec une ſublime profuſion ; à y mettre une liaiſon néceſſaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'eſprit ſaint ; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque qui donne l'abrégé d'un livre divin.

PRECIS

DE L'ECCLESIASTE.

DANS ma bouillante jeuneſſe
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe :
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature, abyme immenſe !
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance :
Le ſavoir eſt vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, & tout eſt vanité. J'ai dit dans mon cœur : je vais me plonger dans des délices, & j'ai trouvé encore que cela eſt vanité. Je me ſuis propoſé d'examiner tout ce qui eſt ſous le ſoleil, & c'eſt une très-mauvaiſe occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs..... & c'eſt une affliction d'eſprit. J'ai entrepris de grandes choſes, j'ai bâti des palais, &c..... j'ai eu des eſclaves, j'ai fait de grands amas d'or..... & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'eſprit.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandais aux voix de mes syrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;

TEXTE.

J'ai fait de grands amas d'or; j'ai accumulé les substances des provinces: j'ai eu des musiciens & des musiciennes..... j'ai construit des palais, & j'ai planté des jardins..... je ne me suis refusé à aucun désir..... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'esprit..... La vie m'est devenue insupportable.... j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine & la sagesse.

Le ſerviteur inutile
Etait le plus carreſſé;
Le juſte fut traverſé;
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour;
Et tu ris, beauté volage;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour;
Et dans l'inſtant qu'il t'outrage,
On le trahit à ſon tour.

J'entends ſiffler par-tout les ſerpens de l'envie:
Je vois par ſes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuſe vie;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a conſolé.

Le travail, la vertu pleurent ſans récompenſe;
La calomnie inſulte à leurs cris douloureux;
Et du riche amolli la ſtupide inſolence
Ne ſait pas ſeulement s'il eſt des malheureux.

TEXTE.

J'ai tourné mes penſées ailleurs; j'ai vu que ſous le ſoleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiſte le plus habile, &c....

J'ai porté mon eſprit ailleurs; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, ſans ſecours & ſans conſolateur..... Un étranger dévorera toutes vos richeſſes après vous, & c'eſt-là encore une très-grande miſère.....

Il l'eſt pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de ſon cœur les déſirs inquiets ;
Il hait ſon héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu ;
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été ? ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? ce qui ſe ſera encore : rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ; c'eſt le diſcours d'un fou.

Le ſage & l'imprudent, & le faible & le fort,
Tous ſont précipités dans les mêmes abymes;
Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire ſon flanc:
Le tombeau réunit la race bienfeſante,
Et les brigands cruels, enivrés de ſon ſang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire;
Vous mourez: c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni plaint;
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la déſire.

TEXTE.

Le juſte périt dans ſa juſtice, & le méchant vit long-temps dans ſa malice..... Tout arrive également au juſte & à l'injuſte, au pur & à l'impur, à celui qui offre des ſacrifices, & à celui qui n'en offre pas. Le parjure eſt traité comme l'homme ami de la vérité..... Les vivans ſavent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaiſſent plus rien, il ne leur reſte plus de récompenſe. L'amour, la haine, l'envie périſſent avec eux.....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-temps, & qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui: c'eſt en vain qu'il eſt né; il va dans les ténèbres, & ſon nom dans l'oubli..... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans; & j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui ſont ſous le ſoleil..... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné !
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un & l'autre est un supplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par propre lumière
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos sens se dissout toute entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit?

TEXTE.

J'ai dit en mon cœur : DIEU met en probation les enfans des hommes; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal, ils respirent de même; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout est vanité;

N. B. L'*Ecclésiaste* semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du *Précis* ne dit point, l'*homme n'a rien de plus que la bête*; mais

Des plus vils animaux DIEU foutient l'exiftence;
Ils font ainfi que nous les objets de fes foins;
Il borna leur inftinct & notre intelligence;
Ils ont les mêmes fens & les mêmes befoins.

Ils naiffent comme nous, ils expirent de même;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment fuprême?
Humains, faibles humains, vous ne le favez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans fes travaux infenfés.
Les biens dont l'Inde fe pare,
Avec fureur amaffés,
Sont vainement entaffés
Dans les tréfors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière:
Il tombe dans fa carrière;
Et ce géant fourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux
Eft caché dans la pouffière.

TEXTE.

tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre, ils iront tous en terre. Qui connaît fi l'ame des hommes monte en haut, & fi l'ame des bêtes defcend en bas?

qui fait par fa propre lumière fi l'homme n'a rien de plus que la bête? c'eft le fens de l'*Ecclésiafte*. L'homme ne fait rien par lui-même, il a befoin de la foi.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse & chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide & flétrie,
En horreur à ses amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe.
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts:
La chaleur de mon sang va se tourner en glace:
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie! ô précieuse ivresse!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frères, cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire, pour qui est-ce que je travaille?... La femme est plus amère que la mort.

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre & oisives; quand l'amandier fleurira, (c'est-à-dire, quand la tête sera chauve;) que les capres se dissiperont, (c'est-à-dire, que les cheveux seront tombés;) quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine; (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs.) &c.

Du temps qui périt fans ceffe
Saififfons donc les momens:
Poffédons avec fageffe,
Goûtons fans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneffe
Donnent les Cieux indulgens,

Que les plaifirs de la table,
Les entretiens amufans,
Prolongent pour nous le temps;
Et qu'une compagne aimable
M'infpire un amour durable,
Sans trop régner fur mes fens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deftins accordé;

TEXTE.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de fe réjouir dans fes œuvres, & que c'eft là fon partage; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir?.... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaifir à fon cœur avec le fruit de fes travaux? cela même eft de DIEU. J'ai donc cru qu'il eft bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouiffe gaiement du fruit de fon travail pendant fa vie; car c'eft-là fa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richeffes, & pouvoir d'en jouir, c'eft un don de DIEU..... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de fe réjouir & de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie: Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez felon les voies de votre cœur & de vos yeux, mais fongez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous..... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouiffez de la vie avec la femme que vous aimez..... car c'eft-là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce fous le foleil.

Sur ces biens, fur leur ufage
Ton vrai bonheur eft fondé :
Qu'ils foient poffédés du fage,
Sans qu'il en foit poffédé.

Ufez, n'abufez point, ne foyez point en proie
Aux défirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, & le rire eft trompeur.

DIEU nous donna des biens, il veut qu'on en jouiffe;
Mais n'oubliez jamais leur caufe & leur auteur;
Et lorfque vous goûtez fa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier fa juftice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne penfez qu'à fes lois, car c'eft-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger fur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auftère;
La fageffe atrabilaire
Nous irrite & n'inftruit pas.
C'eft à la vertu de plaire:
Le vice a bien moins d'appas.

TEXTE.

Réjouiffez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneffe; que votre cœur foit dans l'alégreffe, &c..... Craignez DIEU, obfervez fes lois, car c'eft-là le tout de l'homme.

Ne foyez pas plus jufte & plus fage qu'il ne faut, de peur d'être ftupide. Il eft bon de foutenir le jufte, mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eft pas. Il n'y a point de jufte fur la terre qui ne pèche, &c.....

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refuſez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaiſſance:
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Laiſſez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue eſt indiſcrète & leurs yeux ſont jaloux.
De leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire.
DIEU vous voit, il ſuffit; qu'il règne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étendue;
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vue:
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-dire, faites également du bien à tout le monde, &c.... Ne faites point attention aux choſes qui ſe diſent de vous. DIEU vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

AVERTISSEMENT.

APRÈS avoir donné le précis de l'Eccléſiaſte, qui eſt l'ouvrage le plus philoſophique de l'ancienne Aſie, voici le précis du Cantique des Cantiques ; c'eſt le poëme le plus tendre, & même le ſeul de ce genre qui nous ſoit reſté de ces temps reculés. Tout y reſpire une ſimplicité de mœurs, qui ſeule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une eſquiſſe de la poëſie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui ſe mêlent quelquefois au dialogue des deux perſonnages. Les deux interlocuteurs ſont le *Chaton* & la *Sulamite*. *Chaton* eſt le mot hébreu, qui ſignifie l'amant ou le fiancé ; la *Sulamite* eſt le nom propre de la fiancée. Pluſieurs ſavans hommes ont attribué cet ouvrage à *Salomon* ; mais on y voit pluſieurs verſets qui ont fait douter qu'il en puiſſe être l'auteur.

On a raſſemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conſervât tout l'eſprit. Les répétitions & le déſordre, qui étaient peut-être un mérite dans le ſtyle oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu ſurtout ſcrupuleuſement de toucher aux ſublimes & reſpectables

allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme ; & on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses qu'en imprimant la lettre de M. *Eratou* (*) à M. *Clocpitre*, aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.

(*) Anagramme d'*Arouet*.

LETTRE

DU TRADUCTEUR DU CANTIQUE.

J'APPRENDS avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorans qui sont les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouissance de l'abbé *Têtu*, ou une chanson de l'abbé de *l'Attaignant*, imprimée dans le *Mercure galant.* Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle des *conquêtes;* ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André des arts ou des arcs & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres qu'il y à toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, & celles des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse *Nausicaa*, fille du roi *Alcinoüs*, & l'épouse du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de *Booz*, & *Lia* & *Rachel* n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine ne fesaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chansons; on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur & la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si

Si les amours respectables de l'époux & de l'épouse commencent par ces mots : *Isaguni minsichot piho Kytobem dodeka me yayin : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin*, c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris ; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris ; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'*Ezéchiel ;* vous serez scandalisés que DIEU ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excrémens humains, & qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte on mange quelquefois de la bouze de vache ; surtout que les plus vils excrémens & le bourgeois le plus fier qui achète un office sont absolument égaux aux yeux du créateur, & même aux yeux du sage ; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages & ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes seraient bien étonnés, s'ils lisaient le seizième & le vingt-troisième chapitre d'*Ezéchiel*, qu'ils n'ont jamais lus ; ils verront dans le seizième que DIEU même compare Jérusalem à une jeune fille, pauvre, malpropre, dégoûtante. *J'ai eu pitié de vous*, dit-il, *je*

vous ai fait croître comme l'herbe des champs. Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum ſuper te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & veſtivi te diſcoloribus — & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem...... ſed habens fiduciam in pulchritudine tuâ — fornicata es cum omni tranſeunti — & feciſti tibi ſimulacra maſculina, & fornicata es cum eis — & feciſti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnarum carnium — & dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.

Le vingt-troiſième chapitre eſt encore beaucoup plus fort. Ce ſont les deux ſœurs *Oolla* & *Oliba* qui ſe ſont abandonnées aux plus infames proſtitutions; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magiſtrats: *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum, & ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne feſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe? c'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'eſt enfuie des cœurs, & s'eſt réfugiée ſur les lèvres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble, ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent, & de ce qu'ils penſent; la nature eſt par-tout déguiſée, tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus

ſimple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques;* donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloïſia*, & qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait *Oliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'eſt point indécente ; elle eſt tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recherchée comme celle de *Théodore de Bèze :*

Ecce tu belliſſima,
His columbis prædita
Pætulis ocellulis,
Hinc & indè pendulis
Criſpulis cincinnulis.

J'ai eu ſurtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licencieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce paſſage, *Miſit manum ad foramen, & intremuit venter meus :* & cet autre ; *abſque eo quod intrinſecùs latet.*

Calmet même, en adoptant le ſens dans lequel *St Jérôme* entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide :*

. . . . . *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ſes paſſages. Il devait rappeler les uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens pédans de nos jours; mais le devoir d'un commentateur & celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui

autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, & qui peuvent paraître trop physiques; de même que j'ai adouci dans l'*Ecclésiaste* ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent; & ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres, n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Eglise de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très-peu de latin, parlent très-mal français, & se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

PRECIS
DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

LE CHATON.

QUE les baiſers raviſſans
De ta bouche demi-cloſe
Ont enivré tous mes ſens !
Les lys, les boutons de roſe.

TEXTE.

Qu'il me baiſe, ou qu'elle me baiſe des baiſers de ſa bouche; car vos mamelles ſont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, & votre nom eſt une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique pluſieurs grands perſonnages aient cru que c'était la *Sulamite* qui parlait dans ces deux premiers verſets; cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche de *Chaton*. De plus la comparaiſon des mamelles avec les grappes de raiſin & avec du vin ſe trouve pluſieurs fois dans le cantique, & c'eſt toujours le *Chaton* qui parle. Les hébraïſans diſent que le terme qui répond à mamelle eſt d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace: *tetons* eſt trop peu grave; *ſein* eſt trop vague. Les ſavans croient qu'il eſt difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

De tes deux globes naiſſans
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfeſans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor eſt parfumée:
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondiſſantes
Ont moins de légèreté;
Les colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime;
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant:
Lui ſeul il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés au char de *Pharaon*. Ah que vous êtes belle! vos yeux ſont comme des yeux de colombe.

Je ſuis noire, mais je ſuis belle comme les tabernacles de *Cédar*, & comme les peliſſes de *Salomon*.... Ne conſidérez pas que je ſuis trop brune, car c'eſt le ſoleil qui m'a hâlée. Mes parens m'ont fait garder les vignes; hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles ſemblent prouver que la *Sulamite* eſt une bergère, une villageoiſe, qui dit naïvement qu'elle ſe croit belle comme les tapiſſeries du roi, & que par conſéquent ce cantique n'eſt pas l'épithalame de *Salomon* & d'une fille du roi d'Egypte, comme d'illuſtres commentateurs l'ont dit. Les princeſſes égyptiennes n'étaient pas noires, & ne gardaient pas les vignes.

De mes parens la févère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur:
Le vendangeur en était affez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Rends juftice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans fon palais
A cent femmes, cent maîtreffes,
Seul objet de leurs tendreffes,
Et feul but de tous leurs traits.
Mille autres font renfermées
Dans ce palais des plaifirs,
Et briguent par leurs foupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poffède que toi:
Mais ce férail d'un grand roi,
Ces compagnes de fa couche,

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux..... Il y a foixante reines, quatre-vingts concubines & de jeunes filles fans nombre. Tu es feule

REMARQUE.

Ces foixante reines & ces quatre-vingts concubines ont fait penfer à plufieurs commentateurs que ce n'eft pas *Salomon* qui compofa ce cantique, puifque *Salomon* avait fept cents femmes & trois cents concubines, felon le texte facré. Peut-être n'avait-il alors que foixante femmes. Il fe peut auffi que l'auteur parle ici d'un autre roi que *Salomon*. Les commentateurs, qui ne croient pas que le *Cantique des Cantiques* foit de ce roi

S 4

Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli?
Leur éclat s'en eſt terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées,
Elle eſt plus belle que nous!

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi; je languis, je me pâme;
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe;
Qu'en s'endormant de moi-même il diſpoſe;

TEXTE.

ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

juif, prétendent qu'il n'eſt guère vraiſemblable que *Salomon* diſe à ſa bien-aimée: Tu es plus belle que toutes les maîtreſſes du roi. C'eſt une expreſſion qui ſemble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il eſt d'uſage parmi nous d'appeler une femme *ma reine*. Cependant il eſt tout auſſi naturel que *Salomon* diſe à ſa nouvelle femme: Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtreſſes.

Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon réveil.

Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours;
Je me lève avant l'aurore,
Je me demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Eveillez-vous mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante.
Ah! je l'entends, j'entends ſa voix touchante;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi!
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.

TEXTE.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrte, il demeurera entre mes mamelles...... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, & que ſa main droite m'embraſſe.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Des regrets ſont le partage
De mes ſens déſeſpérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles ;
Adouciſſez ma douleur ;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel Dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaînes.
Nous partageons votre joie & vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ſa main par le trou, & mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

REMARQUE.

La *Sulamite* dit enſuite qu'elle a cherché ſon *Chaton* aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouſe de *Salomon*.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains :
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre ;
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'ivoire,
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire ;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je feſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes ? &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, choiſi entre mille ; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux, lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates, ſa poitrine eſt comme un ivoire marqueté de ſaphirs, &c.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé ? nous l'irons chercher avec vous.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps est un bien précieux!
Tout le consume, & l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits;
Dans les bons vins que votre ame se noie;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.

TEXTE.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées..... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas..... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit: Je monterai sur le palmier, & j'en prendrai les fruits; car vos mamelles sont comme des grappes de raisin, &c.

J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis.

REMARQUE.

C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son vin pur; on le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux ;
Prenons soin de leur culture ;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure ;
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville.
Le village est plus tranquille ;
Et la nature & l'amour
L'ont choisi pour leur asile.

TEXTE.

LA SULAMITE.

Je suis à mon bien-aimé, & son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes: c'est là que je vous donnerai mes mamelles.

FIN.

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE,

OU LES AMOURS *DE ROBERT COVELLE.*

POEME HEROIQUE

avec des Notes instructives.

Publié en 1768.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a fait un crime à M. de *Voltaire* d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient aussi trouvé *Boileau* un homme bien abominable.

M. de *Voltaire* avait acheté fort cher une petite maison auprès de Genève, & il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défense d'appeler son frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de grosses injures. Cependant le produit de ses ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son séjour avait rendu à la ville de Genève en Europe, la célébrité que deux siècles auparavant le picard *Jéhan Chauvin* lui avait donnée, & qu'elle avait perdue, depuis que la théologie avait passé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames genevoises, & avait formé plusieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de *Servet*, d'*Antoine* & *Michel Chaudron* avaient été jusqu'alors les seuls spectacles permis par le consistoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de son côté.

D'ailleurs, ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; & ce qui prouve que M. de *Voltaire* avait raifon, c'eft que bientôt après, la laffitude des troubles amena une efpèce de paix.

L'hiftoire de *Robert Covelle* eft très-vraie. Les prêtres genevois avaient l'infolence d'appeler à leur tribunal les citoyens & citoyennes accufés du crime de fornication, & les obligeaient de recevoir leur fentence à genoux : c'était rendre un fervice important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. *Rouffeau* eft traité dans ce poëme avec trop de dureté, fans doute ; mais M. *Rouffeau* accufait publiquement M. de *Voltaire* d'être un athée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de *Voltaire* n'avait pas mis fon nom, cherchait à attirer la perfécution fur lui, & mettait en même temps à la tête de fes perfécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la perfécution, & qui, dans ce temps-là même, prenait contre les prêtres le parti de J. J.

M. de *Voltaire* vivait dans un pays où des lois barbares, établies contre la liberté de penfer dans les fiècles d'ignorance, n'étaient pas encore abolies. De telles accufations étaient donc un véritable crime, & elles doivent paraître plus

odieuſes encore, lorſque l'on ſonge que l'accuſateur lui-même avait imprimé des choſes plus hardies que celles qu'il reprochait à ſon ennemi; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui diſait la meſſe pour de l'argent, ſans y croire; & qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait développé en proſe ſérieuſe cette épigramme de *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

..... Oui, je voudrais connaître,
Toucher au doigt, ſentir la vérité.
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre:
Offrez à Dieu votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de *Voltaire* n'eſt-elle pas excuſable? Il eût dû plaindre M. *Rouſſeau:* mais un homme qui dans ſon malheur calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui feſaient une cauſe commune avec lui, pouvait auſſi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. *Rouſſeau*, on ne trouve ici que des plaiſanteries. La manière dont milord *Abington* reſſuſcite *Catherine* eſt une ſorte de reproche aux genevois d'aimer trop l'argent; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitans de toutes les villes purement commerçantes, n'eſt-il pas fondé? Tout homme qui,

ayant le néceſſaire, & un patrimoine ſuffiſant à laiſſer à ſes enfans, ſe dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent? s'occupe-t-on toute ſa vie ſans néceſſité d'une choſe qu'on n'aime point? le déſintéreſſement qu'affecte un homme qui s'eſt livré long-temps au ſoin de s'enrichir ne peut être que de l'hypocriſie.

PROLOGUE.

ON a si mal imprimé quelques chants de ce poëme; nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différens journaux; on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons, que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens & des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissentions présentes de Genève, mise en vers par un jeune franc-comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres, qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les pièces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentimens erronés sur la grace prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, & jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question, pour faire imprimer contre lui de petits avertissemens scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins & éclairés, qui abondent dans notre province. Nous ne nous flattons pas que le sieur d'*Hémeri* (*) & le nommé *Bruyset Ponthus*, marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux, pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le singe de *Nicolet*, les romans nouveaux, les actions des

(*) Inspecteur de police & de la librairie de Paris.

fermes & les actrices de l'opéra fixent l'attention de Paris avec tant d'empire, que perſonne n'y ſait, ni ſe ſoucie de ſavoir ce qui ſe paſſe au grand Caire, à Conſtantinople, à Moſcou & à Genève. Mais nous eſpérons d'être lus des beaux eſprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons ſuiſſes, de M. l'abbé de St *Gall*, de M. l'évêque d'Annecy & de ſon chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, &c. &c. &c. *Contenti paucis lectoribus.*

Nous avons ſuivi la nouvelle orthographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conſervant celles qui marquent l'étymologie des mots. Il nous a paru prodigieuſement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas diſtinguer les *Français* de St *François d'Aſſiſe:* de ne pas écrire anglais & écoſſais par un *a*, comme on orthographie *portugais*. Il nous ſemble palpable que, quand on prononce *j'aimais*, *je feſais*, *je plaiſais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il eſt tout à fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots & de ne pas orthographier de même ce qu'on prononce abſolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui ſuivent encore l'ancienne routine, c'eſt qu'ils compoſent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre où le mot *Français* eſt imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, & que je ne le lis point.

J'en dis autant à *le Breton*, imprimeur de l'almanach royal: je ne lui payerai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la groſſièreté de dire que M. le préſident... M. le conſeiller... demeure dans

le *cul de ſac* de Menard, dans le *cul de ſac* des blancs Manteaux, dans le *cul de ſac* de l'Orangerie. Juſqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie !

Hodieque manent veſtigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave préſident demeure dans un cul? paſſe encore pour *Fréron :* on peut habiter dans le lieu de ſa naiſſance; (*) mais un préſident, un conſeiller! fi! M. *le Breton;* corrigez-vous, ſervez-vous du mot *impaſſe* qui eſt le mot propre; l'expreſſion ancienne eſt *impaſſe*. Feu mon couſin *Guillaume Vadé*, de l'académie de Beſançon, vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs ſottiſes; ils les laiſſent ſubſiſter, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. *le Breton*, qui avez du génie, comment, dans le ſeul ouvrage où un illuſtre académicien dit que la vérité ſe trouve, pouvez-vous gliſſer une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un ſi profond reſpect? Par Notre-Dame, M. *le Breton*, je vous attends à l'année 1769 !

(*) Voyez *Le pauvre diable*, ouvrage en vers aiſés, de feu mon couſin *Vadé :*

Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine, &c.

PREMIER POST-SCRIPT,

A André Prault, Libraire, quai des Augustins.

MONSIEUR *André Prault*, vous avertissez le public, dans l'Avant-coureur, N° 9, du lundi, 29 février 1768, que M. *le Franc de Pompignan* ayant magnifiquement & superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez offerts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze, puis à dix; enfin vous les cédez pour huit francs, & vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appeliez jamais *cul de lampe* les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cul, ni d'un cul à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND POST-SCRIPT,

A M. Panckouke.

ET vous, M. *Panckouke*, qui avez offert par souscription le recueil de l'Année littéraire de maître *Aliboron* dit *Fréron*, à dix sous le volume relié, sachez que cela est trop cher : deux sous & demi, s'il vous

plaît, M. *Panckouke*, & je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre *Cicéron* & *Quintilien*. Je me forme une assez belle bibliothèque dont je parlerai incessamment au roi ; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POST-SCRIPT,

Au même.

JE ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaises in-4° comme un ouvrage de bénédictin, avec estampes, fleurons & point de culs de lampe. De quoi vous avisez-vous ? On aime assez les estampes dans ce siècle ; mais pour les gros recueils, personne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe ? Les plaines de Beauce ne pourraient pas les contenir : & n'était le grand usage qu'on en fait dans votre ville au haut des maisons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne savent pas lire. La rage de mettre du noir sur du blanc, comme dit *Sady*, le *Scribendi cacoethes*, comme dit *Horace*, est une maladie dont j'ai été attaqué & dont je veux absolument me guérir ; tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins, en fait de belles lettres, au siècle de *Louis XIV*.

M. d'*Aquin*, que j'aime & que j'estime, a célébré, à mon exemple, le siècle présent, comme j'ai broché le passé : il a fait un relevé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues &

quinze joueurs de violon, Mlle *Petit-pas*, Mlle *Pélissier*, Mlle *Chevalier*, M. *Cahusac*, plusieurs basses-tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talens sont fort agréables, & les jeunes gens comme moi en sont fort épris. Mais peut-être le siècle des *Condé*, des *Turenne*, des *Luxembourg*, des *Colbert*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*, des *Molière*, des *la Fontaine* avait-il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, & je m'en rapporte à M. d'*Aquin*.

LA
GUERRE CIVILE
DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUTEUR fublime, inégal & bavard, (*a*)
Toi qui chantas le rat & la grenouille,
Daigneras-tu m'inftruire dans ton art?
Póliras-tu les vers que je barbouille?
O Taffoni! (*b*) plus long dans tes difcours,
De vers prodigue & d'efprit fort avare,
Me faudra-t-il, dans mon deffein bizarre,
De tes langueurs implorer le fecours?
Grand Nicolas, (*c*) de Juvénal émule,
Peintre des mœurs, furtout du ridicule,
Ton ftyle pur aurait pu me tenter;
Il eft trop beau, je ne puis l'imiter.
A fon génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, & n'invoquons perfonne.
Au pied d'un mont (*d*) que les temps ont pelé,
Sur le rivage où, roulant fa belle onde,
Le Rhône échappe à fa prifon profonde,
Et court au loin par la Saône appelé,
On voit briller la cité genevoife,
Noble cité, riche, (*e*) fière & fournoife.
On y calcule & jamais on n'y rit.
L'art de Barême eft le feul qui fleurit: (*f*)

On hait le bal, on hait la comédie.
Du grand Rameau l'on ignore les airs:
Pour tout plaisir Genève psalmodie
Du bon David les antiques concerts,
Croyant que DIEU se plaît aux mauvais vers: (g)
Des prédicans la morne & dure espèce
Sur tous les fronts à gravé la tristesse.

C'est en ces lieux que maître Jean Calvin
Savant picard, opiniâtre & vain,
De Paul apôtre impudent interprète,
Disait aux gens que la vertu parfaite
Est inutile au salut du chrétien,
Que DIEU fait tout, & l'honnête homme rien.
Ses successeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme & très-mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis;
Il prétendait que DIEU nous laisse faire,
Qu'il va donnant châtiment ou salaire
Aux actions, sans gêner les esprits.
Ses sentimens étaient assez suivis
Par la jeunesse aux nouveautés encline.
Robert Covelle, au sortir d'un sermon
Qu'avait prêché l'insipide Brognon, (h)
Grand défenseur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laissait voir un grand tiers de teton
Rebondissant sous sa mince étamine.
Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaissez le beau Robert Covelle,
Son large nez, son ardente prunelle,

Son front altier, ſes jarrets bien diſpos,
Et tout l'eſprit qui brille en ſes propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à ſa pucelle:
Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à ſon ſot auditoire
Que l'homme eſt faible, & qu'un pauvre pécheur
Ne fit jamais une œuvre méritoire?
J'en veux faire une; il dit, & dans l'inſtant,
O Catherine! il vous fait un enfant.
Ainſi Neptune, en rencontrant Phillire,
Ou Jupiter, voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le temps de leur martyre;
Ainſi David, vainqueur du Philiſtin,
Vit Betzabée, & lui planta ſoudain,
Sans ſoupirer, dans ſon pudique ſein
Un Salomon & toute ſon engeance;
Ainſi Covelle en ſes amours commence;
Ainſi les rois, les héros & les Dieux
En ont agi ; le temps eſt précieux.

Bientôt Catin, dans ſa taille arrondie,
Manifeſta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert;
Et le ſcandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs genevois
Du vieux picard ; (*i*) on conſulta les lois,
On convoqua le ſacré conſiſtoire.
Trente pedans en robe courte & noire
Dans leur taudis vont ſiéger après boire;
Prêts à dicter leur arrêt ſolennel.
Ce n'était pas le ſénat immortel

Qui s'affemblait fur la voûte éthérée,
Pour juger Mars avec fa Cythérée, (*k*)
Surpris tous deux l'un fur l'autre étendus,
Tout palpitans, & s'embraffant tous nus.
La Catherine avait caché fes charmes;
Covelle auffi, de peur d'humilier
Le Sanhédrin trop prompt à l'envier,
Cache avec foin fes redoutables armes.

Du noir fénat le grave directeur
Eft Jean Vernet, (*l*) de maint volume auteur;
Le vieux Vernet, ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans fa jeuneffe il a lu les faints pères,
Se croit favant, affecte un air dévot.
Broun eft moins fat, & Néedham eft moins fot. (*m*)
Les deux amans devant lui comparaiffent.
A ces objets, à ces péchés charmans,
Dans fa vieille ame en tumulte renaiffent
Les fouvenirs des tendres paffe-temps
Qu'avec Javotte il eut dans fon printemps.
Il interroge; & fa rare prudence
Pèfe à loifir fur chaque circonftance,
Le lieu, le temps, le nombre, la façon.
L'amour, dit-il, eft l'œuvre du démon.
Gardez-vous bien de la perfévérance,
Et dites-moi fi les tendres défirs
Ont fubfifté par delà les plaifirs.

Catin fubit fon interrogatoire,
Modeftement jaloufe de fa gloire,
Non fans rougir; car l'aimable pudeur
Eft fur fon front comme elle eft dans fon cœur.

Elle dit tout, rend tout clair & palpable,
Et fait ferment que fon amant aimable
Eft toujours gai, devant, durant, après.
Vernet, content de ces aveux difcrets,
Va prononcer la divine fentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux....
A genoux moi!... *vous-même*.... Qui? moi!... *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiffance.
Covelle alors, à fa mâle éloquence
Donnant l'effor & ranimant fon feu,
Dit: »Je fléchis les genoux devant DIEU,
» Non devant l'homme, & jamais ma patrie
» A mon grand nom ne pourra reprocher
» Tant de baffeffe & tant d'idolâtrie.
» J'aimerais mieux périr fur le bûcher
» Qui de Servet à confumé la vie;
» J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
» Avec Chauffon (*n*) & tant d'autres élus,
» Que m'avilir à rendre à mes femblables
» Un culte infame & des honneurs coupables.
» J'ignore encor tout ce que votre efprit
» Peut en fecret penfer de JESUS-CHRIST; (*o*)
» Mais il fut jufte & ne fut point févère.
» JESUS fit grace à la femme adultère;
» Il dédaigna de tenir à fes pieds
» Ses doux appas de honte humiliés.
» Et vous, pédans, cuiftres de l'évangile,
» Qui prétendez remplacer en fierté
» Ce qui chez vous manque en autorité,
» Nouveaux venus, troupe vaine & futile,
» Vous oferiez exiger un honneur
» Que refufa JESUS-CHRIST mon Sauveur!

» Tremblez, cessez d'insulter votre maître....
» Tu veux parler, tais-toi, Vernet ... Peut-être
» Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard,
» Trente prélats, tous dignes de la hart,
» Pour exalter leur sacré caractère,
» Firent fesser Louis le débonnaire, (*p*)
» Sur un cilice étendu devant eux.
» Louis était plus bête que pieux.
» La discipline en ces jours odieux
» Etait d'usage, & nous venait du Tibre.
» C'était un temps de sottise & d'erreur.
» Ce temps n'est plus; & si ce deshonneur
» A commencé par un vil empereur,
» Il finira par un citoyen libre.» (1)

A ce discours, tous les bons citadins,
Pressés en foule à la porte applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Battaient des pieds & claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux discours diffus
Contre Verrès, Antoine & Cétégus, (*q*)
Ses tours nombreux, son éloquente emphase;
Et les grands mots qui terminaient sa phrase,
Tel de plaisir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie,
Quand l'*Ecossaise* abandonnait en proie,
Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron, (*r*) diffamé par la ville,
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent soudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenseur des droits du genre humain.

Chacun

Chacun embraſſe & Robert & Catin;
Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui, de leurs droits jaloux,
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, & parler de genoux.
Ami lecteur, il eſt dans cette ville
De magiſtrats un ſénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces ſénateurs, de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, & ſont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuſe
Environner leur marche faſtueuſe;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius & les Cincinnatus.
Pour tout éclat une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule & retombe en anneaux;
Cette crinière a deux pendans égaux,
De la juſtice emblême reſpectable.
Leur col eſt roide; & leur front vénérable
N'a jamais ſu pencher d'aucun côté,
Signe d'eſprit, & preuve d'équité.
Les deux partis devant eux ſe préſentent,
Plaident leur cauſe, inſiſtent, argumentent:
De leurs clameurs le tribunal mugit;
Et plus on parle, & moins on s'éclaircit.
L'un ſe prévaut de la ſainte écriture;
L'autre en appelle aux lois de la nature;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour appuyer le droit & la raiſon.
Dans le ſénat il était un Caton,

Paul Galatin, fyndic de cette année,
Qui crut l'affaire en ces mots terminée.
» Vos différens pourraient s'accommoder.
» Vous avez tous l'art de perfuader.
» Les citoyens & l'éloquent Covelle
» Ont leurs raifons... les vôtres ont du poids...
» C'eft ce qui fait... l'objet de la querelle...
» Nous en pourrons parler une autre fois...
» Car... en effet... il eft bon qu'on s'entende....
» Il faut favoir ce que chacun demande....
» De tout état l'Eglife eft le foutien...
» On doit furtout penfer au... citoyen....
» Les blés font chers & la difette eft grande.
» Allons dîner... les genoux n'y font rien. »(s)
A ce difcours, à cet arrêt fuprême,
Digne en tout fens de Thémis elle-même,
Les deux partis également flattés,
Egalement l'un & l'autre irrités,
Sont réfolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle & fes amours?
Des bons bourgeois le bras les favorife;
Mais les bourgeois font un faible fecours
Quand il s'agit de combattre l'Eglife.
Leur premier feu bientôt fe ralentit,
Et pour l'éteindre un dimanche fuffit.
Au cabaret on eft fier, intrépide;
Mais au fermon qu'on eft fot & timide!
Qui parle feul a raifon trop fouvent.
Sans rien rifquer fa voix peut nous confondre.
Un temps viendra qu'on pourra lui répondre;
Ce temps eft proche, & fera fort plaifant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*a*) HOMERE, qui a fait le combat des grenouilles & des rats.

(*b*) L'auteur de la Secchia rapita, ou de la terrible guerre entre Bologne & Modène, pour un seau d'eau.

(*c*) *Nicolas Boileau.*

(*d*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*e*) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cents mille livres de rentes sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or & l'argent: on y poussait autrefois des argumens théologiques.

(*f*) Auteur des comptes-faits.

(*g*) Ces vers sont dignes de la musique; on y chante les commandemens de DIEU sur l'air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

(*h*) Prédicant génevois.

(*i*) *Calvin*, chanoine de Noyon.

(*k*) Le soleil, comme on sait, découvrit *Vénus* couchée avec *Mars*, & *Vulcain* porta sa plainte au consistoire de là-haut.

(*l*) *Vernet*, professeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ses lettres originales, par lesquelles il pria l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* de le gratifier de l'édition, & de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé & se jeta dans la politique.

(*m*) *Brown*, prédicant écossais, qui a écrit des sottises & des injures, de compagnie avec *Vernet*. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur, sans être prié; & c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. *Néedham* est un jésuite irlandais, imbecille, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque temps dans la chimère, & quelques philosophes même ont bâti ce systême sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule.

Voyez une note des éditeurs sur Néedham, volume de *Physique.*

(*n*) *Chauſſon*, fameux partiſan d'*Alcibiade*, d'*Alexandre*, de *Jules-Céſar*, de *Giton*, de *Desfontaines*, de *l'âne littéraire*, brûlé chez les Velches, au dix-ſeptième ſiècle.

(*o*) Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. Jamais *Vernet* n'a ſigné que JESUS eſt DIEU conſubſtantiel à DIEU le père. A l'égard de l'Eſprit, il n'en parle pas.

(*p*) Voyez l'hiſtoire de l'Empire & de France.

(*q*) *Cetegus*, complice de *Catilina*.

(*r*) Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, était à la première repréſentation de l'Ecoſſaiſe. Il fut hué pendant toute la pièce, & reconduit chez lui par le public avec des huées.

(*s*) C'eſt le refrain d'une chanſon grivoiſe, *&* *lon*, *lan*, *la*, *les genoux n'y ſont rien*.

(*t*) Il eſt très-vrai que les miniſtres citèrent à *Covelle* l'exemple de *Louis le débonnaire* ou *le faible*, & qu'il leur fit cette réponſe.

CHANT SECOND.

QUAND deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,
Plus de tendresse & plus d'honnêteté;
Chaque cerveau, dans sa moëlle infecté,
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs,
Fesant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire,
Verse à la ronde, & se fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer son voisin.

Des prédicans le bataillon divin,
Ivre d'orgueil & du pouvoir suprême,
Avait déjà prononcé l'anathême;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de DIEU. Genève imite Rome,
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle & ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Eglise:
On en fait trop; on lit l'Esprit des lois.
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche, & le discret Clavière
Vont envoyer, d'une commune voix,
Les prédicans prêcher dans la rivière.

On s'y difpofe, & le vaillant Rodon
Saifit déjà le fot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;
Il le foulève, ainfi qu'on vit Hercule,
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.

Mais, ô prodige! & qu'on ne croira pas,
Tel eft l'ennui dont la fage nature
Dota Brognon, que fa feule figure,
Peut affoupir, & même fans prêcher,
Tout citoyen qui l'oferait toucher.
Maître Brognon reffemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la fuivent fur les flots.
Rodon s'endort, & Pallard le fecoue;
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pafteurs étaient faifis d'effroi.
Ils criaient tous au fecours, à la loi!
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajuftant, defcend de fon grenier,
Et crie, & pleure, & fe retrouffe, & trotte,
Et porte en main Saurin (*a*) & le pfautier:
Et les enfans vont pleurant après elles;
Et les amans, donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtiffier,
D'un flot fubit inondent le quartier.
La preffe augmente, on court, on prend les armes;
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes.
Chacun penfe être à ce jour fi fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit affez mal,

Aux pieds des murs vint planter ses échelles, (*b*)
Pour tuer tout excepté les pucelles.
Dans ce fracas le sage & doux Dolot
Fait un grand signe & d'abord ne dit mot.
Il est aimé des grands & du vulgaire;
Il est poëte, il est apothicaire,
Grand philosophe, & croit en DIEU pourtant;
Simple en ses mœurs, il est toujours content,
Pourvu qu'il rime & pourvu qu'il remplisse
De ses beaux vers le Mercure de Suisse.
Dolot s'avance; & dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des visages,
On l'entoura, le désordre se tut.
» Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;
Ces mouvemens sont des convulsions;
C'est dans le foie, & surtout dans la rate
Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate,
Tous gens savans, placent les passions.
L'ame est du corps la très-humble servante;
Vous le savez, les esprits animaux
Sont fort légers, & s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante:
Consultons tous le célébre Tronchin;
Il connaît l'ame, il est grand médecin;
Il peut beaucoup dans cette épidémie. »
Tronchin sortait de son académie,
Lorsque Dolot disait ces derniers mots.
Sur son beau front siége le doux repos;
Son nez romain dès l'abord en impose;
Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître est plein d'une bonté

Qui tempérait la ſplendeur de ſa gloire.
Il va tâtant le pouls du conſiſtoire
Et du conſeil, & des plus gros bourgeois.

Sur eux à peine il a placé ſes doigts,
O de ſon art merveilleuſe puiſſance!
O vanités! ô fatale ſcience!
La fiévre augmente; un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau. (*c*)
J'ai vu ſouvent près des rives du Rhône
Un ſerviteur de Flore & de Pomone,
Par une digue arrêtant de ſes mains
Le flot bruyant qui fond ſur ſes jardins:
L'onde s'irrite, & briſant ſa barrière,
Va ravager les œillets, les jaſmins
Et des melons la couche printanière.
Telle eſt Genève; elle ne peut ſouffrir
Qu'un médecin prétende la guérir;
Chacun s'émeut, & tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec ſa mine affable:
Du genre humain voilà le ſort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère;
Et du bien même il naît encore du mal.
Lui, d'un pas grave, & d'une marche lente,
Laiſſe gronder la troupe turbulente,
Monte en carroſſe, & s'en va dans Paris
Prendre ſon rang parmi les beaux eſprits.

Genève alors eſt en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'inſulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;

On repréſente & puis on repréſente ;
A penſer creux tout bourgeois ſe tourmente ;
Un prédicant donne à l'autre un ſoufflet ;
Comme la horde à Moïſe attachée
Vit autrefois, à ſon très-grand regret,
Sédékia, prophète peu diſcret,
Qui ſouffletait le prophète Michée. (*d*)

Quand le ſoleil, ſur la fin d'un beau jour,
De ſes rayons dore encor nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout reſpire & la paix & l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils ? dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons ?
Où dormaient-ils ? quelle main ſur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes ?
Quel noir démon ſoudain trouble les airs ?
Quel bras terrible a ſoulevé les mers ?
On n'en ſait rien. Les ſavans ont beau dire
Et beau rêver ; leurs ſyſtêmes font rire :
Ainſi Genève, en ces jours pleins d'effroi,
Etait en guerre, & ſans ſavoir pourquoi.

Près d'une égliſe à Pierre conſacrée,
Très-ſale égliſe, & de Pierre abhorrée ;
Sur un vieux mur eſt un vieux monument,
Reſte maudit d'une Déeſſe antique,
Du paganiſme ouvrage fantaſtique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorſque la terre était ſans prédicans.
DIEU quelquefois permet qu'à cette idole
L'eſprit malin prête encor ſa parole.

Les Génevois consultent ce démon,
Quand par malheur ils n'ont point de sermon.
Ce diable antique est nommé l'Inconstance :
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette, exposée à tout vent,
Est à la fois son trône & son emblême ;
Cent papillons forment son diadême.
Par son pouvoir magique & décevant
Elle envoya Charles-Quint au couvent,
Jules second aux travaux de la guerre ;
Fit Amédée & moine, & pape, & rien ; (e)
Bonneval turc, (f) & Makarti chrétien. (g)
Elle est fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui son charme est un secours.
Elle a, dit-on, gouverné les amours :
S'il est ainsi, c'est gouverner la terre.
Monsieur Rillet, (h) dont l'esprit est vanté ;
Est fort dévot à cette Déité ;
Il est profond dans l'art de l'ergotisme ;
En quatre parts il vous coupe un sophisme ;
Prouve & refute, & rit d'un ris malin
De saint Thomas, de Paul & de Calvin.
Il ne fait pas grand usage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaisir on leur donne leçon,
Quand elles sont honnêtes & gentilles ;
Permet qu'on change & de fille & d'amant,
De vins, de mode & de gouvernement.
» Amis, dit-il, alors que nos pensées
Sont au droit sens tout-à-fait opposées,
Il est certain, par le raisonnement,
Que le contraire est un bon jugement ;

Et qui s'obstine à suivre ses visées
Toujours du but s'écarte ouvertement.
Pour être sage il faut être inconstant.
Qui toujours change, une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait; & la raison l'approuve.
A ma Déesse allez offrir vos vœux;
Changez toujours, & vous serez heureux. »

Ce beau discours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la Fortune,
Disait Rillet, on peut avec honneur
Prier aussi l'Inconstance sa sœur.
Un peuple entier suit avec alégresse
Rillet qui vole aux pieds de la Déesse.
On s'agenouille, on tourne à son autel.
La Déité, tournant comme eux sans cesse,
Dicte en ces mots son arrêt solennel:

» Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
» Mon favori, qui devers Neuchatel,
» Par passe-temps, fait aujourd'hui ses pâques. (*i*)
» C'est le soutien de mon culte éternel.
» Toujours il tourne, & jamais ne rencontre;
» Il vous soutient & le pour & le contre
» Avec un front de pudeur dépouillé.
» Cet étourdi souvent a barbouillé
» De plats romans, de fades comédies,
» Des opéra, de minces mélodies:
» Puis il condamne en style entortillé
» Les opéra, les romans, les spectacles.
» Il vous dira qu'il n'est point de miracles;
» Mais qu'à Venise il en a fait jadis.
» Il se connaît finement en amis;

» Il les embrasse & pour jamais les quitte.
» L'ingratitude est son premier mérite.
» Par grandeur d'ame il hait ses bienfaiteurs :
» Versez sur lui les plus nobles faveurs,
» Il frémira qu'un homme ait la puissance,
» La volonté, la coupable impudence
» De l'avilir en lui fesant du bien.
» Il tient beaucoup du naturel d'un chien:
» Il jappe & fuit, & mord qui le caresse.
» Ce qui surtout me plaît & m'intéresse,
» C'est que de secte il a changé trois fois
» En peu de temps, pour faire un meilleur choix.
» Allez, volez, Catherine, Covelle,
» Dans votre guerre engagez mon héros;
» Le Dieu du lac vous attend sur ses flots.
» En vain mon sort est d'aimer les tempêtes :
» Puisse Borée, enchaîné sur vos têtes,
» Abandonner au souffle des Zéphyrs
» Et votre barque & vos charmans plaisirs !
» Soyez toujours amoureux & fidèles,
» Et jouissans. C'est sans doute un souhait
» Que jusqu'ici je n'avais jamais fait;
» Je ne voulais que des amours nouvelles ;
» Mais ma nature étant le changement,
» Pour votre bien je change en ce moment.
» Je veux enfin qu'il soit dans mon empire
» Un couple heureux sans infidélité,
» Qui toujours aime & qui toujours désire.
» On l'ira voir un jour par rareté.
» Je veux donner, moi, qui suis l'Inconstance,
» Ce rare exemple ; il est sans conséquence ;
» J'empêcherai qu'il ne soit imité.

„ Je suis vrai pape, & je donne dispense,
„ Sans déroger à ma légèreté.
„ Ne doutez point de ma divinité.
„ Mon vatican, mon église est en France. „
Disant ces mots la Déesse bénit
Les deux amans, & le peuple applaudit.

A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine
Vers la girouette avancèrent tous deux,
En se donnant des baisers amoureux.
Leur tendre flamme en était augmentée;
Et la girouette un moment arrêtée
Ne tourna point, & se fixa pour eux.

Les deux amans sont prêts pour le voyage.
Un peuple entier les conduit au rivage;
Le vaisseau part. Zéphyre & les Amours
Sont à la poupe & dirigent son cours,
Enflent la voile, & d'un battement d'aile
Vont caressant Catherine & Covelle.
Tels, en allant se coucher à Paphos,
Mars & Vénus ont vogué sur les flots;
Tels Amphitrite & le puissant Nérée
Ont fait l'amour sur la mer azurée.

Les bons bourgeois au rivage assemblés
Suivaient de l'œil ce couple si fidèle:
On n'entendait que les cris redoublés
De liberté, de Catin, de Covelle.

Parmi la foule il était un savant
Qui sur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais présage
De ce tumulte & de ce beau voyage.

Messieurs, dit-il, je suis vieux, & j'ai vu
Dans ce pays bon nombre de sottises :
Je fus soldat, prédicant & cocu ;
Je fus témoin des plus terribles crises :
Mon bisaïeul a vu mourir Calvin ;
J'aime Covelle, & surtout sa Catin ;
Elle est charmante, & je sais qu'elle brille
Par son esprit comme par ses attraits :
Mais, croyez-moi, si vous aimez la paix,
Allez souper avec madame Oudrille.
Notre savant, ayant ainsi parlé,
Fut du public impudemment sifflé.
Il n'en tint compte. Il répétait sans cesse
Madame Oudrille... on l'entoure, on le presse :
Chacun riait des discours du barbon ;
Et cependant lui seul avait raison.

NOTES ET VARIANTE

DU SECOND CHANT.

(*a*) LES sermons de *Saurin*, prédicant à la Haie, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à milord *Portland*, en faveur d'une fille ; ce qui déplut fort au *Portland*, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(*b*) L'escalade de Genève, le 12 décembre 1602.

(*c*) LES Génevois tombent en frénésie,
Dans le Sénat & dans la bourgeoisie ;
Bientôt le mal devient contagieux :
L'un tord le bras, l'autre roule les yeux ;
Un autre écume, & tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable.
Jamais son art ne parut plus fatal :
Qui veut guérir fait souvent bien du mal.
Lui, d'un pas grave, &c.

(*d*) Voyez les Paralipomènes, chap. 18, verf. 23. Or *Sédékia*, fils de *Kanaa*, s'approcha de *Michée*, lui donna un foufflet, & lui dit: Par où l'efprit du Seigneur a-t-il paffé pour aller de ma main à ta joue? (& felon la Vulgate, de toi à moi.)

(*e*) *Amédée*, duc de favoie, retiré à Ripaille, devenu anti-pape.

(*f*) Le comte de *Bonneval*, général en Allemagne, & bacha en turquie, fous le nom d'*Ofman*.

(*g*) L'Abbé *Makarti*, irlandais, prieur en Bretagne, fodomifte, fimoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on fait, à l'auteur de ce grave poëme, 2000 livres, avec lefquelles il s'alla faire circoncire. Il a rechriftianifé depuis, & eft mort à Lisbonne.

(*h*) Celui que l'auteur défigne par le nom de *Rillet*, eft en effet un homme d'efprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

(*i*) *Jean-Jacques Rouffeau* communiait en effet alors dans le village de Moutiers-Travers, diocèfe de Neuchatel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit *qu'il pleurait de joie à cette fainte cérémonie*. Le lendemain il écrivit une lettre fanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très-mal communié; le furlendemain il fut lapidé par les petits garçons, & ne communia plus. Il avait commencé par fe faire papifte à Turin, puis il fe refit calvinifte à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait pourfuivre au confiftoire de Genève, pour avoir fait jouer la comédie fur terre de France, dans fon château, à deux lieues de Genève; puis il écrivit contre M. d'*Alembert*, en faveur des prédicans de Genève; puis il écrivit contre les prédicans de Genève, & imprima qu'ils étaient tous des fripons, auffi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'Encyclopédie, auxquels il avait de très-grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. *Hume*, fon protecteur, qui le mena en Angleterre, & qui épuifa fon crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui; *premier foufflet*, dit-il, *fur la joue de mon protecteur*, *fecond foufflet*, *troifième foufflet*: apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

CHANT TROISIEME.

QUAND ſur le dos de ce lac argenté,
Le beau Robert & ſa tendre maîtreſſe
Voguaient en paix, & ſavouraient l'ivreſſe
Des doux déſirs & de la volupté,
Quand le Sylvain, la Driade attentive
D'un pas léger accouraient ſur la rive,
Lorſque Protée & les Nymphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorſque Triton careſſait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rouſſeau
Chez qui Robert allait en ambaſſade?
Dans un vallon fort bien nommé *Travers*
S'élève un mont, vrai ſéjour des hivers:
Son front altier ſe perd dans les nuages;
Ses fondemens ſont aux creux des enfers.
Au pied du mont ſont des antres ſauvages
Du Dieu du jour ignorés à jamais;
C'eſt de Rouſſeau le digne & noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel;
Il fuit le monde, & craint de voir le ciel.
Et cependant ſa triſte & vilaine ame
Du Dieu d'amour a reſſenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer ſon ennui
Une beauté digne en effet de lui.
L'infame vieille avait pour nom Vachine;
C'eſt ſa Circé, ſa Didon, ſon Alcine.

L'averſion

L'averſion pour la terre & les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.

Notre euménide avait alors en tête
De diriger la foudre & la tempête
Devers Genève. Ainſi l'on vit Junon,
Du haut des airs, terrible & forcenée,
Perſécuter les reſtes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rouſſeau renverſé ſur le ſein,
Le ſein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble deſſein
De ſubmerger ſa petite patrie.
Il déteſtait ſa ville de Calvin,
Hélas! pourquoi? c'eſt qu'il l'avait chérie.

Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée entouré de glaçons
Eſt accouru du pays des Lapons.
Les Aquilons arrivent de Scythie;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où ſe pétrit le bitume & le ſoufre,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux, dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugiſſent,
Les vents, la grêle & la foudre s'uniſſent:
Le jour s'enfuit; le Rhône épouvanté,
Vers Saint-Maurice (1) eſt déjà remonté.
Des flots d'écume élancés dans les airs,
De cent débris ſes deux bords ſont couverts.
Des vieux ſapins les ondoyantes cimes
Dans leurs rameaux engoufrent tous les vents,
Et de leur chute écraſent les paſſans:

Un foudre tombe, un autre se rallume :
Du feu du ciel on connaît la coutume ;
Il va frapper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'est toujours sur les murs de l'Eglise
Qu'il est tombé ; tant DIEU la favorise,
Tant il prend soin d'éprouver ses élus.

Les deux amans, au gré des flots émus,
Sont transportés au séjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre.
De tous côtés entourés de la mort ;
Aucun des deux ne pensait à son sort.
Covelle craint, mais c'était pour sa belle ;
Catin s'oublie, & tremble pour Covelle.
Robert disait aux Zéphyrs, aux Amours,
Qui conduisaient la barque tournoyante :
Dieux des amans, secourez mon amante ;
Aidez Robert à sauver ses beaux jours ;
Pompez cette eau ; bouchez-moi cette fente.
A l'aide ! à l'aide ! & la troupe charmante
Le secondait de ses doigts enfantins,
Par des efforts douloureux & trop vains.

L'affreux Borée a chassé le Zéphyre,
Un Aquilon prend en flanc le navire,
Brise la voile & casse les deux mats ;
Le timon cède & s'envole en éclats ;
La quille saute, & la barque s'entr'ouvre ;
L'onde écumante en un moment la couvre.

La tendre amante étendant ses beaux bras,
Et s'élançant vers son héros fidèle,
Disait, cher Co.... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.

Le flot l'emporte, & l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clârté terrible & renaiſſante
De cent éclairs, dont le feu paſſe & fuit,
Montre bientôt Catherine flottante,
Jouet des vents, des flots & du trépas.
Robert voyait ces malheureux appas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuiſſes rondes,
Ce ſein d'albâtre, à la merci des ondes :
Il la ſaiſit; & d'un bras vigoureux,
D'un fort jarret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine;
Pouſſe, s'avance, & cent fois repouſſé,
Plongé dans l'onde, & jamais renverſé,
Perdant ſa force, animant ſon courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.
Alors il tombe épuiſé de l'effort.
Les habitans de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu ſociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais ſont fort charitables
Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.
Aux deux amans une troupe s'avance.
Bonnet (2) accourt, Bonnet le médecin,
De qui Lauſanne admire la ſcience;
De ſon grand art il connaît tout le fin.
Aux impotans il preſcrit l'exercice;
D'après Haller il décide qu'en Suiſſe,
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce ſeul mot, Covelle ſe réveille;
Avec Bonnet il vide une bouteille,

Et puis une autre; il reprend ſon teint frais,
Il eſt plus leſte & plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas! ne pouvait boire.
De ſon amant les ſoins ſont ſuperflus;
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
Robert diſait, qui ne boit point n'eſt plus.
Lors il ſe pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de ſes clameurs,
Se pâme encor ſur la nymphe chérie,
S'étend ſur elle, &, la baignant de pleurs,
Par cent baiſers croit la rendre à la vie.
Il penſe même en cet objet charmant
Sentir encore un peu de mouvement.
A cet eſpoir en vain il s'abandonne:
Rien ne répond à ſes brûlans efforts.
Ah! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne!
Si les baiſers n'animent point les morts,
Qu'on n'a jamais reſſuſcité perſonne.
Covelle dit, hélas! s'il eſt ainſi,
C'eſt eſt donc fait, je vais mourir auſſi.
Puis il retombe; & la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.
Dans ce moment, du fond des antres creux,
Venait Rouſſeau ſuivi de ſon Armide,
Pour contempler le ravage homicide
Qu'ils excitaient ſur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui, penché ſur l'arène,
Baiſait encor les genoux de ſa reine,
Roulait les yeux & lui ſerrait la main.
Que fais-tu là? lui cria-t-il ſoudain.
Ce que je fais? mon ami, je ſuis ivre
De déſeſpoir & de très-mauvais vin.

Catin n'eſt plus: j'ai le malheur de vivre;
J'en ſuis honteux; adieu, je vais la ſuivre.
Rouſſeau replique, as-tu perdu l'eſprit?
As-tu le cœur ſi lâche & ſi petit?
Aurais-tu bien cette faibleſſe infame
De t'abaiſſer à pleurer une femme?
Sois ſage enfin: le ſage eſt ſans pitié;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié:
Tranquille & dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans déſir,
Semblable à DIEU, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite il met tout ſon plaiſir.
D'un vrai Rouſſeau tel eſt le caractère;
Il n'eſt ami, parent, époux, ni père,
Il eſt de roche: & quiconque, en un mot,
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un ſot.
Ah! dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle eſt trop divine:
Je ne ſuis qu'homme, & j'oſe déclarer
Que j'aime fort toute humaine faibleſſe:
Pardonnez-moi la pitié, la tendreſſe,
Et laiſſez-moi la douceur de pleurer.
Comme il parlait, paſſa ſur cette terre,
En berlingot, certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour ſortir de chez lui;
Lequel avait, pour charmer ſa triſteſſe,
Trois chiens courans, du punch & ſa maîtreſſe.
Dans le pays on connaiſſait ſon nom
Et tous ſes chiens; c'eſt milord Abington. (3)
Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté ſur le ſable étendue,

Covelle en pleurs, & des verres caſſés.
Que fait-on là ? dit-il à la cohue.
On meurt, Milord ; & les gens empreſſés
Portaient déjà les quatre ais d'une bière,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Bonnet diſait, notre art n'eſt que trop vain,
On a tenté des baiſers & du vin ;
Rien n'a paſſé. Cette pauvre bourgeoiſe
A fait ſon temps ; qu'on l'enterre, & buvons.
Milord reprit, eſt-elle génevoiſe ?
Oui, dit Covelle : hé bien, nous le verrons.
Il ſaute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui preſſant la croupe,
Marche à la belle, & lui met dans la main
Un gros bourſon de cent livres ſterlin.
La belle ſerre, & ſoudain reſſuſcite.
On bat des mains ; Bonnet n'a jamais ſu
Ce beau ſecret. La gaupe décrépite
Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rouſſeau convient que, malgré ſes preſtiges,
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
 Milord ſourit : Covelle tranſporté
Croit que c'eſt lui qu'on a reſſuſcité.
Puis, en danſant, ils s'en vont à la ville,
Pour s'amuſer de la guerre civile.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

(1) SAINT-MAURICE dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'eſt en cet endroit que la legende a prétendu que *Dioclétien*, en 287, avait fait martyriſer une légion composée de six mille chrétiens à pied, & de ſept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice eſt une vallee étroite entre deux montagnes eſcarpées, & qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287, il n'y avait aucune perſécution, que *Dioclétien* alors comblait tous les chrétiens de faveurs, que les premiers officiers de ſon palais, *Gorgonios* & *Dorotheos*, étaient chrétiens, & que ſa femme *Priſca* était chretienne, &c. Le lecteur obſervera ſurtout que la fable du martyre de cette légion fut ecrite par *Grégoire* de Tours qui ne paſſe pas pour un *Tacite*, d'après un mauvais roman attribue à l'abbé *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454: & dans ce roman il eſt fait mention de *Sigiſmond*, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux & je dois apprendre au public qu'un nommé *Nonotte*, ci-devant jéſuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le ſtyle de ſon père, ſoutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu pluſieurs femmes, que *Dioclétien* avait toujours été perſécuteur, & que *Conſtantin* était, comme *Moïſe*, le plus doux de tous les hommes. Cela ſe trouve dans un libelle de cet ex-jéſuite, intitulé *les Erreurs de Voltaire:* libelle auſſi rempli d'erreurs que de mauvais raiſonnemens. Cette note eſt un peu étrangère au texte, mais c'eſt le droit des commentateurs. *Cette note eſt de* M. C***, *avocat, à Beſançon.*

(2) Il eſt mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire; mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il diſait plus de bons mots qu'il ne guériſſait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. *Jorri*, mon médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification; il faut eſpérer que l'auteur en parlera dans ſa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en ſont peu mêlé, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le ſoufflet donné par un prédicant dans l'aſſemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, & pluſieurs citoyens avaient fait leur teſtament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Milord *Abington* s'eſt diſtingué depuis dans le ſénat britannique par ſon patriotiſme, & une haine conſtante pour la corruption, la tyrannie & les reſtes de ſuperſtition que l'Angleterre conſerve encore. Il a fait un diſcours très-raiſonnable & très-plaiſant contre des lois ridicules ſur l'obſervation du dimanche, imitées des lois juives ſur le ſabbat, qui s'obſervent à Londres avec rigueur, & pour leſquelles le conſeil de la cité & même les chambres du parlement font ſemblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuſe beaucoup des perſécutions exercées au nom de DIEU. Milord *Abington* conſultait un jour, pour un mal d'yeux, *Tronchin*, qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit Milord : il y a quelques années que j'eſſayai de parcourir un livre qui s'appelait, je crois, la Geneſe ; mais, après en avoir lu quelques pages, je le laiſſai là. Il paraiſſait à Genève tel qu'on le peint ici. *Note des éditeurs.*

CHANT QUATRIEME.

Nos voyageurs devisaient en chemin;
Ils se flattaient d'obtenir du destin
Ce que leur cœur aveuglément désire,
Bonnet de boire, & Jean-Jacques d'écrire;
Catin d'aimer; la vieille de médire;
Robert de vaincre, & d'aller à grands pas
Du lit à table & de table aux combats.
Tout caractère en causant se déploie.
Milord disait: Dans ces remparts sacrés
Avant-hier les Français sont entrés;
Nous nous battrons, c'est-là toute ma joie;
Mes chiens & moi nous suivrons cette proie.
J'aurai contre eux mes fusils à deux coups:
Pour un anglais c'est un plaisir bien doux.
Des Génevois je conduirai l'armée.

Comme il parlait, passa la Renommée:
Elle portait trois cornets à bouquin; (1)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours & ne connut jamais.
La belle aussi se servait de sifflets.
Son écuyer, l'astrologue de Liége,
De son chapitre obtint le privilége
D'accompagner l'errante Déité;
Et le Mensonge était à son côté.

Entre eux marchait le Vieux à tête chauve,
Avec son sable, & sa fatale faulx.
Auprès de lui la Vérité se sauve.
L'âge & la peine avaient courbé son dos;
Il étendait ses deux pesantes aîles;
La Vérité qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime en vain, qu'on masque ou qu'on poursuit,
En gémissant, se blotissait sous elles.
La Renommée à peine la voyait,
Et, tout courant, devant elle avançait.
Hé bien, Madame, avez-vous des nouvelles?
Dit Abington: » J'en ai beaucoup, Milord;
» Déjà Genève est le champ de la mort.
» J'ai vu de Luc, (2) plein d'esprit & d'audace,
» Dans le combat animer les bourgeois.
» J'ai vu tomber au seul son de sa voix
» (3) Quatre syndics étendus sur la place.
» Verne est en casque, & Vernet en cuirasse;
» L'encre & le sang dégouttent de leurs doigts.
» Ils ont prêché la discorde cruelle,
» Différemment, mais avec même zèle.
» Tels, autrefois, dans les murs de Paris,
» Des moines blancs, noirs, minimes & gris,
» Portant mousquet, carabine, rondelle,
» Encourageaient tout un peuple fidelle
» A débusquer le plus grand des Henris,
» Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
» Héros charmant, plus héros que Covelle.
» Bèze & Calvin sortent de leurs tombeaux:
» Leur voix terrible épouvante les sots;
» Ils ont crié d'une voix de tonnerre,
» *Persécutez*; c'est-là leur cri de guerre,

„ Satan, Megère, Aftaroth, Alecton,
„ Sur les remparts ont pointé le canon:
„ Il va tirer; je crois déjà l'entendre:
„ L'églife tombe, & Genève eft en cendre.„

Bon! dit la vieille, allons, doublons le pas.
Exaucez-nous, puiffant Dieu des combats!
Dieu Sabaoth, de Jacob & de Bèze;
Tout va périr; je ne me fens pas d'aife.

Enfin la troupe eft aux remparts facrés,
Remparts chétifs & très-mal réparés.
Elle entre, obferve, avance, fait fa ronde.

Tout refpirait la paix la plus profonde.
Au lieu du bruit des foudroyans canons,
On entendait celui des violons;
Chacun danfait. On voit, pour tout carnage,
Pigeons, poulets, dindons & grianaux,
Trois cents perdrix, à pieds de cardinaux,
Chez les traiteurs étalant leur plumage.

Milord s'étonne; il court au cabaret:
A peine il entre, une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre & difcret,
Et l'inviter à voir la comédie.
O jufte ciel! qu'eft-ce donc qui s'eft fait?
Quel changement! alors notre Zaïre
Au doux parler, au gracieux fourire,
Lorgna Milord, & dit ces propres mots: (*a*)
„ Ignorez-vous que tout eft en repos,
Ignorez-vous qu'un Mécène de France,
Miniftre heureux & de guerre & de paix,
Jufqu'en ces lieux a verfé fes bienfaits?
S'il faut qu'on prêche, il faut auffi qu'on danfe.

Il nous envoie un brave chevalier, (4)
Ange de paix, comme vaillant guerrier;
Qu'il ſoit béni. Grace à ſon caducée,
Par les plaiſirs la diſcorde eſt chaſſée.
Le vieux Vernet ſous ſon vieux manteau noir
Cache en tremblant ſa mine embarraſſée:
Et nous donnons le Tartuffe ce ſoir. »

Tartuffe! allons, je vole à cette pièce,
Lui dit Milord: j'ai haï de tout temps
De ces croquans la déteſtable eſpèce;
Egayons-nous ce ſoir à leurs dépens.
Allons, Bonnet, Covelle & Catherine.
Et vous auſſi, vous Jean-Jacque & Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vîte & courons
Rire à Molière, & ſiffler les fripons.

A ce diſcours, enfant de l'alégreſſe,
Rouſſeau reſtait morne, pâle & penſif;
Son vilain front fut voilé de triſteſſe.
D'un vieux caiſſier l'héritier préſomptif
N'eſt pas plus ſot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchappe & reſpire.
Rouſſeau, pouſſé par ſon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, ſe recueille & ſoupire.
Puis il lui dit: » Vous êtes un fripon;
Je ſens pour vous une haine implacable;
Vous m'abhorrez; vous me donnez au diable;
Mais nos dangers doivent nous réunir:
Tout eſt perdu; Genève a du plaiſir.
C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible!
Vernet ſurtout y ſera bien ſenſible.

Les charlatans font donc bernés tout net !
Ce foir Tartuffe, & demain Mahomet !
Après demain l'on nous jouera de même.
Des Génevois on adoucit les mœurs,
On les polit, ils deviendront meilleurs.
On s'aimera. Souffrirons-nous qu'on s'aime?
Allons brûler le théâtre à l'inftant.
Un chevalier, ambaffadeur de France,
Vient d'ériger cet affreux monument,
Séjour de paix, de joie & d'innocence:
Qu'il foit détruit jufqu'en fon fondement.
Ayons tous deux la vertu d'Eroftrate; (5)
Ainfi que lui méritons un grand nom.
Vous connaiffez la noble ambition:
Le grand vous plaît, & la gloire vous flatte.
Prenons ce foir en fecret un brandon.
En vain les fots diront que c'eft un crime:
Dans ce bas monde il n'eft ni bien ni mal:
Aux vrais favans tout doit fembler égal.
Bâtir eft beau; mais détruire eft fublime.
Brûlons théâtre, actrice, acteur, fouffleur,
Et fpectateur, & notre ambaffadeur.»

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait fonner fa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réuffir, Vachine doit s'armer;
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter & rire?
Sans toi, Vénus, peut-on favoir aimer?
Sans toi, Vachine, on n'eft pas sûr de nuire.

Vachine prend (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend,)
Un tas pourri de brochures nouvelles,
Vers de le Brun, morts auſſitôt que nés, (6)
Longs mandemens dans le *Puy* confinés, (7)
Tacite orné, par le ſieur la Bléterie,
D'un ſtyle neuf & d'un mélange heureux
De pédantiſme & de galanterie;
Journal chrétien, madrigaux amoureux;
De Chiniac les écrits plagiaires; (8)
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en ſon temps;
Linge il devint par l'art des tiſſerands;
Puis en lambeaux des pilons le preſsèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De viſions à l'envi le chargèrent;
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi-bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire:
Tout eſt fumée, & tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchans ont poſé cette étoupe
Sous le foyer où s'aſſemble la troupe;
La mèche prend. Ils regardent de loin,
L'heureux effet qui ſuit leur noble ſoin, (9)
Clignant les yeux, & tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts pliſſés ſe dérider de joie.
Déjà la flamme a ſurmonté les toits,
Les toits pourris, ſéjour de tant de rois;
Le feu s'étend, le vent le favoriſe.
Le ſpectateur que la flamme pourſuit,
Crie au ſecours, ſe précipite & fuit,

Jean-Jacques rit; Brognon les exorcife.
Ainfi Chalcas & le traître Sinon
S'applaudiffaient lorfqu'ils mirent en cendre
Les murs facrés du fuperbe Ilion
Que le dieu Mars, Aphrodife, (10) Apollon,
Virent brûler & ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Rofimond plus généreux qu'habile? (11)
A fes dépens il a, pour fon malheur,
Fait à grands frais meubler le noble afile
Des doux plaifirs peu faits pour cette ville.
Un feul moment confume l'attirail
Du grand Céfar, d'Augufte, d'Orofmane,
Et la toilette où fe coiffa Roxane,
Et l'ornement de Rome & du férail.
O Rofimond! que devient votre bail?
De tous vos foins quel funefte falaire!
Eft-ce à Calvin que vous aurez recours?
Eft-ce à l'évêque appelé titulaire?
Hélas! lui-même a befoin de fecours.
Ah malheureux! à qui vouliez-vous plaire?
Vous êtes plaint; mais fort abandonné:
Après vingt ans vous voilà ruiné.
De vos pareils c'eft le fort ordinaire.
Qui du public s'eft fait le ferviteur
Peut fe vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur
Egalement fe repentent peut-être.
Loin du public, heureux, dans fa maifon,
Qui boit en paix, & dort avec Sufon! (12)

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) OBSERVEZ, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine Pucelle, & aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre génevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

(2) De *Luc*, d'une des plus anciennes familles de la ville: c'était le *Paoli* de Genève: il est d'ailleurs physicien & naturaliste. Son père entend merveilleusement *St Paul*, sans savoir le grec & le latin: on dit qu'il ressemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre syndics.

(4) Le chevalier *de Beauteville*, ambassadeur en Suisse, lieutenant-général des armées. Il contribua, plus que personne, à la prise de Berg-op-zoom.

(5) *Erostrate* brûla, dit-on, le temple d'Ephèse pour se faire de la réputation.

(6) Nous ne savons pas qui est ce *le Brun*. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, & ignorés ensuite pour jamais!

(7) C'est apparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chaudronniers de son diocèse, leur parla de *la Motte* & de *Fontenelle*.

(8) Le *Chiniac* nous est aussi inconnu que *le Brun*. Nous apprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de *Fleury*, qui a été assez indigent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très-connu, & assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés:

De telles gens il est assez,
Priez DIEU pour les trépassés.

(9) Ce fut le 5 février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

(10) *Vénus*

(10) *Vénus* eſt nommée en grec *Aphrodite.* Notre auteur l'appelle *Aphrodiſe :* c'eſt apparemment par euphonie, comme diſent les doctes.

(11) M. *Roſimond*, entrepreneur des ſpectacles à Genève. Il a perdu plus de quarante mille francs à cet incendie.

(12) On accuſa de cet incendie le fanatiſme religieux ou patriotique des bons Génevois qui croyaient que, ſi la comédie s'établiſſait à Genève, ils ſeraient ruinés dans ce monde, & damnés dans l'autre. C'eſt par une fiction poëtique qu'on l'attribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

VARIANTES.

(*a*) Le roi de France à Genève affligée
Par ſes bontés rend enfin le repos;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a voulu que tout ſoit dans la joie:
Pour cet effet ce bon roi nous envoie
Un doux miniſtre, un brave chevalier, &c.

CHANT CINQUIEME.

Des prédicans les ames réjouies
Rendaient à DIEU des grâces infinies, (1)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre eſt toujours ſatisfait,
Si les plaiſirs que ſon rabat condamne
Sont enlevés au ſéculier profane.
Qu'arriva-t-il? le déſordre s'accrut
Quand de ces lieux le plaiſir diſparut.
Mieux qu'un ſermon l'aimable comédie
Inſtruit les gens, les rapproche, les lie:
Voilà pourquoi la Diſcorde, en tout temps,
Pour ſon ſéjour a choiſi les couvens.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire.
Et tous les ſoins du miniſtre de paix,
Dans la cité ſont perdus déſormais.
Mille horlogers (2) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'eſpace & diviſer le temps,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente: on ne ſait plus enfin
Quelle heure il eſt dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains triſtement occupées
A ranimer ſur un grès plat & rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de ſalpêtre & de plomb

De lourds mousquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change aux regards alarmés
En longue pique, instrument de carnage:
Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même & recule de peur.

O jours! ô temps de disette & d'horreur!
Les artisans, dépourvus de salaire,
Nourris de vent, défiant les hasards,
Meurent de faim, en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.

Avant ce temps, l'industrie & la paix
Entretenaient une honnête opulence;
Et le travail, père de l'abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits.
La Pauvreté, sèche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Styx, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas.
Monsieur Labat la guette, & n'ouvre pas. (3)
Et cependant Jean-Jacque & sa sorcière,
Le beau Covelle & sa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour soulager la publique misère.
Au cabaret le bon milord parait:
Des indigens la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire, Abington leur jetait
De temps en temps de l'or par les fenêtres;
Nouveau secret très-peu connu des prêtres.

L'or s'épuiſa : le ſecours dura peu :
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il eſt beau qu'il ſe range ;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'en était fait : *les ſeigneurs magnifiques* (4)
Allaient ſubir le ſort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abyma Tyr & les murs de Carthage,
Changea la Gréce en d'horribles déſerts
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets (5) prit l'empire romain,
Et quelque temps menaça Saint-Marin. (6)
Hélas ! un jour il faut que tout périſſe.
Dieu paternel, ſauvez du précipice
Ce pauvre peuple, & reculez ſa fin.

Dans le conſeil le doux Paul Galatin
Cède à l'orage, & navré de triſteſſe,
Quitte un timon qui branlait dans ſa main.

Néceſſité fait bien plus que ſageſſe.
Cramer un jour, ce Cramer dont la preſſe
A tant gémi ſous ma proſe & mes vers
Au magaſin déjà rongés des vers ;
Le beau Cramer, qui jamais ne s'empreſſe
Que de chercher la joie & les feſtins ;
Dont le front chauve eſt encor cher aux belles ;
Acteur brillant dans nos pièces nouvelles ;
Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affligée,
Vide d'argent & d'ennuis ſurchargée.
Dans ſa cervelle il cherchait un moyen
De la ſauver, & n'imaginait rien.

A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et fon époux, & fon frère, & fa fille,
Qui chantaient tous des chanfons en refrein,
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer eft homme qui fe pique
De fe connaître en vin plus qu'en mufique.
Il entre, il boit, il demeure furpris,
Tout en buvant, de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richeffe.
Je crois, dit-il, non fans quelque alégreffe,
Que la fortune, enfin, vous a compris
Au numéro de fes chers favoris.

L'an dix-fept cent deux fix, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis;
Votre gofier, raclé par la piquette,
Pouffait des fons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu montrez à mes fens ébaudis
Par quel moyen votre fortune eft faite.

Madame Oudrille en ces mots répliqua:
"La pauvreté long-temps nous fuffoqua,
Quand la difcorde était dans la famille.
J'étais brouillée avec monfieur Oudrille,
Monfieur Oudrille avec tous fes parens,
Ma belle-fœur l'était avec ma fille;
Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix, dans fon lit comme à table,
Le premier point eft d'être raifonnable.
Chacun cédant un peu de fon côté,
Dans la maifon met la profpérité."

Cramer aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine ;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic ;
Boit, prend congé, puis aviſe un ſyndic
Qui diſputait, dans la place voiſine,
Avec de Luc, & Clavière & Flournois.
Trois conſeillers & quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et ſe morguaient d'un air très-malhonnête.
Cramer leur dit : madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur Chambertin :
Montez là-haut ; c'eſt l'arrêt du deſtin.
Ce jour pour vous doit être un jour de fête ;
Chacun y court, citadin, conſeiller :
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée
L'accompagnait & ſerrait ſon blondin,
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant madame Oudrille arrive ;
Sa face eſt ronde & ſa mine eſt naïve,
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.
Tout le conſeil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne & de Rhée,
Les temps heureux du beau règne d'Aſtrée
Dès ce moment renaquirent pour eux.
On rappela les danſes & les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable ;
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Vernet l'ennuyeux.

Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour & des plaisirs de paix,
Revint placer son lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille:
Et l'on jura que, si quelque brouillon
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers madame Oudrille.
Le roux Rousseau de fureur hébété,
Avec sa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, & fit vîte un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) EXPRESSION si familière à l'un d'entre eux, que, l'ayant répétée vingt fois dans un sermon, un de ses parens lui dit : *Je te rends des grâces infinies d'avoir fini.*

(2) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne sont pas des artisans ordinaires ; ce sont, comme l'a dit l'auteur du siècle de *Louis XIV*, des physiciens de pratique. Les *Graham* & les *le Roi* ont joui d'une grande considération ; & M. *le Roi* d'aujourd'hui est un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens sont aux simples géomètres ce qu'un grand poëte est à un grammairien.

(3) C'est un français réfugié qui, par une honnête industrie & par un travail estimable, s'est procuré une fortune de plus de deux millions. Presque toutes les familles opulentes de Genève sont dans le même cas. Les enfans de M. *Hervart*, contrôleur-général des finances sous le cardinal *Mazarin*, se retirèrent dans la Suisse & en Allemagne, avec plus de six millions, à la révocation de l'édit de Nantes. La Hollande & l'Angleterre sont remplies de familles réfugiées qui, ayant transporté les manufactures, ont fait des fortunes très-considérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaisir dans leur patrie, & y rapporteraient plus de cent millions, si l'on établissait en France la liberté de conscience, comme elle l'est dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vaste empire de la Russie & dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un descendant de M. *Hervart*.

(4) Quand les citoyens sont convoqués, le premier syndic les appelle *souverains & magnifiques seigneurs*.

(5) Les filets de *Saint Pierre*. Les curieux ne cessent d'admirer que des cordeliers & des dominicains aient régné sur les descendans des *Scipions*.

(6) Le cardinal *Albéroni*, n'ayant pu bouleverser l'Europe, voulut détruire la république de Saint-Marin, en 1739. C'est une petite ville perchée sur une montagne de l'Apennin, entre Urbin & Rimini. Elle

conquit autrefois un moulin; mais craignant le sort de la république romaine, elle rendit le moulin, & demeura tranquille & heureuse. Elle a mérité de garder sa liberté. C'est une grande leçon qu'elle a donnée à tous les Etats.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône & l'Arve aux portes de la ville, couverte de maisons de plaisance, de jardins & d'excellens potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *planà palus*, du temps qu'il n'était question dans Genève que de la grâce prévenante accordée à *Jacob*, & refusée à son frère, le *pate pelu*; qu'on ne parlait que des supralapsaires, des infralapsaires, des universalistes, de la perception de DIEU différente de sa vision, de plusieurs autres visions; de la manducation supérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de *Vigilantius* & de *Jérôme*, & autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, & par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, & on marie avantageusement ses filles.

N. B. On a souvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

EPILOGUE.

Je donnerai le sixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie & ne vend pas, quoi qu'en dise l'ex-jésuite *Patouillet*, dans un de ses mandemens contre tous les parlemens du royaume, sous le nom d'un archevêque. (1) J'espère qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de l'homme aux quarante écus.

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes; si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur, qui est par fois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

(1) J. F. de *Montillet*, archevêque d'Auch, signa dans son palais archiépiscopal, le 23 janvier 1764, un libelle diffamatoire composé par *Patouillet* & consorts. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le bourreau, & l'archevêque à dix mille écus d'amende. Il est dit dans ce libelle (*page* 35) » vos pères vous avaient appris à respecter les jésuites; » cette vénérable compagnie vous avait pris dans son sein dès votre » enfance, pour former vos cœurs & vos esprits par le lait de ses ins- » tructions. Elle cesse d'être: on leur ôte, en les rendant au siècle, le » patrimoine qu'ils y avaient laissé, &c. »

C'est-à-dire que *Patouillet* voulait bouleverser la famille des *Patouillets*, en demandant à partager, & en ne se contentant pas de sa pension.

Patouillet poursuit humblement dans son palais archiépiscopal: (pag. 47) » Quelle est la puissance qui a frappé ces coups inouis? » C'est une puissance étrangère..... qui est allée bien au-delà des » limites de sa compétence. »

Ainsi, selon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlemens du royaume, les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le duc de Parme, &c. &c. &c. » Ces parlemens, ajoute-t-il, » (pag. 48) sont les vrais ennemis des deux puissances, qui, mille » fois abattus par leur concert, toujours animés de la rage la plus noire, » toujours attentifs à nous nuire, nous ont porté enfin le plus perçant » de tous les coups. »

A l'égard de *Jean-Jacques*, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser par-tout où il a paru, puisque c'est un absurde raisonneur qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre JESUS-CHRIST, a imprimé aussi dans le même libelle que JESUS-CHRIST *est mort comme un Dieu*: puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel, & affiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich & de Berne, le 25 juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, & que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice & la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons

Ainsi *Patouillet* fait dire à *Montillet* que les parlemens sont des séditieux qui ont nui à tous les évêques, en les défesant des jésuites.

Notre imbécille *Montillet*
Devint ainsi le perroquet
De notre savant *Patouillet*;
Mais on rabattit son caquet.

Patouillet s'avise de parler de poësie dans son mandement. Il traite (pag. 13) de vagabond un officier du roi qui n'était pas sorti de ses terres depuis quinze ans. Il est assez bien instruit pour appeler mercenaire un homme qui, dans ce temps-là même, avait prêté généreusement au neveu de *J. F. Montillet* une somme considérable, en bon voisin: & le *J. F. Montillet* d'Auch est assez mal avisé pour signer cette impertinence. J'étais auprès de cet officier du roi, quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque *J. F. Montillet* envoya son argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque *J. F. Montillet*, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu: Monsieur, je vous demande très-humblement pardon d'avoir signé le libelle de *Patouillet*, &c. ou bien: Monsieur, je suis un imbécille qui ne sais pas ce que c'est qu'un mandement, & qui m'en suis rapporté à ce misérable *Patouillet*, &c. ou bien: Monsieur, pardonnez à ma bêtise, si, ne sachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce polisson de *Patouillet*; ou enfin quelque chose dans ce goût d'honnêteté & de décence. Mais en voilà assez sur *Montillet* & *Patouillet*.

à traiter ainsi les brouillons & les ingrats, & à écraser les serpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à *Henri IV*, à *Louis XIV* & à la vérité, dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur: il est juste que celui qui a vécu avec la petite-fille de *Corneille* extermine les descendans des *Claveret*, des *Scudéri* & des d'*Aubignac*.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page; un romancier qui croit éclipser Télémaque, en élevant un jeune seigneur pour en faire un menuisier; & qui croit surpasser madame de *la Fayette*, en fesant donner des *baisers âcres* par une suissesse à un précepteur suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende-honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de *Louis XIV*, défigurent la langue française par un style barbare ou ampoulé, ou entortillé; ceux qui parlent poëtiquement de physique; ceux qui dans les choses les plus communes prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui, ayant fait ronfler au théâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable *Racine;* ceux qui se croient des *Tite-Live*, pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases, au lieu de nous apprendre des faits; ceux qui, inconnus au barreau, publient des recueils de leurs plaidoyers inconnus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes argumens, & qui ont la bêtise de rapporter les objections les plus accablantes pour y

faire les réponſes les plus frivoles & les plus ſottes; ceux qui trafiquent de la louange & de la ſatire, comme on vend des merceries dans une boutique, & qui jugent inſolemment de tout ce qui eſt approuvé, ſans avoir jamais pu rien produire de ſupportable; ceux qui...... On aurait plus tôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excrémens du Parnaſſe.

Nous avons donc beſoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui ſache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût & qui proſcrive le mauvais, qui puiſſe donner le précepte & l'exemple. Mais où le trouver? qui ſera aſſez éclairé & courageux?... Ah! ſi M. l'abbé d'*Olivet*, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine! mais il eſt trop vieux, & l'ex-jéſuite *Nonotte* (2) infecte impunément notre Franche-Comté.

Fait à Beſançon, le 25 mars 1768.

(2) Nous commençons pourtant à eſpérer que *Nonotte* ſe décraſſera. Un magiſtrat de notre ville le trouva ces jours paſſés danſant en veſte & en culotte déchirée avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un ſinge. A l'égard de *Patouillet*, il n'y a rien à eſpérer de lui; le maraut a pris ſon pli. En qualité de Franc-Comtois, je ne cherche pas les expreſſions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre eſt quelquefois néceſſaire, quoique la métaphore ait ſes agrémens.

On m'a parlé d'un ex-jéſuite, nommé *Proſt*, impliqué dans la ſainte banqueroute de frère *la Valette* (*), lequel *Proſt* eſt retiré à Dole, ſous le

(*) On ne ſait pas de quelle banqueroute parle ici M. *C*.. avocat de Beſançon auteur de cet épilogue, car le révérend père *la Valette*, ou frère *la Valette* (comme on voudra) a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une à la Guadeloupe ou Guadaloupe, l'autre à Londres.

nom de *Rotalier*; il a déjà fait son marché avec tous les épiciers de la province, pour leur vendre ses remarques sur le pontificat de *Grégoire VII*, de *Jean XII*, d'*Alexandre VI*; sur l'ulcère malin dont *Léon X* fut attaqué dans le périnée, sur la liberté d'indifférence, l'optimisme, Zaïre, Tancrède, Nanine, Mérope, le siècle de *Louis XIV* & la princesse de Babylone. Nous pourrons joindre ici frère *Prost*, dit *Rotalier*, à frère *Nonotte* & à frère *Patouillet*, quand nous serons de loisir, & que nous aurons envie de rire. Ce n'est pas que nous négligions *Cogé*, & *Larcher* & *Guyon*, les grands hommes attachés à la secte des convulsionnaires, de qui les écrits donnent des convulsions. Nous sommes justes, nous n'avons acception de personne.

Bos, asinusve fuat, nullo discrimine habemus.

FIN.

LA FETE
DE BELLEBAT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE lettre contient la defcription d'une fête donnée à Bellebat, chez M. le marquis de *Livri*, en 1724.

Le curé de Courdimanche, dans la paroiffe de qui le château de Bellèbat eft fitué, était un fort bon homme, à demi-fou, qui fe piquait de faire des vers & de bien boire, & fe prêtait de bonne grace aux plaifanteries dont on le rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête, où fe trouvaient un grand nombre de jeunes femmes, & dans la defcription adreffée à une princeffe jeune & qui n'était point mariée, eft un refte de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne font pas de M. de *Voltaire*, & ceux qui lui appartiennent font faciles à diftinguer.

Le divertiffement intítulé *l'Hôte & l'Hôteffe*, a été compofé pour une fête que MONSIEUR devait donner à la Reine, à Brunoi, en 1776.

LA

LA FETE

DE BELLEBAT.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

1724.

LES citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertiſſemens & de leurs fêtes; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaiſirs. Bien différens en cela de M. votre frère aîné (1), qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous ſommes tous devenus ici poëtes & muſiciens, ſans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand homme qui excelle en ces deux genres; c'eſt le curé de Courdimanche: ce bon homme a la tête tournée de vers & de muſique; & on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de *Vertamont* (2). Nous le couronnâmes poëte hier en cérémonie dans le château de Bellébat; & nous nous flattons que le

(1) M. le Duc, premier miniſtre.

(2) C'était un chanſonnier du pont-neuf, très-célèbre alors, comme le *Savoyard*, dont parle *Boileau*, l'avait été de ſon temps. Depuis les chanſonniers ont quitté le pont-neuf pour le théâtre de l'opéra-comique.

bruit de cette fête magnifique excitera par-tout l'émulation, & ranimera les beaux arts en France.

On avait illuminé la grand'salle de Bellébat, au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet; au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de *Clermont*, & tous les citoyens de Bellébat étaient rangés sur des tabourets; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain de sucre; & sur chaque bonnet, on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poëtes de l'antiquité. Ceux qui fesaient les fonctions de grands-maîtres des cérémonies avaient une couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, & étaient décorés d'un tapis vert, qui leur servait de mante.

Tout était disposé, & le curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux, qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à son trône. Dès qu'il fut assis, l'orateur lui prononça, à genoux, une harangue dans le style de l'académie, pleine de louanges, d'antithèses & de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sait bien qu'il en mérite encore davantage: car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre reine (3), qui hait les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie

(3) *Marie Leczinski*, qui venait d'épouser *Louis XV*. Mademoiselle de *Clermont*, était surintendante de sa maison.

les paroles; les chœurs allèrent à merveille, & la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les assistans, ni le curé, ni l'auteur n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête, pour en bien sentir l'agrément: les projets & les préparatifs de ces divertissemens sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, & le récit souvent ennuyeux.

Ainsi, dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons tous l'heureux jour
Où nous reverrons le séjour
De cette reine aimable & bienfesante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour:
Le plaisir de vivre à sa cour
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitans de Courdimanche, vinrent en cérémonie le haranguer. *Voltaire* porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT *de Courdimanche chante.*

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche;
A le couronner qu'on se prépare,
De pampre en attendant la tiare.

(*on met une couronne sur la tête du curé.*)

LE CHOEUR *chante.* (4)

Que l'on doit être
Content d'avoir un prêtre,

(4) Sur un air de l'opéra de *Thésée*.

Qui fait de ſi beaux vers!
Qu'on applaudiſſe
Sans ceſſe à ſes nouveaux airs,
A ſes concerts!
Qu'à l'égliſe il nous béniſſe;
Qu'à table il nous réjouiſſe;
Que d'un triomphe ſi doux
Tous les curés ſoient jaloux.

Mène-t-on dans le monde une vie (5)
Qui ſoit plus jolie
Qu'à Bellébat?
Ce curé nous enchante:
Lorſqu'à table il chante
On croirait être au ſabbat.
Le démon poëtique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien graſſe
A ce paſteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit ſa gloire, (6)
Tous les buveurs on lui voit terraſſer;
Mais il ne veut, pour prix de ſa victoire,
Que le bon vin que Livry (7) fait verſer.
On vient pour l'admirer des quatre coins du monde;
On quitte une brillante cour;
Par-tout à ſa ſanté chacun boit à la ronde;

(5) Sur l'air des *vieillards de Théſée*.

(6) Sur l'air: *Au généreux Roland*, &c.

(7) Le marquis de *Livry*, premier maître d'hôtel du roi, qui était de la fête.

Mais qui peut voir sa face rubiconde,
Voit sans étonnement l'excès de notre amour.

Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs;
Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il est permis de manger votre éclanche. (8)

(*une nymphe lui présente un verre de vin.*)

UN HABITANT *chante.*

Versez-lui de ce vin vieux,
Silvie,
Versez-lui de ce vin vieux;
Encore un coup, je vous prie,
L'amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préside;
Le curé de ce lieu joyeux
Est le druïde;
Honneur, cent fois honneur
A ce divin pasteur:
Le plaisir est son guide;
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.

(9) Où trouver la grace du comique,
Un style noble & plaisant,
Et du grand & sublime tragique
Le récit tendre & touchant?
Voltaire a-t-il tout cela dans sa manche?

(8) Mets que le curé vantait beaucoup.

(9) Sur l'air: *Le pays de Cocagne*, d'une comédie de *le Grand*.

Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

En fait de cette douce harmonie
Qui charme & ſéduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie,
Qui doit paſſer pour vainqueurs?
Entre Miguel & Lulli le choix penche;
Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche,
O que c'eſt un homme divin!

Sa ménagère eſt fraîche & blanche;
Salut au curé de Courdimanche;
Sûr d'une ſoif que rien n'étanche,
Il viderait cent brocs de vin;
Salut au curé de Courdimanche;
O que c'eſt un homme divin!

Du pain bis, une ſimple éclanche;
Salut au curé de Courdimanche;
Maigre ou gras, bécaſſine ou tanche,
Tout eſt bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche;
O que c'eſt un homme divin!

Des vers il en a dans ſa manche;
Salut au curé de Courdimanche;

Aucun repas ne ſe retranche ;
En s'éveillant il court au vin ;
Salut au curé de Courdimanche ;
O que c'eſt un homme divin !

(*la ſcène change & repréſente l'agonie du curé de Courndimanche : il paraît étendu ſur un lit.*)

CHOEUR.

Ah ! notre curé
S'eſt bien échaudé,
Feſant ſa leſſive. (10)

Ah ! notre curé
Eſt preſque enterré,
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (*bis.*)
La pauvre Bacarie
A brûlé ſon....

LE CHOEUR *l'interrompant.*

Ah ! notre curé, &c.

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit
Que le curé lui-même
Avait brûlé ſon...

LE CHOEUR *l'interrompant.*

Ah ! notre curé, &c.

(10) Il lui était tombé ſur les jambes une chaudière d'eau bouillante. On le ſuppoſe ſi incommodé qu'il eſt à l'extrémité.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

Curé de Courdimanche, & prêtre d'Apollon,
Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
Enterré, confessé, baptisé votre monde;
Après tant d'*oremus*, chantés si plaisamment,
Après cent *requiem*, entonnés si gaîment,
Pour nous, je l'avoûrai, c'est une peine extrême,
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous même.
Mais tout passe & tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort. (11)
Le petit-père André n'est plus qu'un peu de cendre;
Frère Fredon n'est plus; Diogène, Alexandre,
César, le poëte Roi, la Fillon, Constantin,
Abraham, Brioché, tous ont même destin.
Ce cocher, si fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux esprits, père du vaudeville,
Dont vous auriez été le très-digne aumônier,
Près Saint-Eustache encore est pleuré du quartier.
Vous les suivrez bientôt: c'est donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien.
Mais qui peut, entre nous, garder son innocence?
Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence?
Combien en a-t-on vu, jusqu'aux pieds des autels
Porter un cœur pétri de penchans criminels;
Dans ce tribunal même où, par des lois sévères,
Des fautes des mortels ils sont dépositaires,

(11) *Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.* Vers de *Corneille* dans Bérénice.

Convoiter les beautés qui vers eux s'accufaient,
Et commettre la chofe, alors qu'ils l'écoutaient!
Combien n'en vit-on pas, dans une facriftie,
Conduire une dévote avec hypocrifie,
Et, fur un banc trop dur, travailler en ce lieu,
A faire à fon prochain des ferviteurs de DIEU!

Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par fon pouvoir aimable;
Que, digne imitateur des faints du premier temps,
Vous ayez pu dompter la révolte des fens:
Vous viviez en châtré; c'eft un bonheur extrême:
Mais ce n'eft pas affez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce fentiment, cette ivreffe du cœur,
La charité, mon fils! le chrétien vit par elle:
Qui ne fait point aimer n'a qu'un cœur infidelle,
La charité fait tout; vous poffédez en vain
Les mœurs de nos prélats, l'efprit d'un capucin;
D'un cordelier nerveux la timide innocence;
La fcience d'un carme avec fa continence;
Des fils de Loyola toute l'humilité,
Vous ne ferez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort fuprême;
Pour mieux favoir aimer, haïffez-vous vous-même.
Faites-nous humblement un expofé fuccint
De cent petits péchés dont vous fûtes atteint;
Vos jeux, vos paffe-temps, vos plaifirs & vos peines,
Olivette, Amauri, (12) vos amours & vos haines;
Combien de muids de vin vous vidiez dans un an;
Si Brunelle avec vous a dormi bien fouvent.

(12) Allufions à des anecdotes particulières de la vie du curé.

Après que vous aurez aux yeux de l'aſſemblée
Etalé les péchés dont votre ame eſt troublée;
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés & faire un teſtament.
Bellébat perd en vous ſes plaiſirs & ſa gloire:
Il lui faut un poëte, & des chanſons à boire;
Il ne peut s'en paſſer; vous devez parmi nous
Choiſir un confeſſeur qui ſoit digne de vous.
Il ſera votre ouvrage, & vous pourrez le faire
De votre eſprit charmant unique légataire.
Tel Elie autrefois, loin des profanes yeux
Dans un char de lumière emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Conſolait Eliſée qui lui ſervait de page;
Et dans un teſtament qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laiſſa ſon eſprit.

Afin de ſoulager votre mémoire uſée,
Nous ferons en chanſons une peinture aiſée
De cent petits péchés que peut faire un paſteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANS *de Bellébat chantent.*

Air du *Confiteor.*

VOUS prenez donc congé de nous;
En vérité c'eſt grand dommage;
Mon cher curé, diſpoſez-vous
A franchir gaîment ce paſſage.
Hé quoi vous réſiſtez encor!
Dites votre *Confiteor.*

Lorfque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor fous-diacre.
Un beau jour de Quafimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en fouviendrait-il encor?
Dites votre *confiteor*.

Nous vous avons vu pour Catin
Abandonner fouvent l'office;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chu dans le fond du précipice;
Mais parbleu vous étiez au bord:
Dites votre *confiteor*.

Vos fens de Brunelle enchantés
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne foit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor:
Dites votre *confiteor*.

Vous avez renverfé fur cu
Plus de vingt tonneaux par année,
Tout Courdimanche eft convaincu
Que Toinon fut plus renverfée.
Pour les muids de vin, paffe encor:
Dites votre *confiteor*.

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous, comme en chaire?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordelière;
Mais tout ce qui luit n'eft pas or:
Dites votre *confiteor*.

Elève & quelquefois rival
De l'abbé de Pure & d'Horace,
Du fond du confeffionnal,
Quand vous grimpez fur le Parnaffe,
Vous vous croyez fur le Thabor:
Dites votre *confiteor*.

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'eft pour le falut de votre ame:
C'eft pour vous de grace un tréfor:
Dites votre *confiteor*.

Après la confeffion LE BEDEAU *chante*.

Gardez tous un filence extrême,
Le curé fe difpofe à vous parler lui-même;
Pour donner plus d'éclat à fes ordres derniers,
Il a fait affembler ici les marguilliers.
Ecoutez comme on carillonne;
Du bruit des cloches Bellébat réfonne;
Il touffe, il crache, écoutez bien;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ *chante d'un ton entre-coupé*.

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pafteur;
J'ai fu boire, chanter & plaire,
Toutes mes brebis contenter;
Mon fucceffeur fera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU *chante.*

Que tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, & qu'il ſoit célébré.
Eſt-il pour nous une gloire plus grande?
L'auteur d'Oedipe eſt devenu curé.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende, &c.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaiſir Bellébat reconnaiſſe
De ce curé le digne ſucceſſeur;
Il faut toujours dans la paroiſſe
Un grand poëte avec un grand buveur.
(*à Voltaire.*)
Que l'on béniſſe
Le choix propice,
Qui du paſteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHOEUR.

Quede tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire & qu'il ſoit célébré, &c.

(*Madame la marquiſe de Prie préſente à Voltaire une couronne de laurier & l'inſtalle en chantant.*)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux;
Je te le donne,
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANS *de Bellébat chantent.*

Dans cet auguste jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour;
Notre cœur te la donne,
Et zon. zon, zon, &c.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, &c.

(*on annonce au coadjuteur ses devoirs.*)

Du poste où l'on t'introduit:
Connais bien toutes les charges;
Il faut des épaules larges,
Grand'soif & bon appétit.

(*l'on répète.*)

Du poste, &c.

(*on fait le panégyrique du curé comme s'il était mort..*)

UN CHORYPHÉE *chante.*

Hélas! notre pauvre saint,
Que DIEU veuille avoir son ame;
Pain, vin, jambon, fille ou femme,
Tout lui passait par la main.

LE CHOEUR.

Hélas! &c.

LE CHORYPHÉE.

Il eut cru taxer les Dieux
D'une puissance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé de vin vieux.

LE CHOEUR *répète.*

Il eût cru, &c.

LE CHORYPHÉE.

Tout Courdimanche en discord.
Menaçait d'un grand tapage:
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHOEUR.

Tout Courdimanche, &c.

LE CHORYPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit son bréviaire;
Lui courait au vin d'abord.

LE CHOEUR.

Quand l'orage, &c.

LE CHORYPHÉE.

Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence;
S'il prêchait la pénitence,
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.

Bon homme, &c.

DEUX JEUNES FILLES *chantent:*

Que nos prairies
Seront fleuries!
Les jeux, l'amour
Suivent Voltaire en ce jour;

Déjà nos mères
Sont moins févères:
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureufe terre,
C'eft à Voltaire
Que tout eft dû?

LE CHOEUR.

Que nos prairies, &c.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit;
Un cœur fauvage
Par lui s'adoucit;
Fille trop fage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, &c.

(*remercîment de Voltaire au curé.*)

Curé, dans qui l'on voit les talens & les traits,
La gaîté, la douceur & la foif éternelle
Du curé de Meudon qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire eft immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talens, votre efprit, ces dons d'un dieu propice;
C'eft le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à réfigner.
Puiffe votre carrière être encor longue & belle;
Vous formerez en moi votre heureux fucceffeur:
Je ferai dans ces lieux votre coadjuteur,
Par-tout, hors auprès de Brunelle.

LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Honneur & cent fois honneur
A notre coadjuteur!

(*à monseigneur le comte de Clermont.*)

Viens, parais, jeune prince, & qu'on te reconnaisse
Pour le coq de notre paroisse;
Que ton frère, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France;
Qu'on chante, si l'on veut, sa vertu, sa prudence;
Toi seul dans Bellébat rempliras nos désirs :
On peut par-tout ailleurs célébrer sa justice;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaisirs;
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office?

(*à M. de Billy son gouverneur.*)

Billy, nouveau Mentor, bien plus sage qu'austère,
De ce Télémaque nouveau;
Si pour éclairer sa carrière,
Ta main de la raison lui montre le flambeau,
Le flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire:
Loin d'éteindre ses feux, ose en brûler encor;
Et que jamais surtout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque & le Mentor.

(*au seigneur de Bellébat.*)

Duchy, maître de la maison,
Vous me paraissez franc, vrai, sans façon,
Très-peu complimenteur, & je vous en révère:
La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux,
Allez, ne craignez rien des transports de ma lyre:
Je vous estimerai, mais sans vous en rien dire;
C'est comme il faut vivre avec vous.

(*à M. de Mont-Chesne.*)

Continuez, Monsieur : avec l'heureux talent
D'être plaisant & froid, sans être froid plaisant,
De divertir souvent, & de ne jamais rire;
Vous savez railler sans médire;
Et vous possédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, & toujours contredire.

(*à Mme de Mont-Chesne.*)

Vous, aimable moitié de ce grand disputeur,
Vous, qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites;
Vous, de qui l'on estime & l'esprit & le cœur,
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites;
Jouissez du plaisir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont son esprit abonde;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(*à Mme la marquise de Prie.*)

De Prie, objet aimable & rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide!
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe & celui d'un enfant!
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne?
Vous connaissez Alain, ce poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.

Vous me pourriez payer d'un prix plus doux :
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous
N'attendez pas que je sommeille.

(*à M. de Baye, frère de Mme de Prie.*)

Vous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge ;
Vous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Surtout n'ayez jamais d'humeur ;
Vous plairez quand vous voudrez plaire :
D'ailleurs imitez votre frère ;
Mais hélas ! qui pourrait imiter votre sœur ?

(*à M. le duc de la Feuillade.*)

Vous avez, jeune la Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt ;
Ce don qui toujours persuade,
Et qui plaît surtout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne
D'avoir su mal user d'un talent si parfait ;
N'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une si belle enseigne.

(*à M. de Bonneval.*)

Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux !
Vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie ;
Et vous avez des vers le talent gracieux
Ainsi diversement vous passez votre vie
A parler la langue des Dieux.
Partagez avec moi ce brin de ma couronne ;
De Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux :
Ah ! si ce mieux venait, je jure par les cieux
De ne le partager jamais avec personne.

(*à M. le président Hénault.*)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philofophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtifan :
En Apollon, vous êtes mon confrère;
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire;
Vif fans emportement, complaifant fans fadeur :
Homme d'efprit fans être auteur,
Vous préfidez à cette fête;
Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête,
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

(*à MM. le marquis & l'abbé de Livry.*)

Plus on connaît Livry, plus il eft agréable.
Il donne des plaifirs & toujours il en prend;
Il eft le Dieu du lit & celui de la table.
Son frère, (13) en tapinois, en fait bien tout autant;
Et fans perdre de fa prudence,
Lorfqu'avec des buveurs il fe trouve engagé,
Il foutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Eglife de France.

(*à M. Delaiftre.*)

Doux, fage, ingénieux, agréable Delaiftre,
Vous avez gagné mon cœur,
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon eftime envers vous à l'inftant va paraître;
Je vous fais mon enfant de chœur.

(13) L'abbé de *Livry*, ambaffadeur en Portugal, en Efpagne, & en Pologne.

LE CHOEUR *chante.*

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraiffer fon pafteur.
Haut le pied, bonne ménagère;
Haut le pied, Coadjuteur.

LE COADJUTEUR *chante.*

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable, & fans humeur;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroiffe, & mon cœur.
Haut le cul, belle ménagère;
Haut le cul, Coadjuteur.

L'évêque le plus auftère,
S'il vifitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHOEUR *chante.*

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus;
Honneur & gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère:
Que de biens font attendus!

Des jeux l'efcorte légère,
Sous ce digne fucceffeur,
De la raifon trop auftère
Délivrera notre cœur :
Haut le pied, bonne ménagère;
Célébrez votre bonheur.

Raifon, dont la voix murmure
Contre nos tendres fouhaits,
Par une trifte peinture
Des cœurs tu troubles la paix.
Ils peignent d'après nature;
Nous aimons mieux leurs portraits.

F I N.

LA BASTILLE. (1)

OR ce fut donc par un matin fans faute,
En beau printemps un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en furfaut m'éveilla.
Un mien valet qui du foir était ivre :
Maître, dit-il, le Saint-Efprit eft là ;
C'eft lui fans doute, & j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens.
Et moi de dire alors entre mes dents :
Gentil puîné de l'Effence fuprême,
Beau Paraclet, foyez le bien venu ;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime ?

En achevant ce difcours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Efprit faint oifeau tendre & fidelle ;
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monftres crochus que l'enfer a formés :
L'un près de moi s'approche en fycophante ;
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.

Mon fils, dit-il, la cour fait vos mérites ;
On prife fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, & vos galans écrits ;
Et comme ici tout travail a fon prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaiffance,
Veut de vos foins vous donner récompenfe,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de fes châteaux.

Les gens de bien qui ſont à votre porte
Avec reſpect vous ſerviront d'eſcorte ;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.

Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adreſſe
Ce beau début ; c'eſt me jouer d'un tour ;
Je ne ſuis point rimeur ſuivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princeſſe ;
Et ſi tout bas je forme des ſouhaits,
C'eſt que d'iceux ne ſois connu jamais.
Je les reſpecte ; ils ſont dieux ſur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder ;
Sage mortel doit toujours ſe garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi :
Dites-lui fort que je le remercie
De ſon logis ; c'eſt trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je ſuis content de mon bouge, & les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un ſort tranquille :
Mes biens ſont purs, mon ſommeil eſt facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux.

J'eus beau prêcher, & j'eus beau m'en défendre,
Tous ces Meſſieurs, d'un air doux & bénin,
Obligeamment me prirent par la main :
Allons, mon fils, marchons : fallut ſe rendre.
Fallut partir. Je fus bientôt conduit,
En coche clos, vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,

Que Dieu vous gard' d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aifes, commodités:
Jamais Phébus, dit-il, dans fa carrière,
De fes rayons n'y porta la lumière:
Voyez ces murs de dix pieds d'épaiffeur;
Vous y ferez avec plus de fraîcheur:
Puis me fefant admirer la clôture,
Triple la porte & triple la ferrure,
Grilles, verroux, barreaux de tout côté;
C'eft, me dit-il, pour votre fûreté.

Midi fonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'eft délicate, ni forte;
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit : c'eft pour votre fanté,
Mangez en paix, ici rien ne vous preffe.

Me voici donc en ce lieu de détreffe,
Embaftillé, logé fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtreffe.

O Marc René, (2) que Caton le cenfeur
Jadis dans Rome eût pris pour fucceffeur,
O Marc René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer;
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer;
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende!

FIN.

NOTES.

(1) IL parut en 1714 des vers satiriques, intitulés les *J'ai vu*. M. de *Voltaire* ayant été soupçonné d'en être l'auteur, fut renfermé à la Bastille.

On trouvera les *J'ai vu* dans la vie de M. de *Voltaire*.

(2) *Marc René de Voyer d'Argenson*, alors lieutenant de police. M. de *Voltaire* ne parle point ici de M. d'*Argenson* du même ton que dans le *siècle de Louis XIV*, ou dans le petit poëme sur la Police. Mais M. d'*Argenson* fut plus haï qu'estimé tant qu'il vécut. Après sa mort, on lui a rendu justice, & même plus que justice.

DIVERTISSEMENT

MIS EN MUSIQUE,

Pour une fête donnée par M. André à madame la maréchale de Villars.

RECITATIF.

QUEL éclat vient frapper mes yeux?
Eſt-ce Mars & Vénus qui viennent en ces lieux?
Les Grâces & Bellone y marchent ſur leur trace :
C'eſt ce héros ſemblable au dieu de Thrace ;
C'eſt lui dont l'heureuſe audace
Arracha le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Briſa les plus fermes remparts,
Raſſura nos Etats, & fit trembler la terre ;
C'eſt lui qui répandant la crainte & les bienfaits,
A mêlé ſur ſon front l'olive de la paix
Aux lauriers ſanglans de la guerre.

UNE VOIX SEULE.

Air.

Voici cet objet charmant
Qui ternirait l'éclat de la fille de l'onde :
Entre elle & ſon époux le deſtin tout-puiſſant
Semble avoir partagé la conquête du monde :
L'un a dompté les plus fameux vainqueurs,
Et l'autre a ſoumis tous les cœurs.

DUO.

Que les fleurs parent nos têtes :
Que les plus aimables fêtes
Soient l'ornement de leur cour.
Fuyez nuit obſcure,
Que les feux de l'amour
Allument dans ce ſéjour
Une clarté plus pure
Que le flambeau du jour.

UNE VOIX SEULE.

Air.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente.
Vos attraits en font tout le prix.
De vos yeux l'aimable pouvoir
De la paix de nos cœurs a troublé l'innocence :
Nous vous aimons ſans eſpérance ;
Nous jouiſſons du moins du bonheur de vous voir ;
C'eſt notre unique récompenſe.

DEUX VOIX.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris ;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous préſente,
Vos attraits en font tout le prix.

LA MORT

DE MADEMOISELLE

LE COUVREUR,

CELEBRE ACTRICE.

1730.

QUE vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !
Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux & les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je ! c'en est fait, je t'embrasse, & tu meurs !
Tu meurs ; on sait déjà cette affreuse nouvelle ;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier en pleurant, Melpomène n'est plus.
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle;
Je les ai vu ſoumis, autour d'elle empreſſés:
Sitôt qu'elle n'eſt plus elle eſt donc criminelle!
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez!
Non, ces bords déſormais ne feront plus profanes: (a)
Ils contiennent ta cendre; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes mânes;
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint-Denis; oui, c'eſt là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes grâces, tes appas:
Je les aimai vivans; je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours ſe contredire;
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition?
Quoi! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureuſe terre!
Ainſi que des tyrans, vous avez ſu chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden, & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:

(a) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine, près le Pont royal.

Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois, & les héros. (1)
Quiconque a des talens à Londre eſt un grand homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?

(1) Après ce vers :

Parmi les beaux eſprits, les rois, & les héros,

on liſait ceux-ci dans une édition de 1738.

Le génie étonnant de la Grèce & de Rome,
Enfant de l'abondance & de la liberté,
Semble après deux mille ans chez eux reſſuſcité.
O toi, jeune Sallé, (*) fille de Terpſicore,
Qu'on inſulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux ſuccès, reçois avec mes vœux
Les applaudiſſemens d'un peuple reſpectable;
De ce peuple puiſſant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux beaux arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, &c.

(*) Mlle *Sallé*, célèbre danſeuſe de l'opéra de Paris, était alors en Angleterre.

LA POLICE

SOUS

LOUIS XIV. (*)

LE grand art de régner eſt le premier des arts ;
Il ne ſe borne point aux fatigues de Mars ;
Il n'eſt point renfermé dans le ſoin politique
D'abaiſſer la fierté d'un voiſin tyrannique,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi.
Le devoir d'un monarque eſt de régner chez ſoi ;
D'y former un Etat redoutable & tranquille,
De rendre heureux ſon peuple en le rendant docile :
C'eſt ainſi que Louis ſut paſſer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait ſur un trône environné d'abymes,
De débris, de tombeaux, de meurtres, & de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos diviſions,
Aux cris de la diſcorde, au bruit des factions.
Il parut, il fut ſage, & l'Etat fut paiſible.
La diſcorde à ſon joug ſoumit ſa tête horrible,
Et la confuſion fit ſilence à ſa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ſes droits.
Le magiſtrat fut juſte, & l'Egliſe fut ſainte ;
Paris vit proſpérer dans ſon heureuſe enceinte
Des citoyens ſoumis, au travail aſſidus,
Qui reſpectaient les grands, & ne les craignaient plus.

(*) On croit que cette pièce a concouru pour le prix de l'académie françaiſe.

La

La règle avec la paix sous des abris tranquilles,
Aux arts encouragés assura des asiles.
L'orphelin fut nourri, le vagabond fixé;
Le pauvre, oisif & lâche, au travail fut forcé;
Et l'heureuse industrie amenant l'abondance
Appela l'étranger qui méconnut la France:
L'étranger étonné qui, prompt à s'irriter,
Fut jaloux de Louis, & ne put l'imiter.
Ainsi quand du Très-haut la parole féconde,
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde,
Il en fixa la borne, il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière & ces globes errans;
De l'immense Saturne il ralentit la course;
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse;
De la Lune à la Terre assura les secours;
Distingua les climats, & mesura les jours.
Il dit à l'Océan: que ton orgueil s'abaisse;
Que l'astre de la nuit te soulève & t'affaisse:
Il dit aux flancs du Nord: enfantez les Autans;
Aux eaux du ciel: tombez, fertilisez les champs;
Et que tantôt liquide, & tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie.
Il dit, & tout fut fait; &, dès ces premiers temps,
Toujours indestructible en ses grands changemens,
La nature entretient, à son maître fidelle,
D'élémens opposés la concorde éternelle.
Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvres divins
Les faibles monumens des efforts des humains,
Sous un roi bienfesant parcourons cette ville
Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.
Quelle ame incessamment conduit ce vaste corps?
Quelle invisible main préside à ces ressorts?

Quel ſage a ſu plier à nos communs ſervices
Nos beſoins, nos plaiſirs, nos vertus & nos vices?
Pourquoi ce peuple immenſe, avec ſécurité
Vit-il ſans prévoyance & ſans calamité?
L'aſtre du jour à peine a fini ſa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
L'aurore ouvre les cieux, le beſoin ſe réveille,
Il appelle à grands cris le travail qui ſommeille;
Vertumne avec Pomone apporte au point du jour
Les fruits prématurés, hâtés par leur amour.
Ces rivages pompeux qui reſſerrent ces ondes
Sont couverts en tout temps des tréſors des deux mondes.
Ici l'or qu'on filait s'étend ſous le marteau;
La main de l'artiſan lui donne un prix nouveau;
La vanité des grands, le luxe, la molleſſe,
Nourriſſent des petits l'infatigable adreſſe.
Je vois tous les talens, par l'eſpoir animés,
Noblement ſoutenus, ſagement réprimés:
L'un de l'autre jaloux, empreſſés à ſe nuire,
L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire;
Un ſage les modère, & de leurs factions
Fait au bonheur public ſervir les paſſions.
Mais ce n'eſt pas aſſez qu'un ſage ſoit utile;
Le magiſtrat français doit penſer en édile;
Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
Que le ciel fit en tout l'exemple des humains.
C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes,
Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes;
De tranſporter les flots des fleuves captivés,
Sur cent arcs triomphaux juſqu'au ciel élevés;

Rome en grands monumens de tous côtés féconde,
Donna des lois, des arts, & des fêtes au monde;
L'univers enchaîné dans un heureux loifir,
Admira les Romains jufqu'au fein du plaifir.
Paris ne cède point à l'antique Italie;
Chaque jour nous raffemble aux temples du génie,
A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
A ces combats d'efprit qui poliffent les mœurs:
Pompe digne d'Athène où tout un peuple abonde,
Ecole des plaifirs, des vertus & du monde.
Plus loin la preffe roule, & notre œil étonné,
Y voit un plomb mobile en lettres façonné,
Mieux que chez les Chinois, fur des feuilles légères,
Tracer en un moment d'immortels caractères.
Protégez tous ces arts, ô vous, foutiens des lois,
Miniftres confidens ou précepteurs des rois;
Méritez que vos noms foient écrits dans l'hiftoire
Par la main des talens, organes de la gloire.
Colbert & Richelieu, les palmes dans les mains,
De l'immortalité vous montrent les chemins.
Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
Succeffeur généreux du prudent La Reynie,
A qui Paris doit tout, & qui laiffe aujourd'hui,
Pour le bien des Français, deux fils dignes de lui.
Ma voix vous nommerait, vous dont la vigilance
Etend des foins nouveaux fur cette ville immenfe;
Si vos jours confacrés au maintien de nos lois
Vous laiffaient un moment pour entendre ma voix;
J'oferais, emporté par une heureufe ivreffe,
De mon roi bienfefant célébrer la fageffe;
Mais l'éloge eft pour lui, malgré fon bruit flatteur,
La feule vérité qui déplaife à fon cœur.

FIN. Bb 2

SUR LA CAMPAGNE

D' I T A L I E.

1734.

Au pied de ces monts redoutables
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats rians, près des rives aimables
Où tous les tréſors ſont ouverts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux,
A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
De la cour de Louis l'éclatante jeuneſſe
Part du ſein des plaiſirs qu'elle aime & qu'elle a fui ;
Voyageurs ſans regret, & guerriers ſans faibleſſe,
Elevés comme Achille, ils volent comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la molleſſe,
Au carnage où l'honneur les appelle aujourd'hui.

Le monarque des monts, l'héritier d'Amédée
Voit naître un camp ſuperbe, où s'élève l'appui
Dont ſa valeur eſt ſecondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue du vengeur foudroie en Italie
L'aigle impérieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.

Villars couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis fa carrière,
Voit encor les dangers, & franchit la barrière.
Eugène eft au confeil; & Villars, au combat,
Sous d'éternels lauriers blanchit fa tête altière;
Et fon triomphe illimité
Met au rang des vaincus l'âge qu'il a dompté.
Au réveil foudain de la France
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille; & Madrid
Voit le triple ferment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance;
Et l'aigle fur fa proie, où le vainqueur s'élance
Jette un dernier regard dont l'Europe fourit.
Déjà fur ces rives fanglantes
On voit fes fujets dépouillés
Échapper en tremblant aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laiffe encor des traits
Dont Milan frappé doit fe rendre.
Tortone & fes rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont pâlit Mantoue au fond de fes marais.

Rappelé des climats de l'Ourfe,
Le Germain n'ira plus, négligeant fes confins,
Soulever l'étranger, & ralentir la courfe
D'un roi foutenu par nos mains.
Un peuple, au fond du Nord, fameux par fes orages,
Malheureux par fa liberté,
Des Dieux & des Bourbons recueillant les fuffrages,
Donnait les fiens à l'équité.

Vienne pour son idole arrachant des hommages,
S'élève en souveraine, & dicte un nouveau choix;
Ses sons tumultueux sont différens des nôtres;
L'art de faire des rois sans en détrôner d'autres,
N'est pas connu de tous les rois;
Ces traits consacrés par la gloire
Des beaux jours de Louis commencèrent l'histoire
Combattre, conquérir, & donner des Etats,
Est le triomphe qui le flatte;
Le moment où son règne éclate
Est le moment qui fait des potentats.

FIN.

APOLOGIE

DE LA FABLE.

SAVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle;
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verds,
C'eſt Atys aimé de Cybèle:
La précoce Hyacinthe eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le Zéphyre a peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois, qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon:
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche, il dort avec Thétis:
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromède & Perſée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zône glacée.
Tout l'Olympe eſt peuplé de héros amoureux.

Admirables tableaux ! féduifante magie !
Qu'Héfiode me plaît dans fa théologie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs & planant fur les flots !
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de faint Antoine & le chien de faint Roch,
Vos reliques, vos fcapulaires,
Et la guimpe d'Urfule, & la craffe du froc;
Mettez la Fleur des faints à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il fait plaire;
Sottement vous avez menti.
Par lui l'efprit humain s'éclaire;
Et fi l'on vous croyait, il ferait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Gréce;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux font chrétiens à la meffe,
Ils font païens à l'opéra.
L'almanach eft païen; nous comptons nos journées
Par le feul nom des dieux que Rome avait connus;
C'eft Mars & Jupiter, c'eft Saturne & Vénus,
Qui préfident aux temps, qui font nos deftinées:
Ce mélange eft impur, on a tort; mais enfin
Nous reffemblons affez à l'abbé Pellegrin,
Le matin catholique, & le foir idolâtre,*
Déjeûnant de l'autel, & foupant du théâtre.

FIN.

JEAN

QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon efprit abattu, triftement éclairé,
Contemple avec effroi la funefte peinture
Des maux dont gémit la nature:
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'eft emparé.
Je dis au mont Etna: pourquoi tant de ravages,
Et ces fources de feu qui fortent de tes flancs?
Je redemande aux mers tous ces triftes rivages
Difparus autrefois fous leurs flots écumans;
Et je dis aux tyrans:
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans:
Enfin lorfque j'envifage
Dans ce malheureux féjour,
Quel eft l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi fuprême eft qu'on fouffre & qu'on meure;
Je pleure.

Mais lorfque, fur le foir, avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monfieur d'Aranda vient de garnir ma table;

Quand, loin des fripons & des ſots,
La gaîté, les chanſons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un ſouper délectable;
Quand, ſans regretter nos beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon & de ſa maîtreſſe;
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe,
Cent plaiſirs renaiſſans réchauffent mes eſprits:
Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui ſoufflent dans Paris vainement agité
Des inimitiés infernales,
Et verſent leur poiſon ſur la ſociété:
L'infame calomnie avec perverſité
Répand ſes ténébreux ſcandales:
On me parle ſouvent du Nord enſanglanté;
D'un roi ſage & clément chez lui perſécuté,
Qui dans ſa royale demeure
N'a pu trouver ſa ſureté;
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure:
Je pleure.

Mais ſi monſieur Terrai veut bien me rembourſer;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embelliſſent,
Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer;
Si parfois, pour me délaſſer,

Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudént dont j'aime les écrits;
Je ris.

Il le faut avouer: telle eſt la vie humaine:
Chacun a ſon lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens, tout au plus, malgré moi je dépens;
L'homme eſt fait, je le fais, d'une pâte divine,
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux,
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine.
La nature change à nos yeux;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

F I N.

L'HOTE

ET

L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

1776.

LETTRES

A M. DE CROMOT,

Surintendant des finances de MONSIEUR, *frère du Roi, qui avait demandé à M. de Voltaire un petit divertissement pour la fête que* MONSIEUR *a donnée à la Reine, à Brunoi, en* 1776.

LETTRE PREMIERE.

Ferney, 20 septembre 1776.

MONSIEUR,

En me donnant la plus agréable commission dont on pût jamais m'honorer, vous avez oublié une petite bagatelle, c'est que j'ai quatre-vingt-deux ans passés. Vous êtes comme le dieu des jansénistes qui donnait des commandemens impossibles à exécuter; & pour mieux ressembler à ce dieu-là, vous ne manquez pas de m'avertir qu'on n'aura que quinze jours pour se préparer; de sorte qu'il arrivera que la reine aura soupé avant que je puisse recevoir votre réponse à ma lettre.

Malgré le temps qui presse, il faut, Monsieur, que je vous consulte sur l'idée qui me vient.

Il y a une fête fort célèbre à Vienne, qui eſt celle de l'Hôte & de l'Hôteſſe : l'empereur eſt l'hôte, l'impératrice eſt l'hôteſſe; ils reçoivent tous les voyageurs qui viennent ſouper & coucher chez eux, & donnent un bon repas à table d'hôte. Tous les voyageurs ſont habillés à l'ancienne mode de leur pays; chacun fait de ſon mieux pour cajoler reſpectueuſement l'hôteſſe; après quoi tous danſent enſemble. Il y a juſte ſoixante ans que cette fête n'a été célébrée à Vienne; MONSIEUR voudrait-il la fêter à Brunoi?

Les voyageurs pourraient rencontrer des aventures. Les uns feraient des vers pour la reine; les autres chanteraient quelques airs italiens; il y aurait des querelles, des rendez-vous manqués, des plaiſanteries de toute eſpèce.

Un pareil divertiſſement eſt, ce me ſemble, d'autant plus commode, que chaque acteur peut inventer lui-même ſon rôle, & l'accourcir ou l'alonger comme il voudra.

Je vous répète, Monſieur, qu'il me paraît impoſſible de préparer un ouvrage en forme pour le peu de temps que vous me donnez; mais voici ce que j'imagine: je vais faire une petite eſquiſſe du ballet de l'Hôte & de l'Hôteſſe; je vous enverrai des vers auſſi mauvais que j'en feſais autrefois; vous me paraiſſez avoir beaucoup de goût, vous les corrigerez, vous les placerez, vous verrez *quid deceat, quid non.*

Je ferai partir dans trois ou quatre jours cette déteſtable eſquiſſe dont vous ferez très-aiſément un joli tableau; quand un homme d'eſprit donne une fête, c'eſt à lui à mettre tout en place.

Vous

Vous pourriez à tout hasard, Monsieur, m'envoyer vos idées & vos ordres; mais je vous avertis qu'il y a cent vingt lieues de Brunoi à Ferney. Je vous demande le plus profond secret, parce qu'il n'est pas bien sûr que dans quatre jours je ne demande l'extrême-onction au lieu de travailler à un ballet.

J'ai l'honneur d'être avec respect & avec une envie probablement inutile de vous plaire, &c.

LETTRE II.

Ferney, 22 septembre 1776.

SI vous approuvez, Monsieur, l'idée du divertissement que je vous propose, il vous sera très-aisé d'y mettre tous les agrémens & toutes les convenances dont il est susceptible; vous verrez que le canevas peut être étendu ou resserré à volonté.

Je ne crois pas que cette fête exige de grandes dépenses, & qu'elle soit d'une difficile exécution. Je sens bien, Monsieur, que je vous ai mal servi, mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il y a bien des années que je suis au monde, & je n'ai pas mis vingt-quatre heures à vous obéir. Si je n'ai pas rencontré votre goût, je vous prie de me pardonner; je ne crois pas qu'il y ait de cuisinier en France qui puisse faire un bon souper à cent vingt lieues des

convives. Je ſuis d'ailleurs un cuiſinier qui n'a plus ni ſel ni ſauce ; je n'avais que l'envie extrême de mériter la confiance dont vous m'honoriez : or cela ne ſuffit pas pour que MONSIEUR faſſe bonne chère. Permettez-moi ſeulement de vous demander le ſecret, de peur que mon *menu* ne ſoit décrié dans la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE III.

Ferney, 10 octobre 1776.

LOIN de prendre, Monſieur, la liberté de vous envoyer, de cent vingt lieues, l'eſquiſſe d'une fête pour un palais & des jardins que je ne connais pas, je devais vous écrire : *Si vous voulez voir un beau ſaut, faites-le.* Vous me faites voir que vous ſavez admirablement profiter des temps, des lieux, & des perſonnes ; votre diſpoſition eſt charmante, tout eſt varié & brillant.

Si vous voulez de mauvais vers & de plates chanſons pour vos perſonnages, en voilà ; mais je vous ſupplie, Monſieur, de ne pas déceler un pauvre vieillard de quatre-vingt deux ans paſſés, très-malade, qui meurt en feſant des chanſons. Il n'y a point de ridicule quand on vous ſert, mais c'en eſt un très-grand de vous ſervir ſi mal.

Baucis & Philémon s'adressant au Roi & à la Reine, ou à Monsieur & à Madame.

Baucis & Philémon sont votre heureux modèle ;
Ils s'aimaient, ils étaient tous deux
Aussi tendres que généreux.
Que fit le ciel pour le prix de leur zèle ?
A quels heureux destins étaient-ils réservés ?
Le ciel leur accorda les dons que vous avez.

Les Bohémiens chantent au Roi & à la Reine :

Autrefois dans ces retraites,
Nous disions à contre-temps
La bonne aventure aux passans ;
Mais c'est vous qui la faites.

Nous étions les interprètes
Du bonheur qu'on peut goûter :
Nous n'osons plus le chanter ;
Car c'est vous qui le faites.

A Monsieur & à Madame qui veulent se faire dire leur bonne aventure ; une bohémienne regarde dans leur main.

Ma belle Dame,
Mon beau Monsieur,
Je lis dans votre ame ;
Je vous sais par cœur.
La belle nature
Forma votre humeur ;
De vos frères le bonheur
Est votre bonne aventure.

Pour monseigneur & madame comtesse d'Artois.

Je vous en dirai tout autant.
Pour vous, mon prince, allez toujours gaîment,
Gaîment, gaîment.
Vous plairez toujours, je vous jure;
Et je vous prédirai souvent
Une bonne aventure.

Le chevalier de la Reine peut chanter ou réciter :

Jadis de Bradamante on me vit chevalier;
On la croyait alors une beauté parfaite;
Et moi, très-fidelle guerrier,
Je la quittai pour Antoinette.

Ce nom n'est pas, dit-on, trop heureux pour les vers,
Mais il le sera pour l'histoire:
Il est cher à la France, il l'est à l'univers:
Sitôt qu'on le prononce, il appelle à la gloire
Les plus brillans esprits & les plus fiers vainqueurs.
Quand on est gravé dans les cœurs,
On l'est dans l'avenir au temple de mémoire.

On peut écrire au-dessus du buste de la Reine :

Amours, Grâces, Plaisirs, nos fêtes vous admettent.
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer:
Les Vertus vous le permettent.

Je soupçonne toujours que mes sottises arriveront trop tard. Vous êtes aussi le premier qui ait commandé son souper si loin de chez soi; votre souper sera excellent sans que je m'en mêle. Je suis trop heureux que cette aventure m'ait procuré l'honneur d'être en quelque relation avec un homme de votre mérite.

Je suis &c.

L'HOTE ET L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

Au fond d'un sallon très-bien décoré, on voit les apprêts d'un festin.

La symphonie commence, & L'ORDONNATEUR chante:

ALLONS, enfans, à qui mieux mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux;
Trémouffez-vous, pareffeux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là;
Rendez ce buffet
Net;
Songez bien à ce que vous faites.

Allons, enfans, &c.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là;
Rendez ce buffet
Net.

Que tous les étrangers foient reçus poliment;
Chevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille:
Que d'auprès de notre famille
Jamais aucun mortel ne forte mécontent.

LE MAITRE D'HOTEL *de l'hôtellerie.*

C'eſt bien dit. Le maître & la maîtreſſe de la maiſon ne ceſſent de me recommander d'être bien honnête, bien prévenant, bien empreſſé : mais comment être honnête une journée toute entière ? rien n'eſt plus inſupportable. On eſt accablé de gens qui, parce qu'ils n'ont rien à faire, croient que je n'ai rien à faire auſſi qu'à amuſer leur oiſiveté. Ils s'imaginent que je ſuis fait pour leur plaire du ſoir au matin. Ils ont ouï dire que nous aurons ici une voyageuſe qui paſſe tout ſon temps à gagner les cœurs, & à qui cela ne coûte aucune peine. On accourt pour la voir de tous les coins du monde. Ecoutez, garçons de l'hôtellerie, la foule eſt trop grande ; ne laiſſez entrer que ceux qui viendront deux à deux ; que cet ordre ſoit crié à ſon de trompe à toutes les portes.

MUSIQUE.

Chacun & chacune
Entrez deux à deux :
C'eſt un nombre heureux ;
Un tiers importune.
Voyager ſeul eſt ennuyeux.
Soit blonde, ſoit brune,
Entrez deux à deux ;
C'eſt un nombre heureux.

Ah, cela réuſſit! il y a moins de foule. Voyons qui ſont les curieux qui ſe préſentent. Voilà d'abord deux perſonnes qui me paraiſſent venir de bien loin.

(*Ces deux perſonnages qui entrent les premiers ſont vêtus à la chinoiſe, coiffés d'un petit bonnet à houpes rouges ; ils ſe courbent juſqu'à terre, & font des génuflexions.*)

LE MAITRE D'HOTEL.

Ces gens-là ſont d'une civilité à faire enrager.

(*il leur rend leurs révérences.*)

Meſſieurs, peut-on, ſans manquer au reſpect qu'on vous doit, vous demander qui vous êtes ?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu ſu.

LE MAITRE D'HOTEL.

Ah, ce ſont des Chinois ! ils ſeront bien attrapés : il eſt vrai qu'ils verront notre belle voyageuſe, mais ils ne l'entendront pas.... Mettez-vous là, Monſieur & Madame.

(*Il y a une ottomane qui règne le long de la ſalle. Le chinois & la chinoiſe s'y accroupiſſent. Un tartare & une tartare paraiſſent ſans ſaluer perſonne ; ils ont un arc en main & un carquois ſur l'épaule ; ils ſe couchent auprès des chinois.*)

LE MAITRE D'HOTEL.

Ceux-ci ne ſont pas ſi grands feſeurs de révérences. Meſſieurs les Tartares, pourquoi êtes-vous armés ? Venez-vous enlever notre voyageuſe ? nous la défendrions contre toute la Tartarie, entendez-vous ?

LE TARTARE.

Freik krank roc, roc krank freik.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'entends, vous le voudriez bien ; mais vous ne l'osez pas. Ah ! voici deux Lapons ; comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux ? il me semble que si j'étais lapon, mon premier soin serait de ne me jamais trouver avec une lapone...... Allons, passez-là, pauvres gens.

(ils se placent à côté des Tartares.)

Ah ! voici de l'autre côté des gens de connaissance ; des Espagnols, des Allemands, des Italiens ; c'est une consolation.

(Un espagnol & une espagnole, un allemand & une allemande : un italien & une italienne, paraissent sur la scène à la fois. L'espagnol, vêtu à la mode antique, salue la Reine en disant :)

Respecto y silencio.

(l'Allemand dit :)

Sihe the liebe Tochter von unserigen kaisaren.

(l'Italienne dit :)

Questi parlano, e noi cantiamo.

(elle chante :)

Qui regna il vero amore.
Non e tiranno.
Non fa inganno.
Non tormenta il cuore,
Pura fiamma s'accende,
Non arde ma risplende.
Qui regna il vero amore
Non tormenta il cuore.

(*Les Asiatiques & les Européens se prennent par la main & dansent : le fond de la salle s'ouvre : une troupe de danseurs de l'opéra paraît : un chanteur est à la tête, & chante ce couplet :*

Quoi ! l'on danse en ces lieux, & nous n'en sommes pas !
Nous dont la danse est l'apanage !
Le plaisir conduit tous nos pas.
Je vois des étrangers, dans ces heureux climats,
Courir aux fêtes de village.
Partageons, surpassons leurs jeux :
C'est au peuple le plus heureux
A danser davantage.

Le menuet est sur son déclin ;
Hélas ! nous avons vu la fin
De la courante & de la sarabande :
Nous pouvons célébrer de plus nobles attraits ;
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

(*tous les personnages ensemble.*)

Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

Grand ballet.

(*Après ce divertissement on passe dans un bosquet illuminé. L'ordonnateur demande au guide des étrangers, ou à celui qui représente l'hôte, dans quel pays tous ces voyageurs comptent aller.... Celui-ci répond :*)

Monsieur, ces messieurs & ces dames, tant Chinois que Tartares, Lapons, Espagnols, ou Allemands, courent le monde depuis long-temps pour trouver le palais de la Félicité. Des gens malins leur ont

prédit qu'ils courraient toute leur vie. C'eft ici qu'habitent les Génies des quatre élémens; Gnomes, Salamandres, Ondins, & Sylphes. Si le bonheur habite quelque part, on peut s'en informer à eux.

(*Entrée des quatre efpèces de Génies qui préfident aux élémens. Après la danfe*, Démogorgon, *le fouverain des génies, chante ;*)

Vous cherchez le parfait bonheur;
C'eft une parfaite chimère.
Il eft toujours bon qu'on l'efpère,
C'eft bien affez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite ;
Il vous échappe tous les jours.
A la chaffe & dans les amours,
Le plaifir eft dans la pourfuite.

Mortels, fi la félicité
N'eft pas toujours votre partage,
En ce lieu du monde écarté,
Contemplez du moins fon image.

Vous voyez l'aimable affemblage
De la vertu, de la beauté ;
L'efprit, la grâce, la gaîté ;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant,
Et qui même ferait fenfible,
N'aurait pas tout le bien poffible ;
Mais il devrait être content.

(*Le temple du Bonheur parfait eſt dans le fond, mais il n'y a point de porte.*)

L'ORDONNATEUR *aux danſeurs.*

Meſſieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le Bonheur parfait, il eſt dans ce temple; mais il faut l'eſcalader ; on n'arrive pas au bonheur ſans peine.

(*Les danſeurs eſcaladent le temple au ſon d'une ſymphonie bruyante; le temple tombe, & il en part un feu d'artifice.*)

FIN.

TABLE

DES

POEMES ET DISCOURS EN VERS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Poëmes.

1247

